



Vitax® et
autres
nouvelles

Yves Bernas

Vitax® et autres nouvelles:

Le Capitaine Gaspard	4
Sati	15
Docteur Wunderlich	18
L'Horloger	34
David Foster	37
La Madone	44
Mimosa	48
Napoléon	56
VITAX®	59
La voiture	71
Hildegarde	74
Le miroir	82
Greeneisen	85
La Tzigane	99
Monsieur Vintici	106
Schmarotzer	110

Le Capitaine Gaspard

Les personnages et les évènements de cette histoire sont partiellement fictifs.

Il n'avait de sympathique que le nom, c'était un homme de taille moyenne dont l'enveloppe rappelait celle de la grenouille et les yeux ceux du crapaud, il n'avait pas de cou. Il commandait une compagnie d'un régiment semi-disciplinaire de l'Armée Française, cantonné dans un village perdu d'Alsace. Il avait la trentaine et sortait de Saint-Cyr. L'homme était autoritaire et colérique, son regard n'était même pas dur, car cela aurait impliqué une certaine empathie dont il aurait pris le contrepied, un certain engagement humain dont cette dureté aurait été le triste fruit, non, son regard était simplement glauque et brillant, comme un homme habitué à éliminer ses semblables les uns après les autres, comme une truie fait son chemin parmi les détritrus. Tout son personnage évoquait le tortionnaire, il se tenait debout comme Mussolini, hurlait plus qu'il ne parlait avec son accent du Sud, de manière rapide, les mots à moitié avalés comme s'ils étaient superflus.

Il regardait chaque conscrit comme s'il venait de l'acheter au marché au bétail, soupesait sa capacité à souffrir, scrutait son regard pour jauger sa résistance à l'arbitraire qu'il lui préparait. Car il s'agissait de briser les caractères, faire de ces mutins des bêtes dociles et disciplinées. La rumeur disait qu'il en avait envoyé plus d'un au casse-pipe ou à l'hôpital, vous savez, l'Armée Française a ses quotas, elle a le droit à un certain nombre d'accidents, et s'il en est de même pour ces quotas que pour ces gallons de pétrole qu'elle brûle en fin d'année pour pouvoir en réclamer autant l'année suivante, vous pouvez entrevoir les états d'âme d'un petit gradé comme celui-là, en quête permanente d'occasions pour démontrer son habileté militaire à ses supérieurs. Notre bœuf n'était pas seulement sanguinaire, il avait de l'ambition, et quand il ordonnait à ce pauvre Clanchon, dont la jambe cassée le faisait hurler de douleur, de se relever, c'était pour refaire la campagne de Russie et ce capitaine-là, hurlait plus fort que Clanchon qui, finissant par se relever s'aidant de ses bâtons pour tenter vainement de faire glisser un ski devant l'autre avant de s'effondrer, agonisant de souffrance dans la neige muette.

Inutile de vous dire que ce Gaspard avait ses ennemis : une armée de Clanchon qui malgré leur terreur, aurait certainement trouvé le sang-froid nécessaire pour mettre un terme aux orgies de supplices orchestrées par ce batracien, si l'occasion s'était présentée. Mais l'occasion ne se présentait pas et ce monstre continuait impunément de faire pisser le sang au gré des promenades champêtres de sa compagnie.

Un matin de septembre, un nouveau se présenta à la Compagnie, un ancien déserteur que les gendarmes avaient découvert caché dans une roulotte près de Guebwiller. Le Capitaine Gaspard le prit à son service, comme chauffeur.

Ce brave type qui n'était pas fait pour l'armée l'était encore moins pour ce Gaspard. Il s'appelait Glandin et portait comme prénom celui d'Eugène qui comme son nom, lui allait à merveille. Il était grand, un peu maigre et souvent distrait, bref une combinaison idéale pour ce Capitaine qui ne ratait pas une occasion d'acérer ses griffes et de jouir de la naïveté des jeunes recrues.

Il ne s'était pas passé un mois avant que ce Glandin, dans la meilleure tradition française, ne devienne le souffre-douleur de cet officier féroce. Agacé par le côté rêveur de Glandin, qui au lieu de passer son temps à briquer la jeep du Capitaine, lisait ou réfléchissait, ce gradé imaginait des stratagèmes pour l'humilier ou le jeter au trou quand il ne lui hurlait pas dessus devant la troupe. Un jour qu'en sortie, Glandin griffonnait quelques notes sur son calepin, il l'envoya chercher un adjudant posté à deux kilomètres pour avoir le temps de dévisser les boulons d'une des roues de la jeep. Quand, sur le retour il ordonna à son chauffeur d'arrêter immédiatement la voiture sur le bas-côté, celle-ci montrant un shimmy trop prononcé, il avait eu tout le temps de préparer son sermon qu'il lui fit en vociférant comme s'il s'adressait à une armée de Glandin penauds.

Glandin devenait de plus en plus distrait et de plus en plus sombre. Quiconque ayant un soupçon de formation psychologique aurait décelé l'inadéquation du remède que lui administrait le Capitaine, mais Gaspard, aveuglé par le sang qui lui montait aux yeux lors ses séances de vocifération, ne voyait rien, qu'une branche qu'il allait bientôt casser pour élaguer le grand arbre de la Nation, comme son devoir le requérait.

Un matin de novembre, le Capitaine ordonna à Glandin de le mener au pas de tir. Gaspard avait planifié une séance d'entraînement et voulait inspecter les cibles en carton représentant des soldats. La jeep avançait sur la terre gelée, les grosses roues en brisaient par saccade la couverture d'herbe solidifiée en émettant des sons mats comme des coups de poing su le thorax. Arrivé à proximité des camarades en carton, Glandin pila, comme s'il avait voulu tester les freins du véhicule sur ce revêtement particulier. Le front de Gaspard s'approcha dangereusement du pare-brise, il n'y fit pas attention, utilisant l'élan, il sauta

d'un pas leste sur la neige et fit mine d'inspecter les cibles. Glandin l'observait à travers le mouvement des essuie-glaces qui bataillaient avec les premiers flocons du matin. Il avait l'air d'un Général inspectant ses troupes. Glandin se demandait s'il ne leur parlait pas, car il semblait l'entendre grommeler des injonctions, il en était capable. À l'arrêt, le froid lui rappelait plus intensément qu'il était au mois de novembre, au début d'un hiver qui serait sans doute très rigoureux. La disparition des courants d'air dus à la vitesse ne compensait pas la distraction que provoquait la conduite. Glandin commençait à avoir froid et se réjouissait que le Capitaine eût enfin terminé la revue, car celui-ci avait fait volte-face et s'avancé dangereusement vers la jeep, la gorge de Glandin se serra, il tentait vainement de se remémorer quelle erreur il avait encore bien pu commettre ce matin pour déjà justifier cette colère naissante sur le visage du Capitaine. Il s'avancé vers lui, le regard livide, non, il n'allait pas remonter dans la jeep, il avait déjà atteint le capot, il allait fondre sur Glandin comme un épervier, Glandin crut qu'il allait l'attraper par le collet et le tirer par la portière pour le faire basculer dans la neige, instinctivement, il s'agrippait déjà au volant. Gaspard était maintenant en regard de la portière, Glandin n'en voyait que le pantalon et le ventre. Tout à coup, il entendit celui-ci rugir :

« Dehors Glandin descend ! »

Le sang de Glandin se glaça dans ses veines, il obéit, comme si sa dernière heure était venue et qu'il allait, lui aussi, rejoindre ses camarades de papier : fusillé pour rêverie. Son regard suivait terrorisé le P38 au ceinturon de Gaspard, il avait vraiment peur Glandin.

Le Capitaine esquissa un faible sourire, s'installa d'un bond au volant et dit à Glandin d'un ton sec : « Attend-moi là ! » puis démarra.

Se remettant à peine de ses émotions, Glandin regardait la Jeep s'éloigner dans le champ en longeant le bois, en direction du pas de tir, puis, le véhicule obliqua vers la droite et disparut de son champ de vision. Glandin était seul et malgré le froid, il se réjouissait. Personne, il pouvait crier, chanter, se parler à lui-même, observer à perte de vue les oiseaux tenter en vain de dénicher quelque nourriture dans le sol raidi par les premiers souffles de l'hiver. La neige avait tout recouvert, mais on voyait ci et là, les stries grises des labours que le vent avait dénudés. La toundra à perte de vue, se disait Glandin.

Il s'était assis sur une pierre juste à côté du troisième camarade à partir de la gauche et griffonnait déjà quelques notes sur son calepin. Glandin aimait écrire sur son calepin, personne ne savait ce qu'il y écrivait, un bruit courait dont le sergent Loge avait été l'initiateur que Glandin faisait des calculs pour une invention savante, on disait que

Glandin avait été étudiant avant d'être appelé à ses devoirs militaires. Loge l'avait entendu murmurer des chiffres et des expressions mathématiques un soir de garde à la caserne.

Ce qui est sûr c'est que Glandin avait son propre monde qui lui permettait d'échapper à l'absurdité récurrente qu'était pour lui ce service militaire. C'est précisément cela qui exaspérait son Capitaine.

Glandin finit par se lever, alluma une cigarette et décida de rendre une visite lui aussi à la seule compagnie qu'il avait. Il le regarda droit dans les yeux, le troisième en partant de la gauche, le faible vent le faisait pencher en avant et Glandin s'efforçait de le redresser en pliant le carton vers l'arrière puis Glandin se mit à lui parler :

« Alors Fritz, comment c'est de savoir qu'on va mourir ? T'es courageux toi, moi j'aurais déjà pris mes jambes à mon coup, plutôt crever en courant que regarder tes bourreaux te fusiller. Bah ! T'en fais pas, t'en as plus pour longtemps ».

Puis, il écrasa sa cigarette dans la neige en faisant tourner la pointe de ses chaussures hautes. Il allait se rasseoir quand le vent lui apporta quelque mauvaise nouvelle comme un signal faible. Il crut avoir entendu des voix provenant du pas de tir, à trois-cents mètres derrière lui. Il se retourna inquiet, scruta son horizon en direction des voix, il ne voyait rien, puis une rafale de vent lui permit d'entendre distinctement : « Chargez ! Prêts à tirer... »

Glandin comprit. L'horreur lui contracta le visage, il voulait crier, il voulait courir, il ne savait pas où, à cette distance, il était impossible que les soldats ne le différencient de ses homologues en carton, il était, avec son treillis, la parfaite réplique de ces petits bonhommes verts qui servaient de cible, il n'entendait plus rien que les battements de son cœur qui allaient faire exploser ses tympans. Combien étaient-ils ? Bien sûr qu'il ne pouvait pas les voir, car ils étaient allongés dans l'herbe, derrière le talus du pas de tir qu'il connaissait si bien.

Glandin attendait la première salve, pourquoi n'avaient-ils pas encore tiré ? La première balle était pour lui, il le savait. Il avait toujours mis son premier coup dans la cible.

Glandin était mort, c'était cela cette esquisse de sourire aux commissures de Gaspard, ah le salaud, le scélérat, il paierait, Glandin se jurait s'il devait survivre à ce guet-apens que Gaspard paierait et le prix fort.

Entretemps Glandin courait, mais au lieu de prendre la tangente, de courir vers le bois pour sortir le plus vite possible de la ligne de tir des soldats, Glandin courait vers eux en faisant de grands signes et en criant. Il pensait qu'il n'aurait jamais le temps d'atteindre le bois, et qu'il serait fauché de profil, en tentant de rejoindre la lisière pour s'affaler le nez

dans la terre gelée, sans avoir rien dit à personne. C'est pour cela qu'il courait vers eux, les larmes aux yeux, pour attirer leur attention en hurlant, « Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! » Il agitait ses bras comme un moulin, espérant que ces recrues étaient comme lui, lentes à la détente, et qu'ajustant leur tir pour bien le réussir, elles finiraient par le voir au bout de leur mire, comme un pantin déambulant sur leurs canons. Glandin n'était pas fier, mais paradoxalement, alors que personne n'aurait compté sur un autre pour sauver son âme et que tous se seraient enfuis dans les bois, perpendiculairement à l'axe de tir, Glandin cherchait la communication. Glandin avait choisi le contact, la coopération et courait en hurlant, quelque part confiant, vers les fusils de ceux qui le portaient en joue.

Il y eut des coups de feu et Glandin continuait de courir, puis il y eut une seconde rafale, Glandin était devenu fou, il se croyait déjà mort. Il avait entendu ses histoires où les soldats perforés par les balles, continuent de courir quelques dizaines de mètres avant de s'effondrer. Glandin hurlait de plus belle. Au moment où la troisième rafale se produisit, Glandin dont le corps était déjà imbibé d'endorphines sentit une piqûre à la jambe, puis tout devint noir dans sa tête, il s'effondra dans la neige qui tombait maintenant abondamment.

L'adjudant Meunier qui avait mené la deuxième section au pas de tir ordonna au vu du mauvais temps, l'interruption de l'exercice et l'inspection des cibles. Quelques minutes plus tard, une colonne de soldats marchait, au pas cadencé, le long du bois en direction des cibles.

À peine, avait-elle comptabilisé ses exploits que cette même colonne s'en retournait sur le chemin, sans remarquer ce corps qui gisait dans le champ, immobile et déjà recouvert par la neige à quelques dizaines de mètres d'eux, tant ils étaient concentrés à clamer les couplets guerriers du chant de leur compagnie.

Quand Glandin reprit conscience, il s'était peut-être passé quinze minutes depuis son évanouissement, les hommes étaient partis, il releva son pantalon, le projectile avait éraflé la cuisse droite, il avait eu de la chance, il se releva, marcha enfin vers le bois, y pénétra quelques mètres comme pour s'y cacher. Il s'interrogeait sur le caractère fortuit de l'évènement, il réexaminait sa première impression qui lui avait immédiatement fait penser à une préméditation du Capitaine. Avait-il vraiment voulu le tuer ou bien seulement lui donner quelque avertissement éducatif ? L'avait-il simplement oublié aux cibles, absorbé par quelque autre divertissement à la caserne ?

Glandin, qui parlait peu, semblait s'être complètement retiré de la vie publique du régiment, autant que cela puisse se faire dans une armée. Parallèlement à cette apparente retraite, il était devenu beaucoup plus cordial et avenant quand le quotidien le forçait à

intervenir dans la conversation journalière. Quiconque aurait connu Glandin plus en profondeur aurait remarqué que ce côté affable n'était qu'un vernis certes tenace, mais qui ne faisait que recouvrir une profonde blessure. Cette blessure était-elle cette mésaventure au pas de tir ou plutôt le fruit de ce perpétuel harcèlement de son supérieur ? La première fois que Glandin revit son Capitaine après l'incident, il s'était juré de guetter derrière son masque d'indifférence les moindres signes qui auraient pu transparaître de la corne faciale de ce verrat, mais il ne put rien détecter. Gaspard était tout aussi brutal que d'habitude, il n'avait même pas pu détecter un filet d'étonnement qui aurait pu suinter de ses nasaux bovins. L'homme à la peau blanche était de glace, comme d'habitude, et continuait inlassablement sa partie de poker tueur, tapi dans l'ombre de son pouvoir. Glandin avait fait son deuil de l'incident, il savait qu'il ne saurait jamais la cause de l'erreur, si toutefois c'en était une. Il était également trop honteux pour demander des explications. Ainsi le silence des plaines de novembre devenait la loi de ces casquettes vertes, une fois de plus. C'était peut-être mieux ainsi, car le silence est un peu comme une tabula rasa, un autodafé perpétuel qui permet au présent de se délivrer de son histoire et au futur de son passé. C'est peut-être cela qui expliquait le léger pincement ironique des lèvres de Glandin, les soirs de bivouac, debout devant le feu, sirotant le cognac le plus exécrable du monde, celui des rations militaires de l'Armée Française.

On était loin du blizzard de novembre, il y avait eu février bien pire encore et Djeloul qu'on avait retrouvé congelé devant son igloo de fortune près de Rupt. Djeloul avait fumé pendant son tour de garde, une de ces Gauloises Troupes insipides qu'on disait parfumées au bromure pour calmer les ardeurs des jeunes recrues. Ce pauvre Algérien à qui la double nationalité avait valu un double service militaire — La Patrie sait être reconnaissante — était un bon gars, un peu maigre, il avait emmené son facies, directement importé des plateaux du Mزاب, sans retouche, impassible ainsi que son indécrottable accent. Mais voilà, ni son visage ni ses os n'étaient faits pour l'Armée Française mais plutôt pour la risée raciste de ses sous-officiers bourrés. Gaspard avait surpris la rougeur de la cendre ardente de son mégot par cette nuit où le thermomètre avait fièrement dépassé les vingt degrés au-dessous de zéro. Il avait fondu sur lui comme un taureau sur la cape du toréador et lui avait collé trois tours de garde de suite, en plus de celui qu'il venait de faire. Mais voilà, Djeloul n'était pas plus toréador qu'il n'était un ours blanc et n'avait pu éviter les cornes du bovin. Djeloul eut les pieds gelés y perdit trois orteils. Glandin s'en souvenait bien, car c'est lui qui avait eu le privilège de tirer le traineau de fortune qui ramena Djeloul aux camions. Que voulez-vous, L'Armée Française a ses quotas.

Puis il y avait eu avril et Glandin avait flanché et s'était mis à compter les jours jusqu'à sa libération, un mois plus tôt que ce qu'il avait secrètement prévu. Lui aussi hurlait le soir comme un ivrogne dans les rues de la ville, ces mots incompréhensibles pour ceux qui n'habitent pas les villes de garnison : « Quatre-vingt-treize dans ta gueule ! Quatre-vingt-treize ! »

C'était une merveilleuse fin d'après-midi d'été. La douceur de l'air et l'odeur des prés enivraient Glandin qui sentait le soleil affaibli lui caresser le visage. Malgré la fatigue, car Glandin n'avait pas dormi la nuit précédente, la compagnie étant en manœuvres, il était presque heureux, sans doute le rapprochement de sa libération n'y était pas étranger.

Il était assis sur une souche d'arbre, une brindille entre les dents. La jeep était à cheval sur la route et l'herbe qui la bordait. Derrière, une colonne de camions de transports de troupes était parquée de la même manière. On entendait les soldats plaisanter, grogner, se chamailler, s'impatienter, ils n'avaient pas le droit de descendre, on était en manœuvre. Toutes les cinq minutes, un arbre était arrosé par l'urine d'un défenseur de la Nation.

Je crois que Glandin serait d'accord de l'avouer, il songeait à sa libération, à ce qu'il ferait, le jour où il franchirait le portail de la cour de la caserne avec son baluchon, dans l'autre sens cette fois-ci. Glandin pensait que c'était comme s'il avait été en prison. Il pensait que c'était pire, car les prisonniers pour la plupart expiaient une faute. Les recrues elles, n'expiaient rien, au plus le crime d'être jeunes, insouciantes et d'avoir pour certains encore des espérances. Mais pour la comptabilité de la Nation, ce n'était pas un problème, il fallait voir le budget des fautes des citoyens sur plusieurs années et pour elle, ces conscrits expiaient — pour les meilleurs d'entre eux — leurs fautes à venir, lorsqu'ils battront leurs femmes, lorsqu'ils voleront leurs employeurs et boiront leur salaire, réalisant alors que l'Armée avait raison et qu'ils étaient des chiens.

Glandin trouvait que Meier urinait un peu trop près de lui, surtout quand celui-ci se mit à cracher en sa direction d'un mauvais air. Meier était un Lorrain de petite taille aux yeux de coq, petits et rouges de sang. Il ressemblait à un nervi sur le point de donner un coup de tête. Glandin qui faisait semblant de l'ignorer trouvait qu'il n'aurait jamais eu l'idée de cracher en pissant, car il savait que les contractions du diaphragme perturbaient la vessie d'une manière désagréable. Il en déduisit que Meier voulait le provoquer, mais Glandin n'avait pas envie de se laisser provoquer, il coulait depuis avril des jours tranquilles, son Capitaine ayant trouvé chauffeur plus seyant. Meier était comme toutes les Secondes Classes simplement jaloux des chauffeurs, magasiniers, armuriers et autres „resquilleurs « qui échappaient aux dures épreuves de l'homme de troupe. Glandin le regardait rejoindre son camion où il s'encastrait, assis sur un banc bien dur, entre les

épaules d'autres fantassins en manœuvre. Il marchait, son casque à la main le long des arbres qui bordaient la route pour y jeter leur ombre comme l'avait prévu le grand stratège, idole de tant de militaires, puis il monta dans l'Unimog pour attendre comme les autres l'ordre du départ.

Enfin vers 19 heures, la radio chuinta, Glandin sursauta. Ce grésillement n'annonçait rien de bon, c'était la voix du Capitaine Gaspard, il braillait : « Charly Papa à tous les Bravo Alpha, départ immédiat pour le point Yankee Tango, Bravo Alpha collationnez ! ». Le message était à peine terminé qu'une jeep apparut droit devant, les chauffeurs de camion démarraient leurs moteurs un à un, le convoi allait repartir quand la jeep s'arrêta à ma hauteur, personne d'autre que Gaspard lui-même en sortit et sans mot dire s'installa à mes côtés. « Démarre Glandin ! » hurla-t-il. Immédiatement, mon cœur accéléra sa cadence, mon estomac remontait dans mon œsophage, mes dents se serraient au fur et à mesure que je lâchai la pédale de l'embrayage, le petit Bonaparte de service allait encore me déranger.

Je venais de passer la troisième quand Gaspard décrocha le combiné et hurla. « Bravo Alfa vous dormez ou quoi, je vous ai dit de collationner ! »

Une petite voix timide nasilla immédiatement dans le haut-parleur : « Je collationne, Bravo Alfa à Charly Bravo, départ immédiat pour Yankee Tango », c'était la voix de Lebret, ce jeune lieutenant qui avait fait l'École des Officiers de Réserve. Ça, de la réserve il en avait avec son regard fuyant et sa voix de soprano, ce n'était pas vraiment le genre à Gaspard. Le pauvre Lebret, il en voulait du militaire, lui qui ne semblait vraiment pas être fait pour cela, il avait failli prendre du trou depuis qu'il avait blessé un soldat en lui tirant dessus à bout portant lors d'une séance d'entraînement commando où les armes devaient être chargées à blanc. Lui, il avait oublié de changer son chargeur, mais je sais de l'armurier en service que le chargeur de Lebret qui avait été confisqué sur le champ ainsi que son P38 était plein de balles à blanc sauf celle qui avait atteint Caillaud. Celui-ci avait passé plus de trois mois à l'Hôpital Militaire de Strasbourg et je crois qu'il a perdu un poumon. L'armurier qui ressemble à une version réduite de Steve McQueen m'avait toujours dit : « C'est la balle de Gaspard qui lui a fait cela ! » L'Armée Française a ses quotas.

La nuit commençait à tomber et je luttais déjà contre le sommeil, ne pas dormir, cela faisait partie de l'entraînement sans doute, comme avoir froid ou se casser une jambe. Le capitaine quand il ne somnolait pas, consultait ses cartes ou lisait l'art de la guerre et ces arbres que son auteur avait fait planter le long de la route me rappelaient que je roulais.

Il était maintenant 22 heures passé et quelque manœuvre compliquée avait été organisée pour la nuit, deux colonnes de blindés devaient rallier un point, une compagnie devait le rejoindre et le défendre, de la pure stratégie de génie sans doute, mais que le début de ma troisième nuit blanche ne me permettait pas d'apprécier. Moi, Glandin, à vingt-cinq jours de sa libération, de cette renaissance, de ce grand départ dans la vie, il fallait que j'endure à nouveau les caprices de ce sac pervers qui ronflait à côté de moi. Non seulement il me dégoûtait et me terrorisait, mais il risquait de me faire mettre au trou et prolonger ma sentence déjà insupportable, ce crapaud géant dont la tête venait de s'affaisser.

C'est la balle de Gaspard qui lui a fait cela. Cette phrase de McQueen me revenait sans cesse à l'oreille, chose étrange que d'y repenser trois mois après. Qu'avait-il voulu dire ? Je regardai les grosses joues livides de Gaspard endormi sur le siège, son ceinturon marron était légèrement défait pour donner plus d'aisance à son ventre déjà solidement développé pour son âge. La soudaine intrusion du Capitaine dans ma vie tranquille de libérable avait rassemblé tous les détails que je connaissais sur lui en quelques minutes. En moins d'une heure, il était redevenu une obsession, je revoyais tout, je réentendais tout, je ruminais, m'interrogeais, me remémorai tout. Les pulsions les plus brutales me parcouraient l'échine, le pousser, décrocher son P38 et lui tirer une balle dans le cerveau par la bouche, dans son sommeil. Tout à coup, la lumière se fit, j'avais trouvé, c'était Murier, le breton, le deuxième armurier, celui qui avait fait ses classes dans les Transmissions et chantait des chansons en Morse. Murier avait dit quand je remplaçai McQueen à l'armurerie qu'il manquait une balle dans le chargeur de Gaspard. À l'époque, je n'avais pas fait le rapprochement. Gaspard avait rendu son arme trois jours après l'accident de Caillaud. Cela ne m'avait pas plus intrigué que cela, il l'avait perdue où s'était amusé à tirer, je ne sais. Mais Murier était bien embêté, car il était tenu à compter les balles et rapporter toute anomalie. C'était l'époque où des vols d'armes et de munitions étaient fréquents et semblaient bénéficier de complicité parmi des éléments de l'armée de métier. McQueen avait raison, la balle qui manquait, c'est celle qu'on a retrouvée dans les côtes de Caillaud, tirée par le pauvre Leuret !

La rage me montait au cerveau, la crapule ne reculait devant rien, elle se plaisait à donner des leçons, quitte à ce que ses élèves ou d'autres payent le prix fort. Pour que l'entraînement à la guerre soit réaliste, il fallait bien qu'il y ait un blessé ou un mort de temps en temps, n'est-ce pas, autrement, c'était ennuyeux quand on rêve de grandes batailles, d'hécatombes, de sang, de grandes explosions. Une petite touche d'hémoglobine ça et là, cela rehausse un tableau bien monotone, vous pensez encore vingt-ans à tirer, vingt-ans à hurler sur ces agneaux naïfs qui n'offrent aucune résistance, c'est un supplice

pour un Attila comme lui. Voyez-vous, ce n'est pas sa faute, si ces politiciens n'ont rien dans la culotte et sortent le drapeau blanc avant qu'il n'y ait un ennemi, par contre, ces guerriers ont besoin du meurtre, c'est normal, ce sont les quotas n'est-ce pas ?

Glandin écumait, un passager arrière qui aurait observé Glandin dans le rétroviseur aurait compris et aurait demandé à descendre en pleine forêt, immédiatement. Glandin s'était transformé en concentré de haine et tenait le volant de ses mains crispées comme s'il était en or. Moi je crois plutôt que c'était la fatigue qui lui faisait porter ce regard noir.

Il somnolait ainsi trois ou quatre secondes puis rouvrait les yeux, s'étonnant parfois d'être du mauvais côté de la route, il se guidait par les lumières des véhicules de devant dont il distinguait les lueurs à travers l'ouverture que lui laissaient ses yeux plissés. Glandin était joueur et parfois minimaliste. Cela l'amusait de conduire au bord du sommeil et d'avoir inventé une tactique qui lui semblait sans failles et fermait une boucle de pilotage automatique qui lui permettait de somnoler à moitié. Mais cette fois-ci, Glandin avait pris peur, l'arbre était passé trop prêt de sa portière. Il en avisa le Capitaine et lui dit qu'il avait besoin de dormir. Gaspard redressa la tête aussitôt comme un Cerbère qui aurait entendu du bruit et se mit à hurler d'une voix caverneuse : « Tu conduis Glandin, tu as compris, tu te crois au Club Méditerranée, tu te réveilles et tu conduis, abruti, allez, dépasse-moi ça ! ». Et Glandin rétorquant d'une voix tremblante : « le convoi mon Capitaine ? ». Gaspard s'égosilla : « Bien sûr le convoi ! Plus vite ! Abruti ! ». Le cœur de Glandin s'emballa, la peur le faisait gémir, les chaînes des blindés s'approchaient dangereusement de l'aile gauche de la jeep, les phares des tanks l'aveuglaient dans les rétroviseurs, « Plus vite » hurla Gaspard à nouveau. Glandin voyait des ombres et des formes étranges sur la route, la fatigue l'avait depuis longtemps dépossédé de ses moyens, il conduisait comme un somnambule, quelque part entre le noir et les chenilles des véhicules blindés de transport de troupes.

Le vacarme était insupportable. Glandin venait de dépasser le septième char, aveuglé, assourdi, endormi quand des phares droit devant l'éblouirent. Il fallait se rabattre, entre deux chars, c'était possible, il fallait le faire et vite. Glandin rassembla tous ses esprits, toutes ses forces, toute sa volonté toute sa concentration et s'apprêtait à initier cette manœuvre périlleuse quand la voix du Capitaine Gaspard tonitrua plus forte que le vacarme : « dépasse te dis-je ! ». Il avait redressé sa tête et hurlait comme un possédé en brandissant son livre « dépasse Glandin nom de Dieu ! » Glandin était paralysé, inerte, incapable d'agir, ses yeux faisaient un va-et-vient interminable entre les chenilles des VTT sur la droite et celle des chars de la colonne d'en face, il n'y avait pas la place, c'était sûr, cela se passait si vite. Tout à coup, il n'entendit plus rien, il ferma les yeux, les puissants

phares du char l'aveuglaient, il revit le visage de Djéloul dans la neige, les grimaces de Clanchon, la poitrine de Caillaud et bien sûr les autres camarades en vrai carton, le calme l'envahit, il serra le volant plus fort, puisqu'il n'y avait pas de place en face, pas de place à droite, Glandin braqua brusquement sur la gauche et ferma les yeux dans le feu des phares, les dents serrées, une certaine ironie sur la lèvre supérieure gauche, il n'entendit plus rien, pas même le coup de trompe du Leclerc.

Il y eut un vacarme épouvantable, un bruit de tôle assourdissant. Quand la jeep s'arrêta sur le bas-côté, au pied du troisième arbre après l'endroit de l'impact, il n'y avait plus qu'une demi-jeep, la partie droite avait été complètement aplatie par la chenille droite de l'AMX. Il en fut de même du passager qui avait ainsi fusionné corps et âme avec elle.

Glandin, lui s'en sortit. Trois semaines après, il quittait l'Hôpital Militaire de Strasbourg.

Le caporal Kahras, pilote du Leclerc impliqué dans l'accident avait juré lors de l'enquête que le chauffeur de la jeep, avait les yeux fermés. Les carnets de manœuvres confirmaient que la troupe n'avait pas dormi depuis trois jours. Ceci innocentait Glandin.

Vous savez, l'Armée Française a ses quotas...

Sati

C'était un soir de Noël, les flammes des bougies accrochées au sapin, projetaient sur la fenêtre givrée du salon, les ombres dansantes de quelques épines égarées des branches prématurément asséchées ; au centre de celle-ci, que la glace avait préservé, se dessinait le trou noir de la nuit, où la neige tourbillonnait dans l'air sec de l'hiver.

Mon fils, qui n'avait alors que trois ans, jouait avec un de ses nombreux cadeaux : une voiture de pompier dont le ressort servait aussi bien à la locomotion qu'au hissage des éléments de l'échelle.

La lumière jaune, typique des flammes faisait ressortir le rouge de ses bonnes grosses joues gonflées du plaisir qu'il avait à imiter le bruit du moteur de son camion.

J'ai dû m'assoupir un court instant, car je fis un rêve étrange en ce sens qu'il posait la question de savoir si l'on était responsable de ses actes dans nos rêves.

Devrait-on trainer un accusé, encore endormi, mais ayant commis les pires forfaits dans ses rêves, tout ébouriffé devant les tribunaux ? Sans doute aurait-on raison, car les rêves révèlent l'âme des dormeurs. Voici ce que j'ai rêvé, j'en ai encore la gorge serrée :

Ils l'ont amené sur une sorte de civière de bambous et de feuilles tressées comme des paniers thaïlandais, dans lesquels on sert certains mets cuits à la vapeur, ces paniers empilés les uns sur les autres, que l'on découvre successivement au cours du repas.

Il était assis, il devait avoir trois ans, il regardait autour de lui, étonné, écarquillant les yeux, comme s'il venait de dormir. Son visage était doux et confiant. De temps en temps, il se frottait les yeux pour écarter la fumée qui montait à travers la natte. J'assistais à ce spectacle paralysé.

Il était sept heures du matin, des paysans se tenaient debout devant la grille de ce qui ressemblait à un poulailler. Nous passions simplement par hasard, avions dormi là, dans ce gîte recommandé par un guide au début de l'ascension, dans cette province du nord de l'Inde.

Moi aussi, je venais de me lever et, à peine sorti de la grange, réveillé par le son interminable de cloches, j'écarquillais les yeux, incrédule, ne sachant si le spectacle était réel.

Tout semblait parfaitement normal, les deux porteurs en costume de lin blanc l'avaient gentiment déposé sur son « plateau », au milieu des ordures et des fleurs.

On apprit qu'il était malade et devait subir un rite dédié à tous les enfants malades. Je restais silencieux, inactif, indécis, n'osant intervenir dans une culture qui n'était pas la mienne et je levai les yeux vers les crêtes.

La chaleur devenait insupportable. L'enfant soufflait comme un samovar, les joues gonflées comme celles d'un ange. Ma gorge se serrait, les flammes léchaient la civière. Il ne pleurait pas encore. Comment aurait-il pu comprendre ce qui lui arrivait ? Le voilà qui regardait ses parents, ses yeux exprimaient déjà une certaine inquiétude.

Je savais qu'en Inde, on brûlait vivantes les veuves, selon la coutume du Sati. Ma gorge se serrait, mes yeux s'humidifiaient, ça y est, il me regardait, implorant de l'aide, il tendit ses deux bras vers moi.

Il fallait le prendre, sauter par-dessus la barrière, l'arracher à ce bûcher naissant, l'emporter, courir, arrêter cette barbarie, risquer de se faire rattraper par ces paysans et se faire rouer de coups de bâtons. Mais on ne pouvait laisser accomplir un tel forfait, fût-il un rite millénaire. D'ailleurs quelle maladie justifiait un tel supplice ? Ça y est, il pleurait. Je voulais m'avancer vers lui, puis détourner le visage au moment où il...

Un cri épouvantable s'éleva, son petit manteau rouge avait pris feu, il pleurait maintenant, assis au milieu des flammes, les mains toujours tendues vers moi. Je ne faisais rien, terrorisé, paralysé. J'aurai pu au moins ne pas le regarder, je continuai à l'observer comme il tombait à la renverse, le visage maintenant convulsé de douleur, sans faire un seul geste pour se lever, pour fuir cette mort certaine sous les regards de ses parents, comme s'il avait déjà compris à quoi serviraient ces lourds bâtons que tenaient les porteurs impassibles.

Son cri, je l'entends encore, avez-vous déjà entendu des cris dans les rêves ? Je crois qu'il était plus fort que les rires hystériques de sa mère. Son cri me réveilla, me redressa, car j'étais là, assis en tailleur sur le sofa, en sueur, les mains tendues vers ce petit que j'avais laissé mourir et je me mis à sangloter.

De lourdes larmes coulèrent sur mes joues pour se détacher de l'arête marquée de ma mâchoire, comme pour éteindre ce feu qui brûlait sous moi et incendiait ce qui me restait d'entrailles.

Je pleurais, j'avais laissé périr cet enfant au bûcher, à deux pas de moi, lui qui me tendait les bras, et je n'avais rien entrepris, trop lâche, trop peureux pour affronter ces paysans en linge blanc et leurs bâtons. Je ne l'avais même pas emporté dans la vallée en courant à grandes enjambées. Aucune larme n'éteindra ce feu de honte qui m'embrase.

Mon fils s'était levé, ayant délaissé ses jouets, il se tenait debout devant moi, les bras tendus pour implorer que je le porte, le regard extraordinairement inquiet et les yeux humides, il balbutia :

« Pourquoi tu pleures Papa ? »

Docteur Wunderlich

Les personnages et les évènements de cette nouvelle sont purement fictifs.

Je vénère le Docteur Wunderlich, non tant parce qu'il me prêtait les livres de sa bibliothèque inépuisable, ni parce qu'il m'offrit, jeune fille, une place de secrétaire dans son cabinet, mais bien plus parce que c'est un homme très très bon.

Que vous ne pensiez pas que son cabinet soit aujourd'hui plein, comme tous les autres jours de l'année pour l'unique raison qu'il soit bon, bien qu'à notre époque, une telle vertu soit plus que bienvenue parmi nos pauvres patients, non, son cabinet est très fréquenté parce qu'il est excellent médecin et produit ce qu'il est convenu d'appeler des miracles : les morts ou ceux que l'on dit morts accourent en troupeau de par le monde et ne repartent pas tondu chez eux comme s'ils avaient rendu visite au barbier, mais sont soignés, guéris et sortent en dansant de son cabinet comme des enfants à qui l'on a redonné la joie de vivre.

Aujourd'hui, son officine est encore plus pleine qu'à l'ordinaire. Je devrais me réjouir plus que d'habitude, car ainsi, sa réputation et le nombre de malades qui se trouveraient délivrés de leurs souffrances augmenteraient, mais je n'en suis pas heureuse, pas du tout, et j'en connais la raison : L'officine est si pleine ce matin, car le Docteur Wunderlich n'est pas encore arrivé, et comme il est déjà dix heures, le Docteur Wunderlich, pour la première fois depuis vingt ans, ne viendra pas aujourd'hui.

Mon nom est Wunderlich, Jonathan Wunderlich, voyez-vous, je me trouve en ce moment précis dans un train, j'ai voyagé toute la nuit, je suis parti hier, hier soir après le repas du soir. J'aime beaucoup le train, surtout quand on réserve une cabine pour soi tout seul pour la nuit, le lit est confortable et au matin on peut se doucher.

J'ai quitté ma cabine et je prends le petit déjeuner au restaurant. Je contemple la campagne saupoudrée de rosée, ici aussi la mélodie du train me berce. Je n'ai rien dit à personne, pas même à Ilse, je suis parti. Les cheminées des maisons et chalets éparses fument. Quand la rosée fait défaut, c'est le vert sombre des pâturages et des prés qui attrape la faible lueur du matin, bientôt, il fera vraiment jour, je respirerai. À vrai dire, je respire déjà, je respire depuis hier soir, depuis l'instant où j'ai décidé de partir, j'ai décidé d'accomplir un projet que j'ai depuis longtemps, qui ne m'a pas quitté d'une semelle depuis

plus de vingt ans et pour lequel je délaisse tout en une seconde, un projet inavouable, mais indispensable, et comme il est inavouable, je ne puis vous le confier, ni à vous ni à personne, je ne puis, mais je serai obligé de le faire, plus tard, par le projet même, il requiert que je vous en parle, à vous.

Il y a des jours remplis de pluie et celui-ci n'en est pas un. Avez-vous déjà eu le sentiment d'avoir pris la mauvaise direction à un croisement et de ne pas avoir jugé bon de faire marche arrière ? Pendant longtemps, vous avancez avec un doute dans l'esprit. Ce doute vous accompagne, son intensité oscille et plus le temps passe, puis son amplitude diminue presque jusqu'à l'oubli, j'ai dit presque, même si la direction de votre route est malgré tout la bonne.

Ce doute ne m'a jamais quitté, moi et m'a torturé pendant plus de vingt ans. Savez-vous ce que c'est que de penser tous les jours, à chaque recoin du temps de votre journée ou de vos songes à une erreur que vous avez commise dans votre passé, une erreur gravissime que vous êtes le seul à connaître, que vous souhaitez réparer, mais que votre propre vie ne vous permet pas de réparer. Ainsi vous la traînez de jour en jour et d'année en année à l'abri de tous les regards sauf du vôtre. Mais voilà, c'était devenu insupportable, je souffrais comme un criminel que j'étais qui n'avait pas reçu sa peine, qui courait encore libre, impuni, incertain, insatisfait. Je crois même que c'est la plus insupportable des punitions que celle de ne pas être puni, cela vous pousse vers un déséquilibre mortel. Certains se mettent à boire, deviennent fous ou se suicident, d'autres se livrent à la police ou se trahissent volontairement. Certains, et rares ils sont, car ce n'est pas toujours possible, tentent de réparer le forfait commis, j'appartiens à ceux-là, même s'il m'a fallu si longtemps pour l'entreprendre et revenir dans ce dessein sur les lieux de mon crime.

On ne remonte pas le temps comme on prolonge la vie et Dieu sait comme le médecin en moi le sait, mais on peut revenir sinon à l'instant, tout du moins au lieu de l'exaction. Cela est presque pareil, car rien n'a changé, ce sont souvent les mêmes façades, les tramways portent le même numéro, asseyez-vous à la même place, au fond du deuxième wagon et vous verrez que le numéro 9 vous emmènera au même terminus, où cette fin de ville accueille ses excentrés. Il vous suffit de vous asseoir dans le même café, même s'il a été rénové, vous verrez, vous avez remonté le temps et l'écho des paroles d'antan vient à peine de s'évanouir sur les murs attentifs, car rien n'a changé, détrompez-vous, les ans n'ont rien fait à la chose, ce ne sont plus les mêmes gens, c'est vrai, mais vous, vous êtes resté le même.

Normalement, j'ai horreur de fouiller dans les affaires d'une autre personne, encore moins dans celles de Jonathan, mais il faut bien que je trouve un indice, une raison. La police est venue hier. J'ai plus fouillé par rage que par nécessité, après tout, s'il a tout abandonné, c'est sa décision, ce n'est pas chique pour les autres, ses patients surtout.

J'ai emmené son journal chez moi, un épais cahier DIN A5, provenant de Chine, je l'ai posé sur la table de la cuisine, je ne lirai pas, même pas par respect pour lui, par désintéret, ce qu'il a fait ne se fait pas.

J'eus le sommeil léger, chaque quart d'heure, je me réveillai dans un état de demie somnolence et pensai au Docteur, je l'imaginai pris en otage ou sur quelque lit d'hôpital, après avoir été fauché par une voiture, mais je ne croyais pas à l'accident, les fichiers des hôpitaux n'avaient d'ailleurs rien révélé, la police ne l'avait pas trouvé pendu dans son appartement de Grunewald.

Je ne crois pas au suicide non plus, pas lui, bien qu'il ait des humeurs moroses, des soucis, des doutes surtout sur ses compétences médicales alors que sa renommée et ses résultats étaient exceptionnels.

N'y tenant plus, je me ruai sur le journal et commençai à le lire :

Cela avait duré plusieurs années avant que le Recteur de l'Université ne soit d'accord, en tout, j'ai dû échanger dix-huit lettres. La raison principale était sans doute mon âge, cachée par toutes sortes de chicanes administratives. Bien sûr, le dossier que j'avais laissé chez eux alors que je n'étais encore qu'étudiant était loin d'être reluisant.

Je m'étais alors présenté à un des examens finaux en patin à roulettes. Personne n'avait osé cet affront et personne n'était prêt de le réitérer, surtout au regard de ce qu'il avait déclenché par la suite. Moi, je n'y avais rien vu de mal, j'avais besoin d'arriver détendu à l'examen et à cet effet, il n'y avait rien de mieux qu'un peu d'exercice physique et une bonne oxygénation avant l'épreuve. J'étais donc parti vers 8 h de la chambre que je louais sur les bords du lac à Kilchberg. C'était un sacré parcours jusqu'à ce que se dressent les murailles sévères de l'Université et j'avais sans doute surestimé mes capacités physiques, car pour ne pas arriver trop en retard je n'avais ôté mes patins que sous les yeux indignés du professeur d'anesthésie.

Il n'y avait de ma part aucune provocation, seulement des considérations pratiques de santé mentale et de ponctualité. Ce professeur ne me le pardonna pas et chaque tour du nœud papillon qui ne le quittait jamais enfonçait inlassablement le bistouri de la science dans l'immensité de mon ignorance juvénile.

Vous voyez bien que la vie est faite de détails en soi insignifiants qui fortifient ou brisent des destins à une minute près, le temps d'enlever ses souliers ou non.

L'humiliation qui s'en suivit et les conséquences de cet acte furent si grandes que j'envisageais de me venger d'une terrible façon. Un individu arrogant, imbu de lui-même, intolérant, stupide, borné par sa spécialité, n'ayant de l'homme qu'une connaissance matérielle, physique, médicale, une espèce de larve émotionnelle, un célibataire sans enfants, un jaloux, un envieux, un rat de bibliothèque avait vu en moi ce matin-là la transgression de tous les interdits et avait tout à coup donné un sens suprême à sa vie jusque-là inutile et parasitaire, celui de m'interdire la profession en me barrant la route au diplôme final.

À partir de cet instant, toutes les épreuves qui s'étaient jusque-là déroulées brillamment à mes yeux et c'était la seconde, furent des catastrophes, comme si les professeurs s'étaient donné le mot. Les questions étaient des plus incongrues, des plus rares, des plus injustes et je m'enfonçais chaque jour davantage dans l'échec qui devenait inéluctablement irrémédiable. Il n'y avait rien à faire, il me fut impossible de faire obstacle à cette injustice aussi criante, à cette manipulation des épreuves, à ce complot d'origine personnelle aussi perfide. J'étais recalé aux épreuves et huit années d'études acharnées, entrecoupées d'interruption pour gagner l'argent nécessaire s'en allèrent en poussière pour une bêtise d'adolescent. La manie normative morale de cette société conservatrice ne reculait devant rien pour assouvir sa soif de défendre les principes qu'elle avait érigés. Les talents tels le mien étaient broyés par les pièces de cette mécanique imperturbable.

J'errais dans les ruelles pavées de la vieille ville où la pluie coulait le long des murs. Cette ville m'avait toujours semblé comme une longue suite de tavernes qui engloutissait la population entre deux ponts de la Limat, au moins deux soirs par semaine. Cette tournée des tavernes, je l'avais faite maintes fois, on y retrouvait les mêmes et d'autres qui eux aussi finissaient par avoir le privilège d'appartenir au cercle étroit des mêmes.

J'avais le cœur dans les talons, je n'étais plus qu'un énorme sanglot muet se trainant d'un regard à l'autre, me cachant parfois dans les portes-cochères sans raison ou plutôt toujours pour la même raison : je n'étais plus rien, je n'étais même plus un étudiant en médecine, je n'étais pas un médecin, j'étais un échec, un perdant comme on dirait de nos jours. J'étais perdu.

Ce soir-là, je crois bien que c'est le Diable qui m'a tenu compagnie, confirmant à l'extrême qu'un homme seul est toujours en mauvaise compagnie. Le hasard fit que

précisément ce soir-là je rencontrais XXX, un grand gars du Valais, qui comme moi étudiait cette science incertaine. Il était fort et avait de grands yeux noirs brillants. Le pauvre devait souffrir de quelque malheur profond, car il buvait déjà si jeune des quantités impressionnantes de vin. Si vous aviez de la malchance, il vous emmenait avec lui dans une de ces tavernes pittoresques comme celle de l'Oepfelkammer où la spécialité était de passer au-dessus de quelque poutre dans un état d'ébriété avancé. Il devenait parfois irascible à cause du vin et vous étiez obligé de le quitter pour ne pas complètement gâcher votre soirée.

Ce soir-là, abattu comme j'étais, je le suivis vers ce lieu de grande acrobatie. À mon grand bonheur, nous y rencontrâmes Gabriel, lui aussi un grand gars, mais venant du Vaux, avec des cheveux bouclés châains. Je leur contais mes misères qui à les observer agrémentaient parfaitement le Fendant avec lequel nous nous enivrâmes. Il était évident que ce n'était pas des oreilles compatissantes, personne n'aime perdre et la compréhension qu'on est prêt à témoigner pour les perdants est limitée, comme si leur affaire était contagieuse. Ils m'écoutaient d'une oreille attentive comme on écoute une histoire dont on ne veut perdre le fil tant elle suscite la curiosité. Après tout, c'est rigolo de voir quelqu'un tomber, cela fit même l'objet de nombreux films comiques. Je rageais, ils avaient l'espoir de gagner, j'avais la certitude d'avoir perdu, je n'écoutais plus, je ruminais l'injustice dont j'étais victime, je m'en voulais, d'avoir été trop honnête, je l'ai toujours pensé, trop d'honnêteté vous conduit droit en prison, et en état de semi-ébriété, je dessinais des plans vengeurs, je virais, je crois, ce soir-là au mal, comme un affamé devient un voleur et un voleur un meurtrier, car on résiste à son désir. Oui, c'est cette veillée-là qui m'a perdu et fit de moi une crapule et là encore il s'agissait d'un petit détail ou plutôt d'un hasard. Je vous jure que c'est le diable qui m'a fait rencontrer cet homme, celui-là qui est assis à la table suivante, près de la fenêtre et qui me regarde des ses grands yeux tristes.

Il boit lui aussi, il boit en silence, seul à cette table de huit où s'entassaient souvent plus de douze convives. Il tient sa carafe de vin de la main droite par peur que quelqu'un ne lui dérobe ou ne se serve. Ce n'est pas sa première carafe, il semble me connaître, on dirait qu'il a écouté mon histoire, mais ce n'est pas possible, il y a trop de bruit, il faut gueuler à l'oreille de votre voisin pour qu'il vous comprenne. Mes yeux me piquent, la fumée de cigares, de pipes, de cigarettes empeste la pièce, je suis ivre.

À chaque fois que je reviens à la réalité, ce fantôme apparaît, le visage rouge, triste, silencieux qui me fixe comme s'il savait. Tout à coup, ils rient tous et me regardent, ils savent tous, ils se moquent, ma tête cogne, je vais en égorger un, celui-là qui me regarde

depuis tout à l'heure. Ils ont ouvert les fenêtres, ces minuscules fenêtres du troisième étage de ce local, l'air frais m'atteint enfin, me calme, les flocons de neige descendent dans le noir. De temps en temps, j'entends Gabriel raconter son éternelle histoire sur les arbres, qu'ils sont une espèce supérieure à l'homme, qu'ils ont compris eux, qu'il ne servait à rien de courir, de parler, de se battre, de s'énerver et que c'est pour cela qu'ils sont devenus des arbres, grands et immobiles.

Le fantôme c'est levé, il s'est joint à nous, il parle à Gabriel, puis à XXX, ils me tapent sur l'épaule sauf lui. On dirait qu'il a peur, que je lui fais peur, comme si je lui rappelais quelqu'un, comme s'il savait quelque chose que je ne savais pas.

Je crois que ce fût une idée de XXX. Nous nous mîmes en route pour cet établissement douteux, dans la ruelle enneigée, j'entendais à peine les bruits de la rue, c'était comme s'ils étaient étouffés par quelque ouate invisible, et quand ils m'atteignaient, c'était sous la forme d'un écho se réverbérant dans une cathédrale.

Je sentais en moi un dessein se former de manière bien décidée, j'avais comme une détermination, une conviction que j'avais quelque chose à faire pour résoudre tous mes problèmes. Cette chose qui était née quelques heures auparavant avait grandi dans tout mon esprit, m'obnubilait, me possédait, me dominait et si je vous dis que malgré cela je n'en avais pas conscience, que je ne savais même pas de quoi il était question, que cette chose dominait mon inconscient à mon insu, vous ne me croirez pas, vous penserez que j'essaie de manipuler les faits pour éviter la préméditation et demander une réduction de peine, voire l'acquittement. Et bien je vous le jure, c'était ainsi, je ne savais pas encore ce que j'allais faire, mais je commençais à le faire méthodiquement, mécaniquement.

Le pauvre homme se retournait de temps en temps et tâchait de me sourire entre deux rictus d'angoisse. Mais que lui avais-je fait à ce type pour qu'il me regarde comme cela, avec sa tête de victime ? Il y a des gens qui attirent l'agression, je dirais même plus, qui sont conçus pour cela, pour capter comme des paratonnerres la foudre de quelque assassin et ainsi éviter que des véritables innocents voulant vivre et aimer ne disparaissent, laissant veuve et enfants, c'est leur mission, ce type-là était de cette sorte.

XXX partit le premier avec une petite blonde trois fois plus petite que lui, qu'il aurait pu porter d'une seule main vers le lustre au-dessus de la table pour mieux l'examiner. Elle lui plaisait, gueulait-il sans cesse, si bien que pour le faire taire, la nymphette le tira vers les lieux plus propices pour répondre à tant d'éloges. Une dame un peu sévère aux cheveux noirs et la peau très blanche s'approcha et des deux serpents rouges qui zigzaguaient sous

son nez s'échappa un ordre qui eut pour conséquence que le fantôme se leva et disparût dans le sillage de XXX.

Moi, je cherchai une épaule pour pleurer, mais ce n'était pas sur la liste.

Les éclairs d'un photographe me réveillèrent, il était déguisé en diable avec un pied de bête et une longue queue, en posant la photographie sur la table, il m'avait presque enfoncé ses cornes dans les yeux, c'est l'avant-dernier souvenir que j'ai de cette nuit, le dernier étant le bruit de la porte de cette maison qui se refermait sur moi en claquant comme un coup de feu dans la ruelle déserte. C'était une sale nuit, ni la compagnie, ni les aventures, ni la boisson n'avaient réussi à dissiper l'horreur de mon échec. J'avais dans la nuit, les mains vides, seul, seul à supporter ce destin absurde qui peut arriver à chacun. En prenant un dernier verre au Kon-Tiki, aussi sinistre que d'habitude, je regardai pour la première fois la photographie que Gabriel m'avait glissée dans la poche, elle nous montrait tous les cinq, XXX et le fantôme enlaçant leurs compagnies et moi somnolant comme un juste. Je réussis à rire.

Je ne pensais plus à cette soirée ni à cette photographie pendant de longues semaines, jusqu'à l'annonce des résultats des examens. Je ne me faisais aucune illusion, mais par acquit de conscience ou par une intuition secrète, je gravis les escaliers menant au Secrétariat Principal aux Examens. Quelle ne fut ma surprise de découvrir le fantôme derrière le comptoir, je crois, bien qu'il en fût plus surpris que moi, car il se mit à trembler en me répondant : « Non Monsieur, les résultats ne sont pas encore parus, revenez demain ».

Le soir avant de m'endormir, je m'interrogeai sur ce bonhomme, pourquoi tremblait-il ? Était-ce son alcoolisme ou bien avait-il simplement peur, peur de moi comme lors de cette fameuse soirée ? C'est à ce moment que cette idée démoniaque prit forme en mon esprit, je ressortis la photo et me mis à sourire, eh oui, c'était aussi simple que cela, si je le voulais, s'il n'y avait pas de diplôme, il fallait se le procurer et chez qui d'autre que chez le Secrétaire Général aux Examens qui avait peut-être bien quelque chose à se reprocher.

Cette ignoble pensée avait germé dans mon esprit comme un champignon sur du fumier, bien sûr je la repoussai vivement, mais elle laissait des traces, c'était honteux, faire chanter un pauvre homme déjà bien mal en point. Je repasserai les examens, plus tard, mais je les repasserai.

Ce vendredi-là, je ne sais pas si c'était une erreur ou non, mais quand Monsieur le Secrétaire Général aux Examens me répondit d'un air désolé : « Non Monsieur

Wunderlich, je suis désolé, vous n'avez pas été reçu, voici vos notes », il y avait une deuxième feuille en carton sous celle qu'il me tendait de sa main tremblante. Et quand je la regardai un peu plus tard, sur le banc dans le jardin, à l'abri des regards, j'eus tout le loisir de constater que cette feuille était un diplôme avec le sceau de l'Université, furieux je cherchais le nom de celui qui avait été reçu, mais voilà, il n'y en avait pas, l'emplacement était vide.

Mon cœur se mit à battre, je rangeai brusquement le carton dans l'enveloppe, je n'y étais pour rien, je n'avais rien demandé, était-ce une erreur ? Le fantôme avait-il eu pitié ou plutôt peur. Que savait-il de la photo ? Connaissait-il son existence, je la sortis de la poche intérieure droite de ma veste et le regardai avec attention, bien sûr qu'il savait qu'il était photographié, il regardait droit dans l'objectif avec son même air apeuré, il regardait comme il me regardait toujours et maintenant une fois de plus à travers la gélatine de cette photographie. Je rangeai la photo avec la même rapidité. Je me levai, regardai autour de moi, pris la rue Léonard, puis les jardins. Ce qui n'avait été qu'un vague dessein, s'était réalisé sans mon intervention, non croyez-moi, c'est de sa propre initiative qu'il a glissé ce diplôme en blanc, pour fabriquer un faux médecin et en torturer sa conscience jusqu'à la fin de ses jours. Non, je n'ai pas sorti la photographie de la poche de ma veste pour lui brandir au visage comme un officier de police, je ne l'ai pas fait, je vous le jure.

Le doute me prit, l'avais-je fait et le refoulais-je à un tel point que je m'en sentais innocent ? Il est venu deux fois au comptoir, c'est-à-dire qu'il est reparti derrière ses papiers, pourquoi ? L'horreur de ce geste m'écoeurait, j'étais sombré bien bas, faire chanter un pauvre bougre, qui ne tenait plus à la vie que par le col de sa bouteille de Fendant, terrorisé par le scandale, redoutant impuissant que la Commission de Discipline de l'Université statue sur son sort. Avais-je été capable d'un tel crime ?

Je marchai d'un pas rapide, il fallait faire vite, j'étais pressé, pressé de fuir tout cela, de fuir ma conscience, mon corps, ces lieux, qu'avais-je fait ? Je marchais une heure au moins, ruminant tous les scénarii possibles, pour finir par m'asseoir sur un banc dans le parc dominant la ville, de l'autre côté du fleuve.

C'est là que l'idée me vint, cette idée qui surpasse toutes les combines que ma tête malade avait bien voulu produire ces dernières semaines, un piège, bien sûr, c'était un piège diabolique, perfide, sadique, non content d'avoir ruiné ma carrière, ce club de gens bien-pensants s'adonnait à ruiner ma vie civique, en prison, ils voulaient me jeter, ce professeur maladif et ses hommes de main, tous la même graine, détruire le génie, la passion pour cette vocation. Les hommes n'aiment pas la passion, ils en ont peur, ils la

fuients quand ils la voient chez les autres comme si c'était la peste bubonique et ne se l'autorisent pas pour eux-mêmes, ils s'en méfient comme ils se méfient même de leur femme quand elle tremble trop. Et aujourd'hui, c'est moi qu'ils ont dans leur ligne de mire, jaloux qu'ils sont de tant d'amour pour une science qu'ils exècrent au point de ne plus l'exercer, mais de l'enseigner.

Ah ce scélérat de fantôme qui voulait me pousser à mettre un pied dans une geôle ne se doutait pas qu'il risquait ainsi de mettre le sien dans sa tombe.

Les semaines puis les mois passèrent, évidemment que je n'étais pas rentré dans ma ville natale, j'avais même fait croire à ma mère que j'avais réussi mes examens. Grâce à un ami de XXX, le Docteur Rosarot, j'avais trouvé du travail chez lui comme aide-médecin, son cabinet était heureusement dans une autre ville, ce qui me changeait les idées et j'étais pour lui toujours un étudiant en médecine. Entre les prises de tension, les petites piqûres et les questionnaires, je vivotais dans cette officine pendant plusieurs mois et le Docteur était très satisfait, le Docteur qui n'était plus très jeune avait un sens approximatif du temps et un vague souvenir des examens. Un jour, il me demanda : „Alors Wunderlich ! Ces examens, vous les avez passés ? «

La plaie quelque peu calmée par cette occupation quotidienne se rouvrait tout à coup comme une porte que des huissiers auraient enfoncée. Je voulais lui répondre ce que je me répondais tout le temps quand je me posais la même question : „L'année prochaine, c'est sûr, d'ailleurs, il faut bientôt que je révise « . Mais au lieu de cela quelque convulsion nerveuse me fit répondre : « Mais cela fait longtemps Rosarot ! »

Il grommela quelque chose et disparut dans son bureau et moi dans la salle d'eau, c'est alors que je me rendis compte de ce que j'avais dit, ce vague scénario revenait sous une autre forme, un déjà-vu comme on dirait, non, je n'allais pas recommencer moi qui avais réussi depuis presque un an déjà, à me soustraire à de telles idées, je n'allais pas rechuter à la moindre occasion, de la volonté pardi ! Je brûlais de revenir sur mes pas, de pénétrer son bureau et de lui hurler au visage : « Non Rosarot, je n'ai pas passé mes examens, c'était une bonne blague hein ? Je ne les passerai jamais ! «

J'envisageai fermement de me comporter comme un homme, un homme à principe, honnête, comme il se doit, comme j'ai été fait, comme est ma vraie nature si souvent contrainte par la lie. Mais aucun mot ne sortit de ma bouche, mon buste ne se retourna pas, je lavais sans mot dire cet urinoir portatif dont je venais de vider le contenu restant dans le bidet et interrogeais cette silhouette dans le miroir „ Veux-tu continuer à

laver des pots de chambre toute ta vie ? « Après tout, qu'est-ce que cela pouvait faire ? C'est la faute à Rosarot, s'il n'écoute pas la fin de mes blagues, je n'y suis pour rien. J'ai toujours été comme cela, j'ai laissé le destin se charger du mien, j'ai laissé le hasard décider, même si j'ai toujours été l'auteur des situations, à la fin, je me suis toujours arrangé pour que ce soit les autres qui décident. Une fois même, je me suis trompé de numéro de téléphone et me suis retrouvé dans le lit de la mauvaise. Je suis resté cinq ans avec elle.

À partir de ce jour-là, Rosarot me consultait pour un patient sur deux, il avait peur que je parte, que j'ouvre mon cabinet ou commence à l'hôpital et qu'il se retrouve seul. Pourtant, il n'osait pas me demander quand je partirai ni me proposer une association. Quelques jours plus tard Rosarot partait en vacances et à ma grande surprise me laissait son cabinet pendant plus de trois semaines, j'avais enfin atteint mon but, j'étais devenu le Docteur Wunderlich.

Les mois passèrent et le travail ne me laissait pas le temps de penser à ces tristes événements de jeunesse, j'étais fasciné, débordé par le métier, mais une certaine peur m'habitait, celle de rencontrer quelqu'un qui savait. C'était peu probable, on était loin, et dans ces moments-là, je songeais véritablement à repasser mes examens, à suivre à nouveau les cours, tous ceux que je n'avais jamais suivis, l'anatomie, la biologie, la physique, la chimie moléculaire, ce projet grandissait, se concrétisait dans ma tête, je voyais les amphithéâtres, des étudiants déjà plus jeunes que moi, je referai tout, je recommencerai dès le début, pour faire les choses bien, comme elles se doivent, lentement, méthodiquement, sans tricher, j'approfondirai, je reviendrai au point de retour, à ce croisement des chemins où j'avais pris la mauvaise route. Je serai un bon garçon, un bon fils, un bon étudiant, je saurai tout, tout ce qu'il fallait savoir, comme lorsque j'étais petit enfant, innocent, dans les bras de ma mère. Et alors là, je me sentirai bien, calme, je saurai, je serai juste, protégé de Dieu, je serai à nouveau pur, ils m'accepteront comme un des leurs, oui je retournerai à l'Université dès que j'en aurai le temps, quand les gens seront moins malades, l'année prochaine ou peut-être celle d'après, je le jure.

Les années passèrent sans que le travail ne me laisse le répit nécessaire ni ne m'occupe assez pour me faire oublier mon vœu. Celui-ci ne me quittait plus, sans m'obséder réellement, il ne me laissait pas en paix.

Un jour, la secrétaire annonça un Monsieur dont le nom m'évoquait des souvenirs lointains assez désagréables, à y réfléchir, c'était le prénom qui était la cause du malaise : *Ciro*. Je ne connaissais qu'un seul *Ciro* et c'était le prénom du Secrétaire Général aux

Examens. Je songeais à me déclarer indisponible, à aller faire un petit tour. Qui donc avait le droit de frapper aux portes de mon passé que je croyais scellées par ma discrétion ?

L'homme qui se tenait à l'embrasure de la porte de mon cabinet n'était rien d'autre que le fantôme. Lui, il n'était pas surpris de me voir, il s'avança vers moi, une main tendue, un sourire espiègle au coin des lèvres et me dit : Bonjour Docteur.

Je ne suis à ce jour pas sûr de bien savoir s'il m'avait reconnu ou s'il était simplement venu me rendre une petite visite de courtoisie, histoire de renouveler la mienne. Un rhume avait-il ce gremlin, je ne lui en donnais pas pour longtemps, à le regarder, il pouvait péter une durite à tout instant à partir du ventre jusqu'à la tête, son foi devant se comporter comme une serviette hygiénique dans le trou d'une toilette. Mon cœur se mit pourtant à battre la chamade et j'eus du mal à entendre le sien à travers mon stéthoscope. Un mois après, j'étais parti, le Docteur Wunderlich n'était plus à Granges.

C'est ainsi que je m'établis dans cette grande ville du Nord, où pour une raison inconnue, la population était bien plus souvent malade que dans la campagne d'où je venais. Très vite, j'eus une clientèle nombreuse et fidèle, ce dernier point qui était sans doute un mauvais point pour ma profession ne l'était certainement pas pour mon portefeuille.

Bientôt, la charge de travail devint si intense que je dus prendre une aide, c'est à cette époque que je rencontrai Ilse, la fille d'une famille qui habitait au troisième étage, juste au-dessus de mon cabinet. Avec son beau regard dévoué, j'ai toujours été enclin à m'occuper d'elle. En automne de la troisième année après mon installation, elle entra dans mon service. Les années passèrent, ici, comme là-bas et je ne réussissais pas à me débarrasser de ce vieux cauchemar. Parfois même, après tant d'années, je me demandais vraiment, si je n'avais pas tout simplement rêvé cette sombre histoire, nuit après nuit, pendant vingt ans. Si tout cela n'était pas le fruit d'une peur, certes naturelle, mais qui chez moi avait évolué en phobie en obsession et avait pris son propre cours, la mauvaise route du croisement. Après tout, cela faisait vingt ans que je n'avais pas regardé ce que cette grande enveloppe jaune contenait.

Je regarderai ce soir, et l'inquiétude mêlée d'impatience me dévora toute l'après-midi, où était-elle cette enveloppe, dans quelle malle, et dans quelle cave ? Cette nuit-là, quand toutes les lumières de la place furent éteintes, quand on n'entendait plus ni le bruit des tramways ni celui des autobus, quand je fus sûr qu'il n'y avait plus âme qui veille, je réussis à sortir de ma torpeur qui avait remplacé l'impatience dès mon retour à mon

appartement. Tremblant, j'ouvris cette enveloppe jaune, déchirée sur ses arêtes, de telle sorte qu'elle ne retenait plus rien depuis longtemps. Elle ne contenait qu'une feuille, cette vieille feuille en carton que j'avais furtivement examinée sur le banc de la rue Léonard, vous savez, il y a vingt ans. Elle était pliée en deux, et quand je la dépliai, mon cœur fit un bond, il y avait un nom écrit à l'encre noire, à la main, avec une plume large à en juger l'intensité des pleins et des déliés. Ce nom était le mien.

Je me levai, fou, perdu, ridicule, mon cœur cognait sur mes tempes comme s'il avait pris la place de mon cerveau, je marchais en long en large et en travers, je voulais crier, tout à coup je hurlai de rage, de désespoir contre ma lâcheté, si j'avais eu le courage de regarder en face ces lettres et les chiffres, il y a vingt ans, de les regarder, au lieu de tolérer que la peur ne m'aveugle, me cache mon propre nom, m'empêche d'écouter, si j'avais eu ce courage-là, je n'aurais pas gâché ma vie à me torturer ainsi sans relâche, traqué par ma propre folie. Quelle honte, quelle histoire ridicule, quel véritable échec. Je crois que je pleurais maintenant.

Puis regardant le jour poindre à travers les carreaux embués et jeter sa pluie d'or et de sang sur les arbres de la place déjà décharnés par le vent, je me sentis sourire, non, je n'avais pas perdu, j'avais gagné, j'avais réussi mes examens ! Un sentiment nouveau m'envahissait les veines, celui d'une confiance sans bornes, la certitude, je goûtais pour la première fois du sentiment de certitude, je marchais à nouveau du bon côté du chemin, quelle idiotie que tout cela.

Ainsi auraient pu se dénouer vingt années de souffrance, on aurait mis un couvercle dessus et personne n'aurait jamais rien su, si je n'avais pas surpris ce regard de diable de cet individu qui était là, assis à la même table que moi dans le miroir, il y eut dans son sourire un je-ne-sais-quoi de moqueur, un millième de seconde peut-être. Il s'était moqué, bien que son masque ait repris immédiatement la contenance que je lui avais assignée, cette étincelle dans son regard m'avait interpellée, de quoi se moquait-il ?

Ce n'était pas un diable, c'était un clown, d'ailleurs j'entendais déjà le tuba et la grosse caisse et ne me dites pas que c'était déjà carnaval. Ce clown se jouait ouvertement de moi, il retournait tout mon être comme un sablier en moins de trois minutes, je chutai, je me cognai à tous les recoins de ma vie à nouveau. Ces mots „Jonathan Wunderlich« né le 5 Mai 1951 à Clichy, n'étaient-ils pas écrits de ma propre main ?

J'avais dû dormir ce qu'il fallait, car mon réveil fut agréable, un lent passage du sommeil à ce samedi après-midi d'une petite ville, dans un quartier paisible avec une petite

gare qui rappelait toujours qu'on pouvait partir quand bon nous semblait. Étrangement, j'étais calme, tout était revenu dans l'ordre, je n'avais pas souffert en vain, le plus probable était ce que le lecteur suppose certainement, que la première impression était la bonne et que la prémonition qu'il avait eue en lisant les lignes concernant les événements survenus il y a deux décades s'était avérée : lors d'un de ces nombreux jours de rage qui avaient jalonné ma „carrière « j'avais dû céder à la tentation de pérenniser le faux, j'avais poussé la porte déjà entrebâillée et j'étais entré pour dérober pour de bon ce qui restait de ma probité. Cette écriture était-elle la mienne ? Cela avait dû se produire, c'était inscrit non pas dans la logique des choses, mais dans leurs statistiques, c'était probable. Ceux qui pensent que ce qui est probable n'est pas sûr, se trompent, le numéro sur lequel on mise sort toujours, c'est une question de temps. Mais voilà, j'avais assez attendu, maintenant je voulais savoir, je ferai une requête auprès du Rectorat, je demanderai au nom de quelqu'un d'autre si un certain Monsieur Jonathan Wunderlich avait bien été reçu aux examens de Médecine en l'an 1979. J'avais à peine tapé la lettre sur ma vieille Hermes-Baby à clavier suisse romand que je la jetai dans la poubelle. Je l'avais à peine jetée que je la reprenai et la brûlai à la fenêtre.

En bas sur la place, la vendeuse de journaux bien emmitouflée dans sa couverture m'observait, je décidai de soutenir son regard pour y lire ce qu'elle avait bien pu voir dans le mien. Le vent emportait la fumée et les pétales noirs de ma lettre vers la petite gare dont l'horloge marquait déjà 16 h. Le tramway hurlait en prenant sa courbe, à chacun ses douleurs.

Ma décision était prise, j'allai m'inscrire aux examens finaux, j'avais relu le règlement, il n'y avait pas de limite temporelle pour les repasser. Ayant soigneusement gardé tous les attestations concernant les cours suivis et les résultats de tous les examens intermédiaires, j'étais en règle. Néanmoins, il me fallut huit échanges de correspondance et plusieurs mois avant d'obtenir l'autorisation. Et comme j'avais beaucoup oublié, j'avais décidé de suivre les cours des deux dernières années à nouveau et m'étais donc inscrit pour le huitième semestre.

Le jour tant attendu et redouté était arrivé, je prenais le lendemain soir le train pour Zürich.

Je n'avais rien dit à personne, ni aux patients, ni à Ilse, je ne savais pas bien pourquoi, il aurait été si simple d'inventer une histoire ou de revendre le cabinet, je n'osais pas, j'avais peur et j'avais honte.

Ô comme je redoutais ce jour, moi un cinquantenaire grisonnant, sur le même banc que des enfants. J'habiterai une chambre chez une logeuse comme avant, d'ailleurs je l'ai déjà réservée, avec vue sur le lac, près du Dolder, à la seule différence que cette fois-ci, la logeuse aura le même âge que moi, je serai le vieil étudiant, l'éternel étudiant, celui dont on se moquait il y a vingt ans, de ces tristes figures qui hantent les bibliothèques jusqu'à l'heure de fermeture avec des sacs Migros dans les mains, je serai celui-là et les jeunes filles se moqueront de moi tandis que les jeunes hommes m'éviteront ou me tiendront les portes, me prenant pour un professeur. Je sens des larmes me monter aux yeux, ça y est, je pleure, les larmes rendent les souvenirs que je ravive flous. Je pleure, la tête dans mes mains. Il le faut, je le ferai, je pars, je pars demain.

Le journal s'arrêtait là, non qu'il ait été interrompu, mais les pages qui devaient suivre avaient été arrachées.

Ilse avait reposé le cahier, abasourdie, elle aussi avait les larmes aux yeux, de longs sanglots la secouaient, elle qui aimait tant le Docteur Wunderlich, son bienfaiteur, son père adoptif, ne pouvait pas croire à cette histoire macabre. Peut-être était-ce un divertissement, une farce, une nouvelle écrite par son Jonathan. Cet homme qu'on invitait dans les capitales européennes pour donner des conférences sur l'adaptation de la Médecine chinoise à l'Homo-Europeanus ne serait qu'un charlatan ? Ilse se refusait de l'admettre, elle l'avait si souvent vu à l'ouvrage, elle l'avait si souvent vu ressusciter des gens donnés pour morts par toute la confrérie réunie, elle avait vu avec quelle magie il persuadait ses malades de vivre, comment ils leurs parlait de l'énergie bleue comme un nuage qui entourait les membres ou les organes malades. Un jour elle avait vu comme il avait emmené un jeune homme condamné par la médecine traditionnelle à porter quatre prothèses, deux aux hanches et deux aux genoux à regarder les lumières de la ville depuis le balcon de son bureau. Elle l'avait vu lui prendre la main droite en lui disant, „je me concentre, cela va beaucoup me fatiguer, mais je vais te guérir “. Elle avait vu comme il l'avait guéri. Pour Ilse, il n'y avait pas de doute, le Docteur était plus qu'un docteur, c'était un guérisseur, un magicien, un demi-dieu et il n'était pas question qu'il perde deux ans dans un établissement qui n'était pas digne de son génie parce qu'il s'était mis de telles absurdités dans la tête.

Ilse en était convaincue et cette force lui venait du fait qu'elle connaissait le Docteur comme seules les femmes peuvent connaître un homme, elle le connaissait à son insu. Elle savait que Jonathan avait des crises, qu'il s'enfermait parfois dans son bureau sans recevoir personne pendant des heures alors que la salle d'attente était pleine à craquer.

Elle savait qu'il ne fallait pas le déranger. Elle savait que certains patients murmuraient qu'il leur avait dit des choses étranges. Tenez, le docteur prétendait qu'il avait une balle dans la tête, qu'on ne lui avait jamais retirée parce que cela ne le dérangeait pas, et qu'il n'avait jamais trouvé le temps nécessaire pour planifier une opération. Le docteur prétendait aussi qu'il possédait la rue principale d'Istamboul.

Quant au projectile dans la tête, il provenait d'un genre de duel, qu'il avait eu, étudiant avec un quelconque employé d'une quelconque administration.

Oui, Ilse croyait bien à ce petit projectile, mais elle n'était pas sûre ni de sa nature ni de sa provenance, de son existence elle ne doutait pas le moins du monde. C'est bien pour cela qu'elle ne croyait pas une seule seconde à l'histoire qu'elle venait de lire. Comme par mimétisme, Ilse avait elle aussi pris ses résolutions et prit le lendemain matin, soit trois semaines après le départ du Docteur, le train pour la même destination.

La gare de Zürich n'avait pas changé, mais Ilse ne pouvait le savoir, elle qui y débarquait pour la première fois. On aurait dit qu'elle était pleine de chefs de gare tous coiffés d'une casquette rouge avec une croix blanche, se saluant à chaque occasion et prodiguant des conseils aux nombreux voyageurs perdus.

Quand elle pénétra dans l'amphithéâtre IIIA à 10 h 12, par une des deux portes de derrière, elle fut surprise de voir trois corps allongés sur les bancs en dessous des puGaspards. Un des étudiants se redressa, gêné et endormi. Elle s'assit, se laissa bercer par la voix monotone du lecteur, puis en ayant assez de la musique, se décida enfin à mettre ses lunettes que sa myopie confirmée l'obligeait à porter. Elle scruta l'auditoire comme une amazone du haut de sa montagne et remarqua tout de suite le Docteur, il était au premier rang, comme les premiers de classe.

Elle se dressa d'un bond, mue par une fureur qu'elle avait sous-estimée. C'était ridicule, cela ne pouvait être vrai, le Docteur Wunderlich, aux bancs de l'Université, comme un bambin, il ne lui manquait plus que les culottes courtes. Elle sortit, elle décida d'attendre la fin du cours, de le suivre, de lui parler dans un coin sans faire d'esclandre.

Il l'avait vue avant qu'elle ne l'ait vu. Il était parti avant qu'elle eut le temps de le suivre. Elle le chercha partout, elle attendit devant les toilettes pour hommes, elle fit le tour des plantes, elle longea la fontaine intérieure, il n'y avait plus de Docteur Wunderlich. Elle sortit dans la cour intérieure. Sous la grande verrière, elle marcha vers le dôme, elle décida d'aller à la cafétéria, il n'y avait personne. Elle pensa qu'il était peut-être allé dans la

cafétéria des professeurs, celle qui était fléchée vers le dôme, mais elle ne le trouva pas, elle erra jusqu'à une heure puis décida d'élucider un petit mystère.

Déjà dans l'escalier, cela sentait l'alcool, elle pensait qu'il devait y avoir une petite célébration dans le service. Quand elle poussa la porte vitrée, un vieil homme grisonnant et tout rouge lui fit une révérence en lui disant « Schnaller, Grüezi », elle comprit que la célébration devait être toute personnelle et sans doute récurrente.

« Monsieur, je viens de la part du Docteur Wunderlich, il a perdu son diplôme qu'il a passé il y a plus de vingt ans, et comme il prépare une petite fête pour sa retraite, il aimerait bien pouvoir l'afficher au mur de son séjour au milieu de quelques autres souvenirs, est-ce possible Monsieur Schnaller ? »

L'employé rajusta ses lunettes et devint immobile quelques instants, me fixant comme s'il n'avait pas compris. J'allais répéter ma question quand il se décida à bouger et fit une volte-face aussi soudaine que mal à propos, puis il disparût derrière ses rangées d'armoires. Après de longues minutes, il revint, très perturbé. « Mais ce n'est pas possible Madame, Monsieur Wunderlich est un de nos nouveaux étudiants ».

Un instant je me mis à douter, j'allais repartir quand mon esprit se réveilla et je dis : « Non, cela doit en être un autre, le mien a fini en 1979, je crois. Ah, si c'est si vieux, il faut aller aux archives. Prenez place Madame, j'en ai pour dix minutes. »

Je n'avais pas envie de m'asseoir et me dirigeai vers la fenêtre, en bas un attroupement s'était formé autour d'un banc, un homme y était allongé, un autre qui avait l'air d'être médecin lui tenait le bras. Je regardais la ville et ses bancs d'oiseaux qui la survolaient dans le ciel argenté.

L'employé revint plus tôt qu'annoncé : « Voilà, voilà, mille pardons Madame, vous aviez raison, Jonathan Wunderlich, né le 5 mai 1951, promotion 1979, pas mal, 'Mention Très Bien', cela fait douze francs, Madame ».

L'Horloger

Je suis horloger, je répare les pendules des vieilles gens, je n'ai jamais rien volé, sauf ce manuscrit que j'ai trouvé chez un de mes clients, un écrivain, il m'avait appelé la veille pour que je répare la sienne. Vous comprendrez plus tard les raisons de mon forfait, puisse-il être racheté par la publication de ce manuscrit. Voici ce qu'il contenait :

« Je regardai l'heure en face sur la pendule de ma chambre, quand tout à coup, la trotteuse se mit à avancer trois fois plus vite !

Bien sûr je voulus croire à une panne, un dérèglement, un mauvais tour de la technique ou une mise à l'heure automatique insoupçonnée et souhaitai me lever en sa direction pour y espionner un bruit inhabituel du mécanisme, je reportai mon regard sur la nouvelle que j'écrivais, interloqué, essayant d'oublier ce que je tenais pour une hallucination. Après tout, c'était peut-être la fatigue qui ralentissait le temps intérieur de sorte que la vie normale défilait sous mes yeux hagards comme un accéléré de cinéma.

Ça vous est certainement arrivé, vous êtes légèrement absent, fixez sans voir un évènement et c'est déjà fini, il faut partir : On vous présente quelqu'un et au moment où vous vous apprêtez à lui tendre la main, on vous signale que la personne est partie depuis une heure. Sale tour n'est-ce pas ?

Vous comprenez, j'ai eu peur que cela me reprenne, ces absences, ces rêveries, je portai la main à mon front, je n'avais pas de fièvre. A qui parler ? Mon médecin ne s'inquiétait guère, des vitamines monsieur !

Je repris courage et m'apprêtais à jeter un second regard sur le temps. Lentement, dans un effort interminable j'arrachai mon regard aux mots fraîchement écrits pour l'accrocher, terrorisé au sommet de la pendule.

C'était la face cachée du temps, avec ses aiguilles maintenant masquées par l'armoire qui ne laissait voir que la moitié gauche du cadran noir, je soufflais : pas de trotteuse, pas d'aiguilles, pas de temps ! Mon cœur battait fort, je guettais tel un spectateur à la tribune de mon lit, la sortie du coureur au virage, j'attendais haletant cet instant imminent où la trotteuse déboucherait de l'arrête gauche de l'armoire.

Elle aurait dû apparaître depuis longtemps, car il ne faut pas une vie pour parcourir un demi-cadran, et ce temps me paraît maintenant si long qu'il me vient à l'esprit que la pendule a rendu l'âme, profitant de l'heure où toutes les aiguilles sont dissimulées par l'armoire, pour battre une dernière fois à l'abri des regards.

Impatient, j'avance la tête et l'aperçois soulagé, ma bonne, ma brave, ma fidèle aiguille qui me guette narquoise, telle un insecte épargné par le geste assassin, prête à bondir sur la seconde suivante pour échapper au temps qui lui mord les talons. Mais pourquoi tarde-t-elle tant à amasser les forces pour prendre son élan et faire ce petit pas cependant si précieux ?

Mon soulagement se noue dans ma gorge. Mes sens exacerbés ne lui laissent pas le temps de trotter sagement d'une seconde à l'autre. L'inquiétude me reprend, j'entends le vent qui fouette sous la fenêtre les branches étrangement immobiles. Ces médecins qui ne vous croient jamais, une terrible angoisse me gagne qui fige mon regard sur le haut de la pendule, elle s'est arrêtée n'est-ce pas ?

C'est sans doute ridicule, incompréhensible même, perdre la raison pour une pendule qui tombe en panne, j'en ai presque honte, surtout que, suis-je bête, j'ai chargé hier, l'horloger de venir.

Le calme reconquerrait peu à peu le terrain de ma chambre, je me sentais léger, serein, d'avoir arrêté de lutter contre l'évidence, d'avoir accepté la chose la plus naturelle du monde. J'avais besoin d'air et m'élançai vers la terrasse avec une rapidité qui m'étonna, ouvris grand les battants et humai ce vent nocturne qui semblait m'emporter. La ville, de ses yeux jaunes me fixait comme des milliers d'horloges.

Soudain, comme un coup de poing au ventre, une image troubla la paix naissante de mon esprit et arracha mon âme à son repos, celle de la pendule du salon que j'avais furtivement regardée avant de sortir, quelle heure avait-elle indiquée ? Je le savais, je l'avais ignoré, refoulé, comme ces détails qui ne vous reviennent que des semaines ou des années plus tard.

C'était inutile de se retourner pour vérifier, je fermais les yeux, me concentrais sur l'image fraîchement gravée et distinguais les ombres des aiguilles, il était cinq heures là aussi !

La panique me reprit, mon corps semblait s'agiter, se convulser à nouveau. Deux pannes simultanées, cela devenait étrange, admettez-le. Mais s'était-elle vraiment arrêtée ? Suis-je bête, "Il est encore cinq heures !" Hurlai-je. Mon cœur cognait dans mes tempes : cela faisait longtemps qu'il était cinq heures.

N'y tenant plus, je me ruai sur la pendule et ne voyant ni trotteuse ni balancier, je priai que mon cœur se calme pour me laisser entendre, je portai mon oreille à son flanc, doucement, mais je n'entendis rien, pas même mon cœur. »

Le manuscrit s'arrêtait là. Quand je suis venu réparer la pendule, personne ne répondit, après trois coups de sonnette, je poussai la porte : il était allongé près de la pendule, la fenêtre ouverte de la terrasse laissait des rideaux blancs flotter au vent, il était mort, un paquet de feuilles dans les mains, d'autres éparpillées sur le sol, ce sont elles que vous venez de lire.

David Foster

Ne vous inquiétez pas, vous avez l'éternité pour corriger vos erreurs...

Les quatre gars poussaient dur, ils avaient l'air épuisés, bien qu'ils fussent bâtis comme des dockers. L'un d'entre eux pouvait à peine voir, ses yeux clignaient certes à cause de la sueur qui perlait de son front par-dessus ses sourcils, mais aussi parce que le soleil se couchait juste en face de lui. Peut-être pleurait-il aussi, comme nous pleurons parfois quand nous sommes tristes, Pamela et moi. Pamela est ma petite sœur, elle est timide et elle s'accroche toujours à la manche de ma veste.

La voiture était assez lourde, on raconte que le châssis provenait d'une vieille Morris. Il ne lui restait plus que ses quatre roues aux pneumatiques usés, un volant et les freins. Le reste avait été pillé par les ferrailleurs, juste après l'accident. Le châssis était recouvert de planches qui faisaient une espèce de parquet sur lequel un vieux fauteuil aux pieds sciés avait été cloué par en dessous et servait de siège au conducteur.

Voilà comment ça marche : les garçons la poussent au sommet de la colline, sautent dessus et dévalent la colline jusqu'aux étangs.

Tout à coup la tête du vieux Travis sort des herbes hautes des champs de maïs près de la route tel un épouvantail, pointe son doigt menaçant vers nous et, grinçant comme une porte aux charnières en mal d'huile, nous dit :

« Ne jouez pas avec cette voiture les gars ! Sampson va monter dessus, je l'ai vu ce soir. »

J'avais assez peur de lui, de ses yeux qui brillaient comme deux couteaux. Pam se cacha derrière mon dos et David détourna son regard, mais Travis ne semblait pas nous remarquer. Les garçons se contentèrent de hausser les épaules, trop essoufflés pour répondre.

« Demandez à la vieille Martha pour la Morris et vous ne voudrez plus jamais remonter dessus ! »

Mais les garçons étaient déjà en train de pousser la voiture dans la pente. Ils couraient vite et essayaient de la rattraper, ils réussirent à peine à sauter dessus à temps, mais nous, on n'a pas eu de problème Pam et moi et on a tous dévalé la pente jusqu'aux étangs. C'était vraiment bien et Sampson n'est pas monté dessus.

Je crois en Sampson, je l'ai vu plusieurs fois, mais toujours de loin, depuis les étangs, sur la route au sommet de la colline, près de Glen Corner. Il fredonne toujours le même air

que le vent nous amène. David ne croit pas en lui, il dit que c'est le vent lui-même qui fredonne cet air en soufflant à travers les arbres et qu'il n'y a pas de Sampson. Mais David ne veut jamais jouer à la marche aux flambeaux dans le noir avec nous. Nous, on fait ça souvent, on allume les roseaux qu'on a auparavant arrosés d'essence sous le robinet du réservoir devant la cuisine et on marche le long des étangs, au Nord, vers le pont et au Sud vers la grotte aux chauves-souris. C'est à cette occasion que Sampson se montre et fredonne, il doit aimer nos flambeaux.

David est assis sur la pierre froide et regarde les canards noirs voguer sur les rides argentées sous les nuages chiffonnés.

Je pardonne à David sa lâcheté, il a tellement peur du cuisinier qu'il surnomme alternativement le cuistre ou la cuisse, bien qu'il soit maintenant aussi grand que lui.

Cela provient de l'époque où David était bien plus petit, j'étais petit aussi, mais je m'en souviens un peu : c'était après le dîner, on entendit cette étrange musique qui s'échappait de derrière l'école, on s'est donc approché David et moi, tous les deux en robe de chambre, c'est là que le cuisinier avait sa chambre à coucher.

C'était un internat dans la campagne anglaise, grand, composé de nombreux bâtiments de briques rouges et de fenêtres à guillotine, prolongés par de nombreuses ailes à l'intérieur d'un grand parc bien peuplé d'arbres, de chemins et d'étangs, une de ces somptueuses écoles où le dimanche, des Aston Martin, des Jaguar, des Bristol et des Lotus envahissent les allées du domaine, conduites par la classe supérieure londonienne rendant visite à ses rejetons.

Sauf qu'à cet internat, personne ne venait parce que personne n'avait de parents. Enfin, nous on n'avait pas de parents Pam et moi, ou pas de parents qui voulaient venir, David non plus. Nos parents, si nous en avons, devaient avoir été riches autrement on ne serait pas là, on serait chez Barnardo ou pire dans les mines de Rhodésie. C'est de cela que la méchante prof de math, Miss Wilson nous menaçait sans cesse avec son indécrottable accent écossais.

Donc on était là, en pyjama, matant l'intérieur du repère du cuisinier pour écouter une musique que nous n'avions jamais entendue auparavant, où le chanteur faisait : « do it, doing it, do it, doing it, like a sex machine... »

Le cuisinier se trémoussait frénétiquement au rythme de ce vacarme, je n'avais jamais vu une danse pareille non plus. James Brown chantait et dansait pour la première fois à l'orphelinat d'Eagles Hall.

David s'avança, moi je restais dehors, alors le cuisinier aux cheveux noirs bouclés et gominés, vêtu de son blouson de cuir noir se retourna.

Quand il aperçut David, il lui cria dessus si fort que j'ai réellement cru qu'il allait le tuer, car il avait les yeux d'un fou, puis il bondit vers lui, l'attrapa par la taille et commença à lui donner une fessée tout en continuant de hurler.

Je m'enfuis, je ne sais pas ce qui s'est passé, David ne me l'a jamais dit, de la même manière qu'il ne m'a jamais dit son nom de famille, mais je ne lui ai jamais demandé non plus, je sais seulement qu'après, son doigt était cassé et qu'il a du porter une attelle en métal pendant des mois et qu'elle brillait dans le noir. Il n'a jamais été le même après cela, en fait il n'a jamais cessé de la porter.

Mais David a grandi et il est même devenu le chauffeur de l'école. Il allait même parfois chercher le cuisinier à la gare le dimanche soir, enfin... il était obligé de le faire, mais ça, c'était avant l'accident.

Ça a dû être un accident terrible parce que toute l'école a continué d'en parler pendant des mois et même des années. J'en connaissais tous les détails, enfin... presque, la plupart de la bouche même de David. Je pourrais en écrire un livre, au moins une nouvelle. Peut-être qu'un jour je le ferai.

Madame Ward, la directrice, avait envoyé David à la gare chercher deux enfants en provenance de Manchester. Quand il arriva à la gare, le chef de gare lui dit que le train serait en retard d'au moins trois quarts d'heure : on avait trouvé un mort sur la voie juste après Ravenbridge et le train ne repartirait pas tant que la police n'aurait pas fini son travail.

David se dit qu'il attendrait au Swan » s Inn et il y but quelques bières comme chaque dimanche, sauf que ce dimanche-là, il était de service. Mais le train fut retardé de deux heures et quand les enfants arrivèrent, il était un peu pompette, pas si éméché que ça, il arrivait encore à conduire, en tout cas c'est ce qu'il pensait et peut-être avait-il raison, je n'en sais rien.

Ils prirent donc précisément cette route qui longe la crête de la colline et descend vers les étangs jusqu'à l'orphelinat. Il était neuf heures du soir et l'autocar numéro 3 arrivant de Brunswick montait la colline, tous phares allumés, aveuglant David, il a toujours insisté sur ce dernier point.

Tout à coup, il aperçoit cette gamine, elle doit avoir treize ans et marche devant le car, celui-ci ralentit, mais la fille se retourne vers l'autocar et saute soudain de l'autre côté de la route pour l'éviter et se retrouve ainsi juste devant l'auto de David, la gamine crie et David crie, il va la percuter, mais David tourne le volant vraiment vite et réussit à l'éviter, trop vite peut-être, car sa voiture quitte la route par-dessus le muret et dégringole le flanc de

colline vers les étangs par le chemin le plus rapide. C'est comme cela que David a eu son accident.

David est un peu bizarre, cela a peut-être quelque chose à voir avec son accident : il pense toujours qu'il peut corriger ses erreurs, « redresser le passé pour le remettre comme il aurait dû être », comme il aime le répéter.

« Il suffit d'attendre », m'a-t-il dit « et tu auras l'occasion de corriger tes erreurs, chacun aura cette chance, c'est ainsi que Dieu le veut ». Je ne pense pas que David ait commis une faute, il a épargné la vie de cette gamine après tout, mais il ne conduit plus la Morris.

Ce soir là, après que les gars eurent fini leurs pintes de Woodpecker et eurent laissé la voiture près de l'étang à sa place habituelle, on décida de faire notre marche aux flambeaux, on ramassa des roseaux, les arrosa d'essence devant la cuisine et les alluma. Soudain, j'ai pensé qu'on devrait élucider cette histoire de Sampson pour de bon, alors j'ai dit à Pam :

« On va voir la vieille Martha » et Pam me saisit par la manche et me suivit sans mot dire.

C'était une bonne marche jusqu'à Butchberry où habite Martha, surtout jusqu'à sa dernière maison. Elle habite une petite maison qui ne comporte qu'un rez-de-chaussée, il y a bien un grenier, mais la trappe qui y mène est condamnée par des planches clouées, le même genre de planches que celles dont est fait le plancher de la Morris.

La porte était ouverte et seul un tube de néon criard éclairait la pièce entière qui non seulement semblait servir de cuisine et de salon, mais aussi de tout ce à quoi pouvait servir une pièce, à en juger par les choses qui gisaient ça et là sur le sol.

Ce n'était pas la peine d'appeler, je savais où elle était, au Swan » s Inn, je l'avais appris par David, j'aurais du jeter un œil quand on est passé devant, mais je ne l'ai pas fait à cause de Pamela.

Soudain ce nichoir attaché à un arbre dans le jardin de Martha, accrocha mon regard. Je m'approchai, trébuchant sur des bouteilles de porto vides ; à l'intérieur du nichoir se trouvait une carte postale, puis je m'aperçus que c'était une photographie jaunie et cornée, mais Pamela l'atteignit la première et se retournant vers moi en gloussant s'écria toute excitée :

« Regarde ! C'est nous ! »

Je fixai cette image, mon cœur battait. Martha pouvait-elle être notre mère ? Cette pensée me fit trembler. Si on devait revoir notre mère, pas ainsi, si pauvre, si sale et probablement si soûle...

Je n'eus pas le temps de finir ma pensée que la charnière de la porte du jardin grinça et la vieille Martha se dressa soudain devant nous avec sa bouteille et se mit à hurler, sa bouche ouverte dévoilant ses gencives parfaitement édentées.

Quand elle s'arrêta pour reprendre sa respiration, j'osais :

« N'ayez pas peur, nous sommes juste venus vous demander ce que vous savez au sujet de Sampson et de sa Morris, c'est le vieux Travis qui nous l'a suggéré. »

La pauvre femme était terrifiée. Si elle avait pu, elle aurait mordu ses doigts ou ce qu'il en restait. Elle tremblait et s'agenouillant lentement, puis se ressaisissant soudainement, elle se mit à implorer, laissant tomber la bouteille et joignant ses mains devant la croix d'argent qui pendait entre ses seins :

« Laissez-moi tranquille, ayez pitié ! N'ai-je pas assez expié ? Je n'en peux plus, c'est trop pour une seule âme, trop ! »

Et elle pleura et pleura et se laissa tomber sur le sol poussiéreux recouvert de feuilles de houx et Pamela se mit à crier également et s'avança vers elle pour lui tendre un mouchoir.

Martha ouvrit les yeux à nouveau et c'est à ce moment que je vis qu'elle était folle parce qu'elle avait les mêmes yeux que le cuisinier quand il s'est payé David.

Martha se mit à hurler de plus belle, recroquevillée sur le flanc tel un fœtus, sanglotant de manière spasmodique :

« Laissez-moi tranquiiiiille...., n'ai-je pas assez payé ?

Regardez-moi, j'ai payé de ma vie, toute ma vie durant, il n'en reste presque plus. Partez ! Bâtards misérables, cruelles petites créatures. Hors de ma vue, je vous en conjure, ne revenez jamais ! Je vous implore ! Cela suffit. »

Elle continuait à pleurnicher en marmonnant « pitié » entre deux sanglots et finit par s'endormir ou peut-être s'évanouir dans la poussière et le houx. Nous nous retirâmes lentement derrière les arbres.

Les voisins, un vieux couple qui devait s'être tenu derrière la haie la portèrent à l'intérieur.

« Pauvre fille » dit l'homme, « c'est le gin. »

Pamela leva la tête vers moi, les yeux emplis de larmes et demanda :

« Est-ce que c'est maman ? »

Je m'effondrai et un moment plus tard essayai :

« Non Pamela, ce n'est pas possible. Nos parents sont riches, tu sais, autrement on ne serait pas à Eagles Hall, n'est-ce pas ? » Et Pamela qui ne se rendait jamais rétorqua :

« Peut-être que Papa est riche et que Maman est pauvre » et elle se sécha les larmes avec ma manche.

Il ne fallut pas attendre très longtemps avant que le mystère ne soit résolu. Deux jours plus tard, alors que nous étions en train d'aider des gars de la classe de Madame Ferguson à pousser la Morris en haut de la colline, David arriva, tout excité :

« C'est le jour... » dit-il « de corriger ma faute, je vous avais dit qu'il viendrait ». Son excitation ne lui apportait aucune couleur, il était plus blanc que jamais.

« La vieille Martha revient de Brunswick, elle atteindra bientôt Glen Corner, dépêchez-vous, dépêchez-vous »

Pourtant, aucun des garçons ne lui prêta attention, bien qu'il les aidât à pousser la Morris. Il était presque neuf heures quand nous atteignîmes la crête. Les gars étaient déjà en train de pousser la voiture, dans la descente cette fois-ci. Ils couraient vite, tentant de la rattraper et eurent à peine le temps de monter à bord, juste à l'heure pour l'aventure.

Mais nous, on n'a pas eu de problème Pamela et moi à monter dessus et David non plus et on s'est tous mis à foncer vers les étangs...

C'est alors que l'autocar en provenance de Brunswick qui montait la colline tous feux allumés, aveugla notre conducteur, et soudain, il y a la vieille Martha dans sa jupe blanche qui chante et danse au milieu de la route, juste devant le car. Notre conducteur appuie sur la pédale de frein, mais cela n'a pas beaucoup d'effet et la vieille Martha tourne la tête vers l'autocar, puis tout à coup elle saute de l'autre côté de la route, juste devant la Morris et notre chauffeur hurle et la vieille Martha rit. Il va la percuter...

Notre conducteur essaye de tourner le volant très rapidement, mais il n'y arrive pas, car David l'en empêche avec sa poigne de fer au doigt d'argent agrippée au volant et Pamela se met à pleurer et Martha s'arrête de marcher, regardant fixement David. C'est à ce moment qu'elle se met à fermer les yeux, si sereine et si heureuse...

La carriole glisse rapide et silencieuse et la heurte au niveau des genoux et j'entends le craquement de son cou quand il se casse par le recul, puis il y a du sang et nous lui roulons tous dessus. La Morris s'est arrêtée 100m après Glen Corner.

David se retourna vers moi, victorieux. C'est là que je me suis mis à crier, son visage ! Il avait 60 ans de plus. Je saisis la main de Pamela, mais c'était une sensation étrange, je me tournai vers elle, ce n'était pas Pamela, c'était une femme d'un certain âge. Je tressaillais, comme elle ressemblait à Pamela !

J'ai mal au dos et mes jambes sont poilues, et ce ventre, c'est trop et je me sens inhabituellement lourd... Cela doit être ainsi : vous jouez un peu, c'est à peine le

crépuscule et vous devez aller au lit : vous êtes vieux. C'était ma dernière pensée. Tout devint silencieux et les lumières rouges de l'autocar s'évanouirent...

Je me réveillai dans un endroit qui ressemblait à une prison et il y avait un portrait du Diable en uniforme de policier qui pendait le long du mur par une corde accrochée à son cou, tout du moins c'est ce que je voyais, mais mon cœur battait la chamade...

Il faisait très chaud et j'entendis une voix :

« Docteur Green, vous êtes la seule institution psychiatrique dans le district de Ravenbridge, j'ai ici trois personnes âgées de 65 , 67 et 78 ans, toutes impliquées dans un accident fatal alors qu'elles étaient en train de dévaler la colline sur une carriole. Elles portent sur elles des cartes d'identité de personnes qui ont été consignées comme mortes dans un accident de voiture il y a 60 ans sur cette même route. L'une d'entre elles, la plus âgée, le conducteur, un certain David Foster-Sampson prétend avoir été un fantôme pendant près de 60 ans avant d'avoir enfin la chance de remettre le passé à sa place ; il se serait alors rematérialisé avec les deux autres enfants, simplement avec 60 ans de plus, tels sont ses mots... et vous voulez me faire croire, Docteur Green, que je n'ai aucune raison de suspecter que ces deux messieurs et cette jeune dame se soient échappés de votre institution ? »

Celui qui devait sans doute être Docteur Green répondit :

« Non Officier, pas une seule, la seule personne que je connaisse du lot est la morte : Martha Holden était en effet une de mes patientes et je vais vous dire pourquoi Monsieur Wallet, elle se sentait si coupable toute sa vie de la mort de ces deux enfants, Pamela et le garçon, lors de cet accident qu'elle causa à Glen Corner, quand elle avait 12 ans, il y a 60 ans, en marchant au milieu de la route au crépuscule, si coupable qu'elle... Dieu ait pitié d'elle... »

La Madone

Cet homme était étrange, je n'ai jamais rencontré un être dont on pouvait tout croire sauf ce qui lui tenait le plus à cœur qu'il était fidèle. Si on mettait en doute sa fidélité, ce garçon qui d'ordinaire était avenant et courtois, décontracté et subtil, devenait sombre, son visage se refermait, une détermination extrême laissant présager l'appui d'une férocité de la même intensité jaillissait de ses yeux et son poing frappait systématiquement la table.

C'est ce regard que je jetais sur lui, ou plutôt son reflet dans le miroir bleuté, au-dessus des innombrables doubles bouteilles d'alcool classiquement postées à cet endroit.

Il venait de s'inviter à la table d'une jeune femme seule qui fumait et portait la mouche sur la joue gauche. Après quelque surprise, l'attaque ayant été soudaine, la résistance faiblit et la conversation s'installa comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Je n'entendais que quelques bribes de cette conversation, échangeant des coups d'œil complices avec le garçon du bar mélangeant surprise et admiration dans un cocktail ironique destiné à ce séducteur improvisé.

On sentait qu'il ne souhaitait pas laisser de tels événements réveiller sa jeunesse comme s'il s'agissait d'un petit enfant qu'on venait de coucher. Quant à l'autre, il n'était pas prêt de se coucher, il la mangeait des yeux, la faisait danser et tournoyer presque debout sur la petite table ronde qui les séparait encore.

Ses yeux se fermaient courtement et d'une inclinaison de son visage, il lui envoyait une caresse sur les joues puis sur la bouche, leurs âmes dansaient debout penchées sur leurs deux verres.

Que pouvait-il lui dire ? Avait-ce de l'importance ? Personne ne semblait prendre note de ce festin des sens sauf moi, le garçon et peut-être la Madone qui veillait accrochée à un des murs du dernier bar du soir. D'ailleurs elle ressemblait à la Madone. Elle était fêtée comme une reine, par les mots, les doigts, les yeux, le regard au-dehors sur le bus numéro un de la nuit.

C'est d'un manteau de mots, de sourires et de promesses qu'il l'avait enveloppée, Regina, je vous jure que c'était son nom, avant de l'enlever vers ce voyage à deux que nous connaissons tous.

Je n'aurais jamais percé le mystère de cet homme, si je n'avais pas eu la malchance d'être, comme vous le verrez plus tard son voisin du dessus.

Un jour que nous buvions un petit vin d'Espagne, assis à sa table de cuisine, un des premiers jours de janvier, il me tint un discours épatant sur la fidélité et ses vertus. Non que ce fut la première fois qu'il aborda ce sujet avec moi, c'était un habitué du thème, mais cette fois-ci, il fût particulièrement éloquent, poétique et convainquant. C'était parfait, un vrai prêche du dimanche matin à l'église Sainte-Cuisine :

« L'amour ne peut grandir que dans un sentiment d'unicité, d'éternité et d'absolu. Le long chemin de la vie doit être fait main dans la main à petits pas, pour ne pas trébucher. Il assurait qu'on aimait pour la vie et même bien au-delà. »

Ce discours étonnait, provenant d'un célibataire qui en plus excellait dans l'art de ne pas rester seul. Il avait même le don ou le culot d'inverser les situations et de me reprocher tous les libertinages, moi qui n'était sans doute comparé à lui qu'un enfant, un amateur, peut-être même un saint, et me forçait ainsi à lui remémorer les visites nocturnes dont l'écho du succès me parvenait souvent à travers le plancher de ma chambre à coucher.

Vous savez, nous sommes voisins, très proches voisins même. Il se fâchait et inéluctablement son poing s'abattait sur la petite table ronde qui nous séparait encore et le vin de Navarre tacha sa chemise près du cœur.

« Je te jure et je jure devant le Très-Haut que c'est toujours la même, qu'on se connaît depuis que je suis entré dans cette ville. »

Il s'était agenouillé, ses yeux étaient devenus d'un noir impénétrable. Me regardait-il ou implorait-il le Puissant ? Il me prit la main dans cette posture bien pieuse, la baisa et s'exclama : « Je l'aime, je n'aime qu'elle, partout et à jamais ! »

Je me dégageais et reculais inquiet. Avait-il toute sa raison ce voisin ? Ou bien était-ce vraiment la passion et si c'était elle, quelle passion ?

« D'ailleurs, je te la présenterai ! » Me lança-t-il, comme pour répondre à mon interrogation. Il était redevenu plus calme, son regard n'avait plus ces flammes inquiétantes. Nous nous quittâmes courtois.

Quel étrange garçon ! pensais-je une fois seul, et les souvenirs de son emménagement à l'étage en dessous, il y a presque deux années me revenaient à l'esprit. Il avait en effet l'habitude d'écouter de la musique à un niveau sonore qui dépassait les convenances. Une nuit que ce sauvage rituel m'exaspéra plus fortement qu'à l'habitude, me vint une idée si démoniaque que je la mis en œuvre immédiatement.

Je détachai plusieurs planches de ce plancher de chêne qui formait le sol de ma chambre à coucher, au-dessus de laquelle se trouvait la source de ce vacarme. Je sciai les planches de façon à laisser une ouverture grande comme les haut-parleurs de ma puissante chaîne stéréo. J'ôtai la laine de verre que découvraient les planches et enfonçai le doigt afin de m'assurer qu'il ne restait que cette fine planche de bois plâtré qui me séparait de l'espace de sa chambre à coucher. Le vacarme était encore plus fort et les fissures du bois plâtré coopéraient à ce partage forcé de sa musique. Puis, couchant sur cette lucarne acoustique une de mes enceintes monstrueuses, j'envoyai un demi-cheval-vapeur de puissance sonore de ma collection mélodique. Une répétition modérée de cette pratique l'avait peu à peu distancé de son habitude asociale. Depuis, c'était un voisin calme que je rencontrais quelquefois au bar de la Madone ou chez la Brune.

Cependant, le mystère de ses serments me hantait. La sincérité avec laquelle il se prétendait fidèle continuait de m'interpeller. Au début, je croyais qu'il plaisantait et le trouvais bon comédien, puis bien entendu l'idée d'un dérangement psychique s'installa comme explication, un genre de refus de se voir en face, une dénégation, un refoulement profond, voire un dédoublement de personnalité se présentait comme cause possible de ce comportement étrange.

Toujours la même femme ! Ces mots me revenaient sans cesse à l'oreille. Un soir, je pris la résolution secrète de vérifier la véracité de ces propos et je me mis à l'épier. L'occasion ne tarda point, en effet dès le lendemain, il rentrait chez lui accompagné d'une jeune femme. Je voulais voir son visage.

Leurs ébats commencèrent immédiatement. Vite je soulevais les planches sciées, dégageait la laine de verre et collait mon œil sur une de ces fissures faites de toute évidence par Beethoven dans cette mince planche de bois plâtré qui me séparait encore de l'objet de ma curiosité.

Ils étaient allongés sur le lit, elle portait encore son manteau, il l'honorait déjà. Tout à coup, grâce à la lune, je vis son visage, elle comme auréolée se pâmait, c'était elle, la mouche, la fille du bar de la Madone.

Je me relevais, incrédule, stupéfait. Il n'avait pas menti, le voisin. Le lendemain, je la rencontrai dans l'escalier, elle se retourna. Quelle surprise, c'en était une autre. Mon cœur se mit à battre. Je sortis en courant affolé.

Finalement la question n'était pas résolue. M'étais-je trompé ? Cette femme sortait-elle bien de l'appartement de mon voisin ou bien en était-ce une autre, une sœur, une sœur de voisin, d'un autre voisin ? Ou bien mon voisin non seulement mentait, trompait, mais en plus était tout simplement un sacré pistolet.

J'avais décidé d'oublier cette histoire, surtout pour oublier la honte que j'éprouvais vous devinez pourquoi. Mais le destin dans son souci d'exactitude se chargea d'aiguiser ma curiosité comme une porte entrouverte qui ne veut pas se refermer.

C'était un beau soir d'août, lors d'une de mes promenades nocturnes de cette même année. Au parc de Görlitz, sur un banc assis, je regardais le ciel peut-être effrontément. Tout à coup, le bruit d'un tissu que l'on déchire attira mon attention. Mon regard s'orienta vers le banc d'en face sur lequel je distinguai un jeune couple assis.

L'homme avait déchiré le corsage de sa compagne et embrassait goulûment les fruits de sa passion. Elle se laissait faire, puis il y eut comme une petite lutte entre eux, elle se leva, il la suivit. Il me semblait reconnaître mon voisin. C'était son costume beige, la même taille, sa voix, pas de doute c'était lui.

Mon cœur se mit à battre plus vite, mécaniquement, je les suivais. Celle-là, mon coco, ce n'est pas la même ! Son corps semble plus tendu et plus mince.

Je ne m'étais pas trompé, ils se dirigeaient bien vers ma maison, restaient dans ma cour. Haletant j'entrais chez moi, dévoré par la curiosité, je soulevais ce qui était devenu une lucarne et y collait mon œil.

La même scène s'y déroulait, comme un film que j'avais déjà vu : il l'honorait déjà, attelé à l'ouvrage. J'épiais le visage de cette femme, la lune éclairait à nouveau son visage, lui révélant des traits plus anguleux, non ce n'était pas elle.

Elle bougeait dans tous les sens et gémissait de plaisir. Tout à coup, son corps se raidit, elle criait, son visage se détendit, se métamorphosa, et c'est à cet instant sublime que cette autre inconnue devenait, elle aussi, comme toutes les autres femmes toujours la même femme, celle du bar de la Madone. Tel était le mystère du voisin.

À propos, ce matin-là, la porte qui claquait me réveilla. Elle avait oublié son chemisier qui gisait légèrement déchiré près de mon lit. Je courus la rattraper, elle n'était certainement pas loin, car vous savez, j'habite au rez-de-chaussée !

Mimosa

Un jour que de passage dans cette grande ville du Nord où l'Europe s'estompe, dans laquelle je me rendais quelquefois pour affaires, je sentis une certaine nostalgie, non pas m'envahir, mais envahir les gens autour de moi. Les regards se taisaient, les clients qui rentraient dans l'établissement marchaient plus courbés que d'habitude, une torpeur planait, comment dire, amplifiée par les grands miroirs d'argent montant jusqu'au plafond et laissait annoncer comme un événement qui nous concernerait tous.

Ce tableau d'ordinaire si vivant qu'offrait ce local même en soirs de semaine, unique raison pour laquelle j'acceptais d'y dîner avait perdu de ses couleurs et se transformait doucement en une grande photographie en noir et blanc d'un autre temps, dont j'aurais été le photographe et dont les teintes semblaient s'adapter à l'orage imminent qui se préparait à travers les fenêtres pourtant noires, trop hautes pour nous faire oublier la nuit qui nous avait réunis là.

Nul ne bougeait, il me semblait que tous me regardaient, que le maître d'hôtel, son plateau d'argent à la main, s'était arrêté au milieu de l'immense pièce, la moustache aussi luisante que ses yeux semblaient concupiscent. Je m'interrogeai sur cet étrange spectacle pour lequel je n'étais pas venu, moi qui me sentais plein d'entrain, d'appétit, de projets et de désirs. Cette infinie tristesse qui ne me concernait pas, mais s'avavançait devant moi était incompréhensible. Combien d'années de souffrance devaient s'être acharnées sur ces visages soudés dans la grimace des chairs convulsées par l'âme toujours vivante, empêchant ainsi leurs corps de s'effondrer.

J'allais enfoncer ma cuillère dans le potage réconfortant quand je compris, précisément parce qu'il était réconfortant, par un imperceptible tressaillement, par une soudaine lourdeur dans ma poitrine, par un soupir qui en sortit sans prévenir, que cette nostalgie dont je croyais les autres affectés, c'était moi et non eux qu'elle avait envahi, déferlant du fond de la salle pour me frapper en plein visage comme un promeneur imprudent.

Le dé clic de l'appareil photographique avait été opéré, libérant les acteurs qui maintenant riaient et parlaient, pleins de couleurs et de fumée dans le brouhaha des parfums qu'emportait la musique de la nuit. J'essayais par un plissement des paupières de rétablir l'équilibre instable de mes sens, appuyé sur une cuillère, comme pour dissiper quelques souvenirs. Puis, les couleurs perdirent un peu de leur saturation initiale, mes

mains et mon cœur se réchauffèrent, tout semblait maintenant comme avant, exactement comme lorsque j'étais entré.

Pourtant, une chose avait changé, le ressac avait laissé cet homme, assis à la table voisine, il avait dû profiter de la défaillance de mes sens pour s'y asseoir. Cet homme dont le visage m'était vaguement familier devait avoir dix ans de moins et semblait m'avoir observé. C'est sûr, ce genre d'évènements intérieurs attire les curieux, les oisifs, les... tout à coup, sans me laisser le temps de le décrire il se leva, et de plus, c'est vers moi qu'il vint, s'adressant brusquement dans ma langue, il déclara : « Monsieur ! Pardonnez-moi, je vis depuis si longtemps ici que j'ai tout de suite reconnu que vous étiez français, pardonnez-moi, cela me fait du bien de rencontrer un compatriote, voyez-vous, je vous ai compris, moi aussi, ce spectacle me fend le cœur, mais je reviens comme vous tous les soirs, n'est-ce pas ? Vous êtes sûrement écrivain, j'entends la musique de vos rimes. » Il porta ses mains sur mes cheveux et ajouta : « Moi aussi, j'aurais dû être écrivain. »

Son regard s'illumina et sans que je puisse l'interrompre, il continua : « Tenez, il y a une histoire qui m'est arrivée, une terrible histoire, mais ce serait un sacrilège, une profanation de l'écrire, on ne s'orne pas de pareils évènements, mais vous, vous pourriez écrire mon histoire, car ce n'est pas la votre. »

Exalté, l'inconnu sortit de sa poche un manuscrit plié en quatre, usé et sali par la lecture et la relecture et me le tendit en ajoutant d'une voix implorante : « Lisez, faites en ce que vous voudrez, moi je n'ai pas le droit de l'écrire, on n'écrit pas des choses pareilles, elle est à vous ! »

Curieux, je déployai les pages pliées que l'inconnu me tendait, j'y portai mon regard indécis, cette narration, il l'avait déjà écrite au crayon noir sur un mauvais papier, presque sans ratures, je n'ai rien rajouté, elle est de lui, je vous le jure. Ce n'est pas dans mes habitudes d'introduire mes histoires de la sorte, je m'en excuse, mais celle-là est la sienne, elle commençait ainsi :

« Ce que je désire conter séjourne dans ma mémoire depuis longtemps, certaines parties depuis l'enfance, d'autres sont plus récentes, il a fallu de nombreuses années pour que le temps délie les langues de mon cœur engourdi par le chagrin et accepte de livrer le secret qu'il avait su si longtemps garder, il a fallu le temps de vivre, juste un petit peu. »

Puis, dès les premières lignes je ne pus m'en détacher, je l'ai lue d'une traite, comme vous : « J'observais le cortège longer les jardins du casino de cette petite ville du Sud où l'on faisait du citron une fête et le soleil brillait en unisson avec la couleur de ce fruit qui

bientôt ornerait toutes les rues de la ville. Je n'étais ni trop petit pour être devant, ni trop grand pour m'installer derrière, j'avais malgré mon jeune âge, la taille d'arriver aux épaules des hommes en costume gris, certainement en rayonne, puisqu'ils allaient en teint et en structure avec les chapeaux qu'ils portaient presque tous, pour cacher leur calvitie naissante. Je ne voyais rien, malgré mes efforts pour rester sur la pointe des pieds et me disais que j'aurais mieux fait de marcher derrière comme les autres, comme mon frère Jean et ma sœur Irène.

C'est aussi l'âge où la taille est assez haute pour plonger de longs regards dans les poitrines des femmes qui regardent les défilés. Ceci explique peut-être pourquoi ces messieurs serrent les rangs et m'empêchent de passer, se retournant maussades quand mes pieds fatigués laissent maladroitement mon menton effleurer l'épaulette en rayonne.

Tout le monde regardait, même Eustache, garçon au « Chambord », sa serviette pliée sur son avant-bras droit, attentif comme un bon élève à l'événement. Même la vendeuse de jouets, chez qui j'avais passé des heures à admirer les avions et les bateaux comme tous les autres enfants, était sur le pavé.

La voiture était majestueuse, haute, couverte d'une robe de lierre, avec sur son toit, un tapis de citrons, au milieu duquel on distinguait des fleurs rouges, blanches et violettes parmi lesquelles elle s'était allongée et qui ne découvraient que son visage, orné d'un léger sourire que j'étais seul à percevoir. M'avait-elle vu ?

Les passants jetaient des boules de mimosa qui tombaient comme des confettis dans les rebords des chapeaux. La musique venait de s'arrêter.

Non, ce n'était pas la fête des citrons, ce cortège-là, c'était un enterrement dans les rues de la ville, un matin de mon enfance, et celle qu'on emportait ainsi sur le toit du Monde, endormie dans les fleurs, au grand soleil qu'elle aimait tant, c'était ma mère.

Elle m'avait certainement vu, moi qui avait couru devant pour la voir passer, moi qui bousculais hargneusement ces messieurs qui m'avaient empêché d'avancer et passais entre leurs jambes comme sous la table de la salle à manger avant que père ne m'y arrache comme tous les pères.

Rapide comme un chat, j'étais déjà entre les roues, juste derrière l'attelage et me calai sur le longeron en bois du châssis, j'attendais le passage près de la haute haie de cyprès qui arrivait puis grimpai sur le toit, m'accrochant à sa vie. Elle m'avait vu et cherchait à me parler. Je rampai sur le lierre et les fleurs, roulant sur les citrons quand ma mère, le regard

gris murmura : « je ne suis pas morte tu sais » avant que je ne repose doucement sa main froide dans les fleurs.

Je grandis dans la certitude que ma mère reviendrait, qu'elle était juste partie faire un tour sans le chien, à l'abri de tous, dans ce repos bien mérité, loin des querelles incessantes avec mon père et nous. J'étais sûr qu'elle était partie pour mener une autre vie, sans nous, qui peut-être la rendions si malheureuse, qu'elle guérirait petit à petit et qu'un jour, si nous l'avions assez aimée, elle reviendrait fumer sa cigarette sur les bords de la vie.

Cette conviction, je la gardais pour moi, car après tout, c'était un secret. Je suspectais mon père d'avoir tout organisé et d'avoir mis en scène ce formidable exit au coin des mimosas, au cours duquel ma mère avait tenu le rôle presque à la perfection. Parfois quand il s'absentait, j'étais convaincu qu'il allait la voir, dans quelque pavillon lointain, qu'elle allait mieux, mais ne voulait voir personne, peut-être marchait-elle maintenant ?

Cette obsession ne me quittait guère et je n'osais poser de question, de peur de faire fondre tout espoir de réussite à ce « projet » insensé. Son « décès » avait provoqué une telle déflagration dans notre famille que peu de temps après, Jean et Irène, dont je n'ai aujourd'hui que vague souvenir, de dix ans mes aînés, quittèrent le foyer. Je ne les revis jamais. On dit qu'Irène ressemblait à sa mère.

Le temps se chargea, grand réparateur de toutes les blessures, de me faire oublier ces pans tragiques de mon enfance, sans que cette étrange promesse ne disparaisse complètement de ma mémoire.

Un jour, bien plus tard, de passage dans cette région où les gens fêtent le citron, je décidai de revoir la grande villa de notre enfance où j'avais vécu si heureux. Sur le chemin, je lançai à ma compagne. « Qui sait ? Ils sont peut-être tous là, Maman, Papa, Jean et Irène et nous attendent pour déjeuner. » Et ma compagne pleura encore bien plus que moi. Je ne revis jamais la villa.

C'est par un soir d'automne, quelques années après, que le destin décida de mettre ses comptes à jour, nous rendions visite à mon père, aussi pour lui montrer notre fille qui était, elle aussi le portrait de sa mère. Nous habitons chez lui, un charmant pavillon au bord de l'eau, miraculeusement épargné par les récentes crues, quand cette obsession me reprit, je me mis comme un fou à suspecter mon père, d'une suspicion intense, d'autant plus incompréhensible que je ne savais pas de quoi je le suspectais, il y avait quelque chose de faux qui se dégageait de ses sourires, des gestes dont il accompagnait ses phrases. Je n'en parlai à personne, pas même à Julienne, gardant mes convictions pour moi, comme

depuis longtemps d'ailleurs. J'observais mon père du coin de l'œil, ses allées et venues, ses absences, son étrange indifférence pour les choses d'ici-bas, dont nous étions, nous et notre petite fille des modestes représentants. Certes, il était âgé, mais avait encore toute sa tête, portée par un corps gaillard qu'il entretenait par de longues marches, « le long de la rivière » disait-il, sans que cette explosion de vie, d'innocence, d'avenir, qui émanait des jeunes enfants dans l'âge de notre fille, n'attire son attention, absorbé qu'il était par une chose intense dont on ignorait tout.

Un après-midi, alors que mon père était parti « à la rivière », j'eus tout à coup comme une révélation, cette vieille histoire enfouie frappait à la porte de ma mémoire, une fois de plus. Ces soupçons concernaient cette promesse absurde, ce contrat honteux, cette pièce en un acte que seul le diable avait pu écrire : allait-il la voir ?

La rage bouillonnait dans chaque vaisseau de mon âme, mon père n'était d'ailleurs pas rentré pour dîner, cela valait mieux, cette nuit, je ne dormis pas, retournant chaque morceau de ce puzzle aberrant dont il ne manquait plus qu'une pièce, vers le centre, légèrement sur la gauche.

Le lendemain, alors que mon père venait à nouveau de nous quitter, j'enfilai mon manteau à la hâte, sa silhouette disparaissait déjà au fond de l'avenue. « Je vais à la rivière ! » Criai-je à Julienne qui baignait la petite.

Je l'ai suivi comme un voleur, maintes fois, je faillis le perdre, aveuglé que j'étais par cette rage qui ne m'avait pas quitté. Le voilà qui se dirige vers la gare, qu'il la dépasse et s'enfonce dans les ruelles sales de ce quartier triste, il monte gaillardement l'avenue du Midi, le voilà qui descend vers ce quartier louche. Le sourire qui s'était posé à mon insu sur mes lèvres se déchira, emporté par un rire incontrôlable qui se réverbéra devant moi, comme si ce n'était pas le mien, pour s'enfiler dans les ruelles où disparaissait mon père.

Ce n'était pas possible, lui, à son âge, avec sa canne, son chapeau et ses principes que je croyais tous connaître. Je riais encore, soulagé, presque honteux de mes affabulations, prêt à courir vers lui, les bras tendus pour l'embrasser, pour l'excuser, pour m'excuser, c'est l'instant qu'il choisit pour se retourner, la main en visière, scrutant la place, ses petits yeux sévères en action de découvrir celui qui osait rire dans son dos, j'avançai la tête dans l'ombre de l'enseigne d'un de ces hôtels où l'on ne fait que passer. Ceci aurait dû l'intriguer, m'avait-il vu ? Il se retourna et repartit d'un pas énergique.

Mais où diable va-t-il ? Le voilà qui remonte l'allée Signoret, passe la fontaine, atteint les beaux quartiers. Mon cœur se remet à battre plus fort, pourquoi ? Et j'accélère le pas,

les poings serrés dans les poches comme un gangster qui n'a pas fini son travail. Il a pénétré une maison, la dernière du haut de la colline, je ne la vois pas bien, la porte est rouge, je crois, malgré l'aurore qui rend toutes les portes rouges.

Doucement, sur la pointe des pieds, j'avance vers la fenêtre, sur le grès où crissent les grains de sable apportés par le vent, mon cœur cognant comme un tambour, et dans un effort pour moi inhumain, je me force à tourner d'un coup mon regard sur ce qui devait tenir lieu de salon et je vois, assise, le dos contre une grande chaise de bois, une femme, une vieille femme qui semble parler.

Mes jambes fléchirent, je faillis tomber, celle dont même les ombres me semblèrent familières, cette femme à un demi-siècle de moi se rapproche soudain à deux pas, derrière une porte de verre et moi qui ne suivais que mon père, aveuglé par mes soupçons, concentré plus sur son attitude que sur le véritable objet de ma poursuite, comme un chasseur qui suivrait sa proie de trop près, je me retrouvai nez à nez avec celle que je cherchais depuis si longtemps, interloqué, suspendu dans ma course vers la vérité qui me fouettait tout à coup le visage sans que je m'en rende encore compte.

Livide, la bouche ouverte, j'épiais cette silhouette qui m'attirait indistinctement vers elle sans que j'aie vu son visage et tombai, la tête dans les fleurs, les pieds dans le lierre. Quand je me réveillai, il faisait parfaitement nuit, je bondis sur mes jambes, était-ce possible, faillir, si près du but ? Je fis le tour par la cuisine dans l'espoir de la voir en face, sans m'assurer qu'elle était encore là, comme si chaque seconde comptait, je collai mon visage au carreau, rabattant mes mains entre mes arcades et le verre, protégeant ma vision contre les reflets du clocher trop éclairé, et là dans les reflets jaunes de la lumière, je vis comme elle se levait, en tournant son visage vers l'ombre, me laissant indécis, incertain.

C'était le sien n'est-ce pas ? Que ces pâles lueurs avaient éclairé, tel un vaisseau à voiles grises, chavirant d'une pièce à l'autre dans cette villa déserte. Était-ce possible ? Quitter ses enfants, son mari, sans divorce, sans bagarre, sans éclats, sans suicide, le plus simplement du monde, en voiture, à la fin d'une fête, au bout d'un défilé ?

La colère me prit, que tant de froideur reste impunie, que l'on persiste, méticuleusement à jouer la même pièce immonde si longtemps. Je m'arrêterai, je me retournerai, je traverserai la porte vitrée sans l'ouvrir et le visage en sang, je lui hurlerai.
« Je suis ton fils ! »

J'avais déjà atteint la haie, je ne pris même pas la peine de fermer le portillon en fer forgé, abasourdi par tant de folie, si la vérité persistait à ce point à être fausse, elle ne m'intéressait pas. Qu'il aille à la rivière !

Ce soir là, au-dessus du potage, j'observais mon père, légèrement mal à l'aise, penser à sa rivière et ses curieux navires. N'allez pas croire que la page était tournée et que j'allai accepter la farce morbide de ce genre de livre qui ne se referme jamais, car un autre doute me saisit, bien plus puissant, que les autres : elle s'était levée, elle avait bien bougé ? Les corps assis ne se conservent pas, n'est-ce pas ? Ce n'était pas possible, c'était absurde. Désespéré, j'étais prêt à secouer mon père des mouvements que j'aurais tant voulu avoir vu et à lui bredouiller qu'il était fou, encore bien plus fou que moi et retirai anéanti, la cuillère de l'assiette.

Je voulais en avoir le cœur net et percer ce mystère innommable. Le lendemain, je me levai à l'aube, pris le chemin des étangs, puis longeant le parc, fis la plupart du chemin à pied, pour réfléchir, m'étais-je dit, emportant mon lingot que je comptais changer l'après-midi, car nous manquions d'argent.

Mais je ne pensais à rien, j'avançais tel un automate dans le jour nouveau, tout à fait déterminé, résolu, mais si j'avais un peu réfléchi, j'aurais compris que j'ignorais même l'objet de ma résolution. Tout à coup, je me trouvais nez à nez avec une porte rouge, le portillon de fer forgé avait été refermé derrière moi, puis la sonnette avait retenti de l'intérieur et mon doigt avait quitté le bouton, je vous assure, je suis innocent, ces gestes n'étaient pas mes gestes, je n'étais pas cet homme qui tambourinait maintenant à la porte, et d'ailleurs que faisait ce lingot dans ma poche ?

Puis, elle apparut, avançant à pas lents dans l'entrée, encore plus somptueuse, encore plus morte qu'il y a cinquante ans. Quand j'entendis sa voix répéter « j'arrive, me voilà ! », mon cœur fondit, de lourdes larmes montaient vers mes yeux, ma gorge se noua et le petit garçon allait se jeter à ses genoux, oubliant tout, pour que tout soit comme avant, il y a si longtemps.

Elle me dévisagea de la tête aux pieds. « C'est pour quoi Monsieur ? » Elle ne me reconnaissait pas, et moi, balbutiant, les larmes coulant maintenant abondamment sur les joues, je dis ces mots absurdes que je disais naguère quand je sonnais chez nous, déguisé ; « C'est une collecte pour les parents d'orphelins. »

Même cette plaisanterie, elle ne la reconnaissait pas, elle détourna son regard comme quelqu'un qui en a assez vu, les yeux roulant vers l'arrière, les lèvres marmonnant quelques mots, sa peau grise retournait dans l'ombre et elle poussa la porte sans répondre.

Je me laissai tomber dehors, les pics de fer forgé dansaient dangereusement près de mes sourcils. Terrassé, je roulai le long des cyprès bien taillés, enfonçant à chaque tour mes tempes plus profondément dans le branchage. Puis j'entendis une voix grave et familière qui semblait venir du grenier, questionnant : « Mais qui est-ce ma fille ? »

Je levai les yeux par-delà le feuillage, là-haut, sous le fait du toit, gesticulait mon père, le dos courbé, penché par la fenêtre de la mansarde. »

Je reposai le manuscrit sur la table de marbre souillée d'une auréole humide qu'avait laissée le verre de l'inconnu, il avait disparu et venait de franchir la porte d'entrée de l'établissement en me jetant un dernier regard, comme libéré d'une sale affaire. Je voulus me lever à sa poursuite, mais mes jambes restèrent inertes, vous savez, comme dans les rêves. Cet inconnu, c'était mon frère.

Napoléon

La plage était plate et basse, elle semblait alignée sur la mer et l'horizon comme un seul plan qui aurait simplement changé de substance, à tel point qu'on était en droit de se demander pourquoi les vaguelettes déferlaient sous nos yeux et non-derrière sa nuque, ou plus loin, à mille mètres d'ici, comme sur les larges plages de Charente, et tant qu'on y était, pourquoi sa tête ne serait pas alignée, ronde et blanche aux bouées, supportée par son corps allongé dans cette même chaise longue qui aurait les pieds dans l'eau, comme ce siège d'avion qu'on avait retrouvé, il y a quelques jours, flottant entre deux eaux, enlaçant de ses bras une bouée blanche et ronde.

Hélène avait levé les bras en croix comme pour voler, n'avançant qu'à pas lents vers le rivage. Le soleil, comme par un accord secret entre nous trois roulait sur la mer rouge derrière le dos d'Hélène, me couvrant d'une large croix qui me barrait le front et je sentais les mains d'Hélène me caresser les joues à travers les paupières.

Dés que la profondeur de l'eau le permit, ses jambes s'agitèrent, comme pour décoller, sa démarche s'accéléra, elle courut vers moi toute excitée, enthousiaste et émerveillée par les poissons qu'elle avait vus, si nombreux, si gros, si multicolores, si curieux, si expressifs. Ils étaient si amicaux que certains l'avaient même escortée tout au long de sa première exploration quasi sous-marine.

On leur avait donné des noms : Maquereau, l'Empereur, Pipe, Ballon, Coffre, Rascasse ou Marignan, des noms fantaisistes en ce sens que leur choix n'était guidé que par les expressions que l'on croyait lire sur ce qui leur tenait lieu de visage, quand ils croisaient en banc, au-dessus de nos têtes, petits ou gros à la recherche de nourriture, et pour cause, ni Hélène ni moi n'avions la moindre idée de ce à quoi ressemblaient ces poissons dont nous avions volé les noms au fil de nos soirées dans les revues éparses sur la table de verre de la bibliothèque.

Nous étions si ignorants de cette culture... sous-marine que même son corrélat culinaire nous faisait défaut, nous réduisant souvent à désigner du doigt le profil désiré à l'étalage du poissonnier. Habitude qui nous faisait passer pour de véritables connaisseurs, choisissant le meilleur, le premier de classe, au second rang, parmi une classe de candidats sagement alignés, semblant répondre par un « moi » unanime, bouche ouverte, regard glauque à la question de la maîtresse.

Hélène me prit le bras, Napoléon venait de surgir, les lèvres serrées vers l'avant, bougonnant avec détermination comme si sa locomotion résultait d'une aspiration permanente par la bouche du milieu dans lequel il se mouvait.

Le reste de la famille venait de déboucher de derrière la tour de coraux décorée d'alcyonaires. Le frère avait la même expression, n'en pouvant plus d'aplatir ses lèvres et de hausser la tête, exprimant le paroxysme du scepticisme et du dédain, comme les vieux Russes lorsqu'ils protestent en silence.

Ils avaient les mêmes itinéraires, s'arrêtaient chaque jour aux mêmes endroits pour manger aux mêmes heures les mêmes fruits que la mer avait bien voulu porter jusqu'à eux.

Ils virevoltaient d'une même ondulation de leur épine dorsale qui balançait leurs manches multicolores sur nos visages impassibles. Igor disait « Da ! Da ! », sa tête, lisse comme le reste se fondait dans son corps et ses oreilles comme des nageoires battaient à l'unisson avec ses profondes paroles, puis coupant la route au Maquereau orné d'un collier d'or, il happa les écrevisses sous le regard écoeuré d'Hélène. Je touchais la langouste, hésitant, un concombre ou devrais-je dire une Holothurie, gisait à mes pieds, renversé par Marignan.

Le maître d'Hôtel écrasa la cucurbitacée en apportant le vin, répondant du nom d'Obélisque.

L'hôtel était bourré de Russes qui le lui rendaient bien, et semblaient ne pas avoir mangé depuis leur dernière révolution autour du buffet. Ainsi s'amorçait notre première campagne d'Egypte.

Un matin, Hélène sortit de l'eau plus excitée que d'habitude, pour me conter qu'elle avait vu un poisson magnifique, adorable, joufflu comme un gros bébé, tout rond, comme s'il avait été une seule tête ou un seul corps, avec des petites nageoires sur les côtés comme des oreilles, la peau était lisse avec cependant quelques micro-reliefs « comme les fesses de ta mère » disait-elle en pouffant.

Elle en parlait avec fascination, amour presque. Il paraît qu'elle ne l'avait pas vu venir, qu'elle était occupée à admirer deux Demoiselles, quand sans qu'elle sache pourquoi, elle éprouva le besoin de tourner la tête vers le large. Elle en oublia de respirer, à dix centimètres, dans le coin supérieur gauche de son masque, ce gros poisson tout rond l'observait du coin de l'œil. Bien que terrifiée, elle virevolta pour l'avoir en face, mais il avait disparu, effrayé sans doute par ses mouvements brusques. Hélène avait été tellement charmée par l'humanité de ce son regard qu'elle ne me parlait plus que de ce poisson, qui avait voulu lui communiquer quelque chose, un message du monde aquatique qu'elle

n'aurait, dans sa brusquerie su recevoir. Et chaque jour, elle retournait à l'eau dans l'espoir de retrouver cet étrange poisson au regard pourtant si amical.

Intrigué par cette persévérance singulière, je m'associâi aux efforts d'Hélène pour identifier ce poisson dans l'Encyclopédie de La Mer, à la bibliothèque.

Était-ce le poisson Globe ou le poisson Ballon qui en danger se gonflent pour effrayer l'ennemi avant de répandre leur poison mortel autour d'eux ou était-ce simplement un Napoléon à la chair plutôt claire ? Ce n'était pas le poisson Coffre ni le Mérou mais peut-être le Perroquet Madoïron ou le Baliste ?

Hélène n'était pas satisfaite et parlait d'un certain poisson Tête, qui selon le capitaine de L'Isis, bateau à fond de verre, était courant par ici. Mais qu'en savait-il ce capitaine qui venait de Hambourg, alors qu'aucun poisson n'était ainsi dénommé dans toute la littérature parcourue.

Notre séjour touchait à sa fin et après maintes tergiversations, je déclarai qu'il s'agissait d'un poisson Napoléon Cellulitis, ce qui fit beaucoup rire Hélène. Ainsi, jusqu'au départ il ne fut plus question de ce maudit poisson.

Un matin, le matin du dernier jour, alors qu'Hélène revenait d'une baignade plus longue que d'habitude, je compris que quelque chose n'allait pas, elle s'effondra près de moi, sans mot dire, et ôta livide son costume de plongée. Je crois que j'avais compris, un attroupement s'était formé sur la grève autour d'une étrange étoile de mer, elle n'avait que cinq doigts, tous du même côté. L'avion venait de décoller au-dessus de Naya Bay, le gros titre du journal informait que la deuxième boîte noire de l'avion du vol 123 de Splash Airlines qui s'était écrasé il y a deux semaines au nord de Naya Bay, avait été retrouvée.

Je gonflais mes joues, tournant la tête vers Hélène, qui engouffrait le Mérou qu'on servait à dîner.

VITAX®

En regardant sa réflexion dans les vitrines qui passaient, Spike Thorn se sentait très fier de son invention. Le tronc tenait bon sur la selle arrière du tandem et ses jambes pédalaient comme un soldat mécanique bien remonté. Il avait fixé l'interface neuro-électronique juste au-dessus des entrailles et avait tout collé avec de la gelée synthétique de méduse, le tout bien vissé sur la selle. Il aurait pu vider les viscères, mais il avait lu que les jambes dureraient plus longtemps si on laissait les intestins, à la condition qu'on verse régulièrement du VITAX® dans le tronc, ce que Spike ne manquait pas de faire.

Spike s'était arrêté à la station-service, adossant sa bicyclette contre la vitre.

« 3 gallons de VITAX®, s'il vous plait. » Spike avait demandé cela à la fille de type Beta sans avoir pu quitter son regard de sa poitrine qui tentait désespérément de sortir de son chemisier blanc.

« O2 ou DO2 ? » Demanda la fille de type Beta. Comme Spike ne montrait aucun signe de compréhension, elle ajouta :

« Normal ou doublement oxygéné ?

« Double alors. »

« Sucré ou normal ? »

« Vous savez, je n'en bois pas. »

« Vous devriez, votre épouse en serait ravie. » Il rougit un peu et répondit :

« J'ai bien peur que non. »

« Le glucose supplémentaire les fait aller plus vite, mais bien sûr ils s'usent plus rapidement. » Elle sourit, légèrement moqueuse puis regardant la bicyclette elle ajouta :

« C'est pas mal votre truc, je n'ai jamais vu de chose pareille Monsieur. »

« Normal alors. » Répondit-il.

Spike se dirigea vers le Pont du Sud, le dernier de la ville, où les maisons deviennent éparées, la verdure apparaît et le tram s'arrête. Il voulait rentrer par l'autre rive du fleuve, là où se trouvent tous les bars et les boîtes de nuit. Peut-être qu'il voulait simplement ne pas rentrer chez lui, à cause de Regina. Elle allait certainement lui hurler dessus à nouveau, trouver une raison pour laisser sa frustration éructer et l'engueuler, comme presque tous les soirs de tous ces mois de ces dernières années. Il se demandait quelle en serait la raison cette fois-ci, les chaussettes sous le lit, le caleçon qu'elle ne touchait pas, peu importe.

Spike pensait que le jour de son enterrement, elle piétinerait son cercueil dans une danse macabre et en perforerait le couvercle de ses hauts talons, lui ordonnant comme de routine de se réveiller de son dernier sommeil et qu'elle pesterait qu'il aurait dû descendre les ordures avant de mourir. Elle avait beau être une femme, même une femme sans travail, elle n'était pas une femme de ménage et en aucune façon SA femme de ménage et que même si cela lui ferait délicieusement plaisir, elle n'était certainement pas du type Beta.

C'est pour cette raison que Spike avait stipulé dans le testament qu'elle lui avait fait écrire, la nuit de leurs noces pour assurer son héritage, que le couvercle du cercueil devait avoir une épaisseur d'au moins deux pouces.

C'est à ce moment que les enfants du voisinage rassemblés de l'autre côté de la rue se mirent à crier, comme les chiens aboient sur les intrus. L'un d'entre eux cracha même en sa direction : c'était la bécane ! Ils n'avaient jamais rien vu de pareil et les enfants sont souvent très conservateurs, comme leurs parents. Une pierre vola et il entendit un gosse crier : Pédé !

Spike fut sur le point de s'arrêter, d'attraper le garnement et de porter officiellement plainte pour jet de pierre et insulte. Cela le grillerait certainement, il était du type Beta et une plainte pour de tels motifs pouvait faire descendre le score du Beta le plus exemplaire jusqu'aux limites du Gamma. Celui-là n'était certainement pas un Beta exemplaire, à en juger par son unique chaussure de gauche très certainement volée et sa chemise qui avait dû être blanche et dont il se servait de toute évidence comme d'une robe de chambre.

En tant que Gamma, il finirait en pièces détachées au supermarché Gamma & Plus, au pire chez Joe le Boucher, au mieux au ROV : le Rayon des Organes Vivants, immergé dans du VITAX®. C'est là que finissent les jeunes, parce que les muscles sont si bons et Spike ferait tout pour que ce soient précisément ses jambes qui dorénavant pédaleraient à l'arrière de son tandem.

Spike sourit de manière torve et sentit que se dessinait un rictus sadique sur sa bouche, peut-être que finalement, cela valait le coup de s'arrêter.

Il serra de toutes ses forces les poignées de frein comme pour étrangler ce garçon, ce misérable vaurien qui répandait déjà le programme inné des anticorps de la société : La Destruction des Corps Etrangers.

Puis il entendit sa voix, c'était un cri et celui-ci déchira le ciel rouge de ce crépuscule d'été, car il se mit à pleuvoir immédiatement et les gouttes avaient l'air du sang. C'était le cri désespéré d'une mère craignant de perdre son fils. Spike vit son regard implorant tandis

qu'elle se tenait là, à la porte de sa cabane, un autre petit diable à la main. Il détourna son regard et continua sa route.

Quand il arriva chez lui, elle n'était pas là, quelle délivrance ! Il n'alluma pas. Il ouvrit la lucarne pour laisser rentrer de l'air frais, s'assit sur le fauteuil en cuir vert, dévissa les roues, poussa le dossier en arrière, suréleva ses pieds, resserra les roues et soupira. Comme c'était bon. Un train passa et Spike se demanda comment c'en était arrivé là. Il se sentait tel un détective essayant de trouver comment, qui, quand et pourquoi on voulait le tuer et ce jusqu'à qu'il soit finalement assassiné. Le train hurlait dans la nuit.

L'amour ! Quel sentiment archaïque, quelle vision manquant de maturité. Ce qui est en vogue maintenant c'est la haine. *La seule chose efficace*. Il se souvenait du slogan.

Il avait toujours su qu'il était malade, il ne s'en était jamais remis. Cela avait commencé au jardin d'enfants lorsqu'il devait courir avec une lance et perforer les estomacs de ces gosses de type Gamma, attachés aux grilles de l'autre côté de la cour, tout en hurlant en Allemand : *Ich bin ein Siiiiiee...ger!**. Toute l'école regardait, les nez de tous les enfants s'écrasaient sur toutes les fenêtres, du rez-de-chaussée jusqu'au grenier.

Il se souvenait, il était en onzième, il devait avoir six ans et le pauvre enfant de type Gamma avait des cheveux bouclés noirs et des larmes dans les yeux, car le jeu l'épouvantait. Spike avait aussi des larmes dans les yeux, mais elles n'étaient pas de la même marque parce qu'il savait que ce n'était pas un jeu. Ô combien il aurait donné pour embrasser ce pauvre petit au lieu de transpercer son ventre avec une lance, parce qu'il savait qu'il allait mourir.

Spike ne pouvait pas crier : *Ich bin ein Sieger!**, ni en Allemand ni en aucune autre langue, car il avait cette barre dans la gorge, cette même barre qu'il a maintenant. Spike ne cria point et le professeur de gymnastique ne le remarqua pas non plus parce que les autres avaient crié si fort. Néanmoins, le petit Spike courut et perfora les tripes de ce gamin, car c'était son devoir. Il pleura longtemps après à chaque fois qu'il y songeait, tout comme maintenant, en se rappelant la prière qu'il devait chanter :

Ô, Seigneur, donne-moi la force d'être cruel pour que je puisse accomplir les choses difficiles, mais nécessaires...

La lueur verte du Diener brillait à travers la lucarne, c'est à ce moment-là qu'une clef gratta la serrure. Regina devait être rentrée, car la lumière l'aveugla.

« Combien de fois t'ai-je déjà dit de ne pas rester assis dans le noir comme cela, tu me fais peur. C'est ce que tu veux n'est-ce pas ? »

Il aurait bien voulu se lever et lui crier dessus, il n'avait pas de barre dans la gorge cette fois-ci, en tout cas c'est ce qu'il croyait. Mais il considéra la chose à nouveau, il n'y

avait rien à dire. S'il répliquait, elle continuerait indéfiniment sur ce qu'il aurait dû faire, ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il ne fera jamais.

Ainsi, en faisant un effort pour se contrôler et adoucir sa colère, il dit tout simplement qu'il avait éteint la lumière pour lui tout seul, parce qu'il aimait bien la pénombre et que cela n'avait rien à voir avec elle.

C'est là qu'elle se mit à vrombir :

« Rien à voir avec moo.... aaa ? Rien n'a jamais à voir avec moi, c'est exactement le problème, tu es asocial et autiste... et ne me parle pas de cette voix d'adolescent. Va vivre seul si rien n'a à voir avec moi... »

Cela recommençait, le corps de Regina éjectait la noradrénaline accumulée dans sa gorge par son éternelle mauvaise humeur à travers chaque pore de sa peau, comme un chien mouillé après la nage et ses yeux tuaient toutes les ombres que son passé ne pouvait plus retenir.

Vivre seul ? Il n'allait certainement pas s'installer à nouveau dans le garage... même si elle lui jetait de la nourriture dans des sacs en plastique. Il n'avait jamais aimé le bruit de leur chute sur le sol ni la manière dont elle s'assurait, à travers la fenêtre, qu'il les ramassait. En plus, il y avait la voiture maintenant, la Sourdine, modèle 2040.

« Et ce vélo, je vais le mettre à la poubelle, il pue et est horrible. Change l'ampoule dans le salon au lieu de t'amuser avec des "inventions", à ton âge, débile va ! Combien de fois faut-il te le répéter ? »

Bien sûr que les jambes du Gamma ne sentaient pas, car elles avaient été gélifiées dans cette gelée synthétique de méduse et avaient une bonne tête, galbées et bronzées. Il se leva, excédé. Il voulait exploser, comme un tank atteint par une grenade où toutes les parties de son corps en perforeraient les parois, pour s'échapper dans la nuit libre, dérivant comme des météorites vers le grand vide de la liberté. Il marcha vers elle. Il l'aurait bien broyée, accrochant ses doigts entre les siens, tirant ses bras vers le bas et tordant ses mains vers l'arrière en la poussant contre le mur pour finir par frapper avec son propre front contre sa tête possédée en criant :

« Toc ! Toc ! Qui est là ? »

Mais il se contenta de prendre ses mains et se souvint de la nuit lors de laquelle il fut réveillé par ces trois créatures, des trolls sans doute, assis près de lui, qui lui parlaient, à elle seule. Il se souvenait qu'il s'était simplement efforcé de garder ses yeux grand ouverts, fixés sur eux, mais cela ne les avait même pas dérangés et il s'était rendormi. Non, il ne demanderait plus : « Qui est là ? » Il s'enfoncerait simplement dans sa cervelle, mélangeant ses propres joues ainsi que son propre nez avec ses bulbes et ses lobes, se

forgeant un chemin avec sa langue à travers ce liquide encéphalique salé qui maintenait en vie des yeux si déformés, jusqu'au diable y habitant. Il saurait enfin lequel des trois démons avait pénétré son âme et attisait l'âtre qui transformait sa vie en enfer. Il l'assommerait, l'étranglerait et l'écraserait contre la paroi rugueuse du salon en le poussant vers le haut jusqu'à ce qu'une longue trainée rougeâtre stigmatise les restes de sa chair alors morte.

Ses mains tremblaient, tétanisées autour de celles de Regina et pour la première fois, il y avait de la peur dans ses yeux, mais Spike ne le vit pas. Au contraire, il implosa, baissa ses épaules et obéit, comme toujours.

C'était mieux ainsi, il avalait son chagrin, il en obtiendrait quelque chose en échange, la récompense d'être reconnu comme un bon garçon et ça, c'est quelque chose. Cela remplissait ses yeux de larmes que personne ne vit. Elle était forte et injuste et précisément parce qu'elle était si injuste, elle ne pouvait avoir raison.

Se noyant dans ses larmes intérieures, il nagea vers cette échelle-vers-nulle-part, sous les escaliers avec les balais, pour changer l'ampoule, apaisé, comme au jardin d'enfants, après que sa mère l'ait si vertement grondé lorsqu'il avait planté le stylo en or de Papa dans le plancher.

Cette nuit, comme beaucoup de nuits auparavant, ils dormirent comme les deux étrangers qu'ils étaient devenus. Regina n'enlevait jamais ses vêtements, de la même manière qu'elle n'avait jamais pris son nom à lui. C'est peut-être pour cela qu'il continuait de la désirer et pendait secrètement au bout de ses humeurs comme un chien battu. Il avait bien cette photographie d'elle, qui était tombée d'un de ses livres, noir et blanc, la montrant nue, mais la gélatine était si fragmentée qu'on aurait dit que son corps était couvert de cicatrices, morcelé tel un puzzle qu'il voulait encore compléter.

Quand l'amour est mort, on ne peut pas le ressusciter. Il s'en accommodera. Il était fatigué de nourrir un amour qui ne voulait pas vivre, aux soins intensifs avec un masque à oxygène, des tubes d'alimentation et des cathéters, un amour qui ne voulait pas grandir, qui était resté dans l'incubateur pendant vingt ans et qui n'avait jamais eu l'intention d'en sortir, supportant les visites de la belle famille les week-ends : « Est-ce qu'il grandit ? »

Tout à coup, il était pour la sélection naturelle, faire tomber le couvercle pendant que l'infirmière ne regardait pas, débrancher les tubes, balancer le fœtus dans la poubelle et courir, fuir cet hôpital pour âmes unijambistes qui avaient joint leurs forces dans l'espoir d'enfin marcher comme un homme, les estropiés. Non, cela serait trop bruyant, trop suspect, juste débrancher la machine pendant qu'elle dort, laisser une note contenant « je

suis parti » et partir. Mais cela faisait longtemps que ce n'était plus un fœtus, mais un cadavre.

Il continuerait sans amour, comme il avait tout le temps fait, retour à la case départ, comme il aurait dû faire depuis que sa mère était morte, seulement cette fois-ci il ne lèverait même plus sa tête à cause de lui. Il serait plus fort, il n'aimerait plus jamais.

Il se laisserait peut-être aimer par une pauvre créature, une qui croirait encore en l'amour comme il l'avait fait et il la laisserait s'écraser de manière répétée sur la glace de ses lèvres gelées, à travers laquelle il continuait de regarder les nouveaux « Vainqueurs » gagner, jusqu'à ce qu'elle finisse un matin par partir en laissant une note sur laquelle on pourrait lire : « Je suis partie. »

Il retournerait à Rothenbach. Il n'avait jamais résilié le contrat, il n'y allait jamais non plus, pas même pour y enlever les toiles d'araignées, seulement dans ses rêves, avec le petit train, pour visiter la chambre... fermée à clef. Rothenbach était son passé et on le résilie pas. Il se contentait d'en payer le loyer et ce n'était pas cher pour ce que c'était.

Spike se mit à penser à la fille de la station VITAX®, comme ça serait bien de se reposer sur sa poitrine chaude, caressé par ses cheveux et bercé par le battement de son cœur. Spike qui ne pouvait pas dormir se leva et il n'avait pas l'intention de laisser une note.

**

Les murs étaient recouverts de photographies de couleur sépia de grands acteurs et écrivains.

« Comment peut-on avoir un plan de ce que l'on va écrire ? Écrire c'est comme parier avec des bouts de sa vie. » dit l'homme à la table voisine.

La lumière blafarde des lustres parvint à éblouir Spike au moment où il leva la tête vers le serveur et il cligna des yeux.

« Une pinte de VITAX® s'il vous plait. » Dit-il et le serveur le regarda de ses larges yeux turquoises empruntés à quelque grand reptile.

« Je crains bien que nous ne servions pas cela. » Dit-il. C'est alors qu'il entendit cette voix familière qui s'approchait par-derrière :

« Je pensais que vous n'en buviez pas, Monsieur Thorn. » Il rougit, mais cela ne se voyait pas, car la lumière était si verte. Elle s'assit près de lui, posa sa main sur sa jambe et, se retournant vers le garçon, elle dit : On en prendra deux John ! »

Ses grosses lèvres rouges remuaient comme dans un gros plan de cinéma muet. Il ne savait pas ce qu'elles disaient, il les regardaient l'attirer comme l'œil du cyclone, c'est alors

qu'elles dirent : « Embrasse-moi ! » et il le fit. Il l'aima immédiatement, sans la connaître, juste pour ce qu'il voyait d'elle, pour son sourire et son odeur, pour ce qu'il éprouvait quand il la touchait, pour la manière dont elle ondulait sa croupe quand il l'observait marcher devant lui ou peut-être était-ce le VITAX®. Il n'en savait rien, il savait seulement qu'il s'était mis plus tard à la renifler comme un chien, il avait commencé à balader ses narines partout au-dessus de son corps en chantonnant cet air... et elle avait ri si longtemps, si fort et il avait tant aimé son rire s'élevant délicatement de derrière ses jambes repliées, si heureux qu'elle soit si heureuse.

Il se mit à grogner et ne put plus s'arrêter, peut-être était-ce le VITAX® cette fois et il aurait voulu se fondre en elle sans se préoccuper de qui se fondait dans qui. Elle était si chaude et sentait si bon. Son corps chantait cet air, chaque membre y participait, le fredonnement des membres, supposa-t-il et s'endormit.

C'est alors qu'il entendit ces coups contre le mur, cela devait être les voisins, pensa-t-il, jusqu'à ce que son propre cœur se mette à cogner : cela venait de la chambre fermée à clef qu'il n'avait pas ouverte depuis vingt ans et ce n'était pas le VITAX®.

Quelqu'un était en train de cogner contre le mur ! Tout d'abord il pensa que c'était un clochard qui avait fait son chemin jusqu'à Rothenbach. Il alluma une bougie et le mur tremblait toujours. Il restait là, pétrifié. Rassemblant ses forces et son courage, il entrouvrit la porte et le vent qui ouvrit grand la porte, essaya de le l'aspirer aussi. Résistant à peine, il vit cette femme aux cheveux gris qui flottaient, debout devant tous ses amis et amantes au point qu'il n'arrivait presque pas à les voir agiter leur bras pour le saluer, et cette femme ressemblait à Regina.

« Comment était-elle entrée là-dedans ? » se mit-il à hurler, terrorisé : « je ne la veux pas là-dedans ! ». C'est alors que son visage se transforma en celui de son père et elle lui dit :

« Amuse-toi mon fils ! »

C'est à cet instant qu'il se mit à crier et se réveilla. Gina lui caressait le front. Cela devait avoir été le VITAX®.

Lors de la vingtième nuit, Gina ne reparut pas et Spike se mit à pleurer. Il était de nouveau seul à Rothenbach, vingt ans plus tard. La pièce au Nord avait perdu un mur et ses grabats gisaient dans la cour où les enfants jouaient si tard. Il faisait froid.

C'est à ce moment qu'il se remémora le boucher racontant qu'ils avaient attrapé une fille sur dénonciation d'un serveur qui l'avait vue sortir avec un Alpha. Ils l'avaient attrapée hier et l'avaient transformée en Gamma d'un coup de baguette de flic. Puis il avait rigolé et avait rajouté qu'avec un peu de chance, cette beauté atterrissait ici, à l'étalage de la

boucherie de Gamma & Plus et qu'il écarterait ses jambes pour de bon cette fois avec sa hache en forme de coq. Spike tomba sur ses genoux, presque suivi par les grabats. Il se déplia complètement sur le sol parce qu'il se sentait si lourd. Le sable des pierres éraflait ses joues qu'il mordait en tentant de comprendre ce que les paroles du boucher signifiaient.

Il dériva dans l'allée 5 de Gamma & Plus, là où on trouve les têtes et aucune ne portait de lunettes, elles ne chantaient plus cette chanson juive qu'il avait entendue si souvent, c'était si tard. Il n'avait même pas remarqué cette main qui avait pris la sienne. Cela sentait le VITAX®, partout. Il aurait pu plonger sa tête dedans et en laper comme un chien, telle cette tête de Russe qui était tombée sur le flanc et marmonnait entre deux gorgées : « Otchen Haracho! », mais cela aurait été sa fin.

Il les regarda, certaines tristes, d'autres heureuses, la plupart saoules, il y avait même celle de la gitane aux yeux implorants, attrapée pour mendicité, il supposa, mais Gina n'était pas là.

C'était mieux ainsi, il aurait acheté sa tête et aurait cherché le reste pour l'empiler dans le chariot jusqu'à Rothenbach et après ? La réparer ? Baiser sa tête parlante pendant trois mois jusqu'à ce qu'elle meurt, asphyxiée par le VITAX® ?

Des larmes lui vinrent à nouveau aux yeux, où était Gina ? Il aurait pu embrasser ces fronts, caresser ces joues, étreindre ces troncs qui avaient défié le Monde une fois, comme elle et finissaient là, marinant dans le VITAX®, mais respirant encore.

Sa tête cognait, il marcha dans l'allée 4 où les femmes encore entières étaient détenues dans des cages en verre parce qu'elles avaient encore leurs cordes vocales, mais Spike ne voulait pas de sexe.

Comme il tournait au carrefour avec l'allée 3, un bras lui sauta au cou et se plaça sur son épaule, puis un autre. Du VITAX® gouttait sur son pardessus laissant de larges taches odorantes. Un employé du magasin accourut vers lui et frappa les membres avec son balai : la main, les bras et l'autre main qui dépassait de sa poche.

« Ne les laissez pas faire cela Monsieur, ils vous tueront. »

Et ils retournèrent tous en sautillant vers les étalages. C'est à ce moment que Spike entendit le fredonnement, le fredonnement des membres. Il regarda l'employé indifférent.

Il retourna au Diener avec ses yeux verts luisants. C'était pour tuer le serveur qui avait dénoncé Gina. En tant qu'Alpha, vous en avez le droit, vous pouvez tuer n'importe quel Beta. Cela ne dérangerait même pas le patron qui servirait sa viande le soir même, cela était déjà arrivé, mais John n'était pas là. Il se précipita vers la cuisine qu'on appelait

le labo, mais aucun des assistants n'était John. Spike n'avait jamais mangé de la viande humaine et en exécrait l'idée.

Il retourna par le petit train à Rothenbach, ce train que l'on prend à la gare dans laquelle il y a ce bar plein de portes cachées dans les parois de bois et qui donnent sur un bordel, avec cette petite cabane dehors qui ressemble à un photomaton où les hommes font la queue. Il n'y est jamais allé parce qu'ils prennent une photo. Mais il y a une vieille femme aux cheveux gris dedans et les hommes l'aimaient bien parce qu'elle ne demandait rien et était reconnaissante pour tout.

Il chevaucha le petit train comme une motocyclette, un homme par wagon jusqu'au Mont de la Croix, en passant par le parc juste en face de Rothenbach où il descendit. C'est là qu'il se remémora ce que Gina lui avait si souvent susurré :

« Ce sont les membres mon amour, laisse la chair aimer. Ta tête l'empêche, ton esprit dit non parce qu'il perd le contrôle. Coupe ta tête ! No body, no love » et il se mit à fredonner cet air de Bob Marley.

Il se souvenait de son rire et il aimait tant son rire qu'il riait lui-même au vent, sur son wagon de course, en route pour le Mont de la Croix, se retournant pour voir si quelqu'un le regardait, puis il riait et pleurait parce qu'elle n'était plus là, se disant qu'elle reviendrait.

Mais Rothenbach était vide et la porte d'entrée était enfoncée. Son corps se mit à trembler et il se versa un verre de VITAX® en regardant les deux ordinateurs âgés de 20 ans et se mit à écouter le fredonnement de son avant-bras et de ses yeux.

Tout à coup, il sut ce qu'il avait à faire. Il glissa le long de la corde qui pendait sous la chambre au Nord qui avait perdu son mur, jusqu'aux grabats où jouaient les enfants et partit chez Gamma & Plus.

Il acheta des jambes et des bras, des mains et des troncs, des têtes, toutes bien imbibées de VITAX® qui dégoulinait sur les roues du chariot, il en acheta plein. Il avait rempli son chariot et ils bougeaient tous comme des crabes et des langoustines dans un panier tandis qu'il remontait l'allée 7.

La tête la plus intelligente demanda : « Où va-t-on ? » de la voix fatiguée d'un enfant qui se réveille à la station-service d'une autoroute et le caissier lui chuchota :

« Bon appétit »

Spike entendit une jeune voix dire :

« Je ne veux pas être mangé ! C'est une question de principe. »

Et une voix plus âgée ajouta :

« Tu vois où nous mènent les principes, je n'aurais pas dû en avoir. »

Puis elles se mirent toutes à chanter et les passants les regardèrent. Spike les monta jusqu'au deuxième étage, puis il repartit chez Gamma & Plus pour en acheter d'autres.

Il les plaça sur son lit et sur le sofa et il les entendit murmurer :

« Viens nous rejoindre ! »

Alors, il prit une longue gorgée de VITAX® et s'allongea parmi la chair et des mains le caressèrent et des bras l'étreignirent et des lèvres le baisèrent. Des troncs le réchauffèrent et il se mit à fredonner avec eux, l'hymne des vivants, l'hymne des amants et c'était bon.

C'est alors qu'il sut ce qu'il avait à faire. Il prit sa Sourdine modèle 2040 et se précipita à la station-service, acheta 10 gallons de VITAX® et deux interfaces neurologiques OBEY, type Mark II. Il alla chez Gamma & Plus et acheta une bouteille d'analgésique TOPIT ainsi que deux Gammas mâles sans tête, dans leur trentaine. De retour à sa garçonnière, il les brancha sur les deux OBEY, plaça les scies tronçonneuses dans leurs mains et déclencha le logiciel illégal : DÉCOUPE & RECOLLE.

Il ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer la brise, s'assit dans son fauteuil, desserra les roues, inclina le dossier vers l'arrière, suréleva ses pieds, resserra les roues et soupira. C'était bon.

Il but tout le TOPIT, activa la télécommande des OBEY et s'endormit.

Les deux Gammas décapités se mirent au travail, ils s'approchèrent lentement de lui et commencèrent sa dissection avec leurs scies. Le premier s'attaqua à la tête selon les instructions et elle tomba sur ses chaussons. En un instant, le pardessus fut trempé par le flux de sang qui gicla de l'aorte. Quand il cessa, une flaque entourait le fauteuil comme une ombre longue. Les mains de Spike commencèrent à triturer, hésitantes le cratère qu'avait laissé la scie, puis elles ajustèrent la cravate qui avait été épargnée, mais était trempée.

Le grand Gamma coupa la main droite et cela fit un sort à la cravate aussi, pendant que le petit s'agenouilla et s'attaqua au pied droit qui vola droit vers la fenêtre et la cassa. Quel vacarme !

C'était le moment de remplir le tronc avec du VITAX®, autrement le cœur et les poumons mourraient, le grand Gamma en vida trois pintes dans l'œsophage et ce qui restait de Spike l'avalait goulûment.

Puis ils le tirèrent par le bras gauche, il tomba sur ses genoux et rota ou en eut l'intention. Le volcan éructa des carottes et il tomba en avant sur sa poitrine. Le petit démembra les jambes, se guidant d'abord par la fente naturelle postérieure, et ce jusqu'au sacrum, en écartant doucement les parties génitales bien érigées compte tenu des

circonstances. Quelle odeur ! Suivirent deux coupes de côté et les jambes étaient libres. Pendant ce temps, l'autre Gamma avait appliqué de la gelée synthétique de méduse sur toutes les plaies pour limiter les dégâts et préserver la vie.

Quand Spike fut complètement démembré, ils versèrent du VITAX® sur lui avec un arrosoir. C'est là que ses membres se mirent en mouvement et boitèrent vers le lit pour rejoindre les autres.

À partir de ce moment-là, on ne sait plus ce qu'il s'est passé, on sait seulement que la tête de Spike, soigneusement découpée à la racine du cou, reposait sereine au sommet du lit parmi les membres et qu'elle chantait parfois avec les autres. En ce qui concerne les autres parties de son corps, c'était difficile d'en suivre la trace, mais ce corps sans forme de milliers de mains et de têtes gémissait et remuait comme un seul homme.

À en croire la montre au poignet du bras qui gisait près de la fenêtre, il devait être six heures du matin quand ils enfoncèrent la porte. Peut-être avait-ce été le bruit, peut-être un serveur. Le premier officier de police se tenait là perdu parce qu'il ne savait pas sur quoi tirer. Il essaya de crier, mais c'était trop tard, des dizaines de mains avaient déjà quitté le lit et lui avaient sauté à la gorge. Après l'avoir étranglé, elles dévalèrent l'escalier comme des rats pour régler le sort de l'autre flic.

Spike tourna sa tête sur le côté et murmura :

« Encore du VITAX®... » et donna un baiser sur la joue de la gitane qui venait de faire surface, comme ses yeux étaient magnifiques.

Les deux Gammas décapités versèrent une dernière fois du VITAX® sur le lit nauséabond et se mirent à récupérer les parties de Spike selon les instructions. Quand ils eurent aligné toutes les pièces sur le tapis du salon comme celles d'une boîte de vitesse de Jaguar, la partie supérieure d'un tronc, toujours munie de ses deux bras et de sa tête s'approcha en trotinant pour dire adieu, il avait des larmes dans les yeux. C'est à ce moment qu'ils se mirent à le recoller avec de la colle médicale.

Quand Spike se réveilla dans le fauteuil, il se regarda dans le miroir, il était nu. Tout d'abord, il crut que le miroir était vieux et que son revêtement postérieur était fragmenté en de larges flocons d'argent. Puis il se rendit compte que les fissures préservaient l'arrière-plan et restaient confinées aux limites de son corps. Cela ressemblait à la photo volée de de Regina. Il n'eut pas besoin de crier, il savait, ces lignes étaient ses propres cicatrices.

C'était étrange, il ne tremblait pas, mais le froid dégoulinait le long de ses membres et il aimait ça. Il avait envie de se cogner le front contre le grabat et se sentait fort, comme capable de traverser les murs et les visages ou de percer des ventres de sa lance... Il avait finalement été réparé, il avait maintenant ce qu'il fallait pour aboutir.

Il ne pleura pas de l'intérieur de ses yeux quand il vit cette jeune femme, hagarde et inquiète poussant son chariot dans lequel étaient déposées trois fleurs fanées, elle le saisit par la manche et lui demanda avec des yeux implorants :

« Où est mon Sacha ? »

Il ne pleura pas, il serra les mâchoires et la plaqua contre le mur jusqu'à ce qu'elle s'effondre, sanglotant dans la poussière.

Il était un homme nouveau et se hâtait vers sa maison comme un soldat mécanique bien remonté.

Quand Regina ouvrit la porte, il ne la laissa pas parler, il saisit sa poitrine, déchira sa robe pour s'assurer et... inspecta avidement les cicatrices sur son corps avec ses yeux brillants.

Il avait complété le puzzle.

**"Ich bin ein Sieger » signifie en Allemand : « Je suis un vainqueur »*

La voiture

Je roulais de village en village, ce matin de l'été de l'année 1982, dans une berline confortable dont je tairai la marque. Comme d'habitude, la voiture tendait d'elle-même à rouler plus vite que je ne le désirais, si bien qu'il fallait régulièrement lui appliquer de sérieux coups de frein pour enrayer sa course débridée.

J'étais employé à un travail étrange, celui de ne rien faire ou presque : je conduisais. Je ne livrais rien, ni n'allais chercher de marchandises ou de missives, je roulais de ville en ville, de hameau en hameau, presque à mon gré, à travers la France, apportant la bonne parole dans le terroir.

Rassurez-vous, je n'étais pas apôtre d'une quelconque église, ma bonne parole était écrite sur les flancs, le capot et le toit de mon automobile : je faisais de la publicité.

Ce travail, qui en ses premiers temps était divertissant et me permettait de découvrir la campagne française devait s'avérer fatiguant, étant toujours sur les routes et il m'arrivait parfois de quasi somnoler au volant.

Récemment, ayant remarqué que les freins devaient être actionnés avec de plus en plus d'effort pour provoquer l'effet désiré, je vivais dans l'angoisse permanente qu'ils le perdent tout à fait et me laissent aux prises de cette automobile déchaînée.

J'avais pourtant, il y a peu, déposé ma voiture chez un ami garagiste, pour qu'il révisé le carburateur et la tringlerie, comme chaque mois d'ailleurs, depuis la fin de l'automne.

Ce qui était mystérieux, c'est qu'il n'y trouvait aucun défaut et ne s'en cachait pas. Je l'entends encore grommeler avec son sourire en coin : « Mais elle n'a rien votre voiture, il faudrait peut-être voir du côté du conducteur ! », et on se quittait, méfiants et satisfaits, chacun ayant trouvé son compte dans ce commerce étrange, car si l'intervention demeurait efficace, ni la cause ni le remède n'avaient été identifiés.

Ainsi avais-je dû m'accommoder de ce défaut, n'ayant pas les moyens de changer de voiture ou de garagiste. Et d'ailleurs à qui vendre et à quel prix un tel véhicule ?

J'appréhendais toute accélération que je sentais se glisser pernicieusement, sur les autoroutes, à la traversée des villages ou à l'approche des virages. Quand c'était le cas, il fallait que je déploie d'énormes efforts avec le pied pour amorcer un freinage. Je calculais largement mes distances, anticipais au mieux le trafic, au regard de cet étrange syndrome qui affectait ma voiture.

Ce soir-là, ayant beaucoup roulé à travers l'Alsace et ses pots de fleurs aux fenêtres, le plateau de Langres et ses brumes, je devais atteindre la Bourgogne un peu avant le

crépuscule. J'aspirais à mon petit hôtel, juste avant Vézelay, près des champs de moutarde, où j'avais pris l'habitude de descendre quand j'étais dans la région. Madame Bullet, la patronne, avait la gentillesse de me préparer un bouquet de fleurs qu'elle posait sur l'unique table oblongue près de la fenêtre.

Ce soir-là, ma voiture était plus déchaînée qu'à l'habitude, les collines et les vallons se suivaient à un rythme insoutenable, elle n'obéissait plus ou si peu à mes commandes qu'elle roulait à sa guise, me laissant pour unique rôle celui d'éviter les obstacles. Ainsi s'enchaînaient les virages sans que je ne puisse agir sur les freins, vous savez, comme dans les rêves, quand vous souhaitez fuir et que vos jambes ne répondent pas. Soudain une autre voiture surgit devant moi, je fus obligé de la dépasser pour ne pas la tamponner par derrière, et à nouveau apparurent des pots de fleurs aux fenêtres, le pont, les bois, le pâturage, à une cadence inadmissible, j'appuyais de toutes mes forces sur les freins pour enfin sentir un léger ralentissement dont je devais me satisfaire.

C'était certes encore rapide, mais cela allait mieux, j'essuyai la sueur de mon front, mon cœur battait toujours la chamade, mais je respirais. J'allais continuer comme cela jusqu'au prochain village et m'arrêter, quitte à me faire aider par une voiture en stationnement, mais je ne remettrai jamais les pieds dans cette voiture damnée, c'était certain ! Comme pour confirmer l'accalmie, je murmurais, les dents serrées, les yeux rivés sur le compteur : « Tout va bien ! »

C'est alors que cette satanée voiture se remît à accélérer. Il n'y avait rien à faire, j'entendais le moteur augmenter lentement sa vitesse de rotation, comme pour me narguer et me signifier une fois de plus qui était le maître. Ma gorge se noua, de grosses larmes jaillirent de mes yeux, aux larmes de l'épouvante succédèrent celles de la colère : je n'allais pas périr par les caprices de ce tas de ferraille. Je me mis debout sur les freins, la tête collée au plafond, poussant de toute mes forces contre le toit, pour augmenter la pression sur la pédale et faire ralentir cette folle voiture. J'avais heurté l'interrupteur de l'éclairage de cabine qui vint jeter sa lumière jaune sur mon visage crispé par l'effort, tandis que nous filions, moi debout sur elle, à 100 à l'heure dans la nuit froide et embrumée.

Je me réveillais en sursaut, une intense douleur au front, courbatu, comme si quelqu'un avait voulu me réveiller en me secouant. La fenêtre semblait grand ouverte sur une nuit étrangement calme, seule l'enseigne de quelque vitrine, sans doute, jetait ses éclairs bleus intermittents dans le silence, réfléchis par quelques éclats de verre oubliés sur la table par madame Bullet, qui l'avait cette fois-ci ornée de deux magnifiques branchages. J'humais une dernière fois cet air humide et frais comme celui des forêts et me rendormis.

L'infirmière m'apprit que je m'étais assoupi au volant, qu'on m'avait retrouvé, contre les arbustes d'un talus à l'entrée d'un bois, juste avant Vézelay.

Hildegarde

Liselotte n'était que femme de ménage à l'auspice Sainte — Thérèse, près du bois. Il y avait de riches vieilles dames d'une autre époque qui attendaient devant les fenêtres grises qu'un fils ou un frère traverse l'esplanade claire, couverte de gravillons blancs pour leur rendre visite.

Hildegarde portait la main à son porte-monnaie qui était grand comme un sac à main qu'elle serrait souvent contre elle à regarder les croix que formaient les montants de bois des cadres de fenêtre. Dans les yeux gris de Hildegarde, se reflétaient le perron blanc, l'esplanade, la lisière du bois et les croix que formaient les montants de bois des cadres de fenêtre.

Si le gravier crissait ou le plancher craquait, si le rire des enfants d'autres fils ou d'autres frères s'élevait dans la cour, Hildegarde levait les yeux tristement avant de les poser lentement sur Liselotte qui passait le chiffon sous ces mêmes fenêtres.

Quand Liselotte rentrait chez elle, sur sa vieille bicyclette, elle ne forçait même pas sur les pédales grinçantes, l'inertie de l'habitude l'emportait impassible vers son petit deux-pièces où sa mère l'attendait.

Chaque pas était compté, comme chaque sou et chaque parole, car la jeune Trident avait fort à faire entre les ménages à l'auspice et sa vieille mère. Il lui restait aussi peu de temps que d'argent. Elle portait à travers les voiles gris des fenêtres de sa minuscule cuisine son regard de souris apeurée où n'osait pointer ni la haine ni l'envie, sur la villa des Seigle, resplendissante d'aise à travers les peupliers du parc que feu Monsieur Trident avait aménagé du temps de son vivant.

Non que l'argent manquait beaucoup plus, car le frère Trident, du temps qu'il en gagnait était aussi prompt à le dépenser dans de mauvais vins qu'il était lent à l'ouvrage, bien pire, c'était l'entrain qui lui manquait et ses forces qui diminuaient.

Elle s'attristait le soir dans sa cuisine sur sa vie et surtout sur celle de sa pauvre mère, qui comme elle, n'avait vécu que de ménages et dont la ridicule retraite après tant d'années de labeur la condamnait à partager avec sa fille un coin sombre du salon de ce deux-pièces sans soleil.

Liselotte Trident était honnête, vertueuse et simple, elle avait un grand cœur, comme souvent les pauvres gens dans lequel tous se servaient comme dans un grand porte-monnaie ouvert,

croyez-vous qu'un de ses trois autres frères qui avaient tous des situations, eût proposé de prendre leur mère chez eux ?

C'était hors de question, les belles sœurs menaçaient de divorcer, de quitter le foyer, d'emmener les enfants, comme d'habitude. Alors Liselotte comprenait, elle qui voyait toujours plus de chagrin dans les larmes des autres que dans ses propres sanglots. Liselotte comprenait que feu Monsieur Trident puise dans ses souvenirs la force de vider ses verres, alors qu'il n'y avait plus rien à fêter depuis longtemps. Liselotte comprenait que Madame Hildegarde la frappe au visage de son grand sac quand elle avait oublié de rebrancher la prise de la lampe de chevet, à son retour du séjour à Saint-Moritz, organisé par l'auspice et qu'elle sorte un billet de cent francs pour sécher les larmes de Liselotte. Elle comprenait que tous connaissent l'Enfer et le Paradis, qu'ils soient riches ou pauvres, et cela suffisait pour rendre égaux ceux d'en haut et ceux d'en bas. Liselotte était bonne, c'était le seul bonheur qu'elle s'octroyait, secrètement, à l'abri de toutes les enquêtes.

C'est sans doute lors de l'une de ses rêveries pieuses, qu'assoupie devant l'écran qui diffusait le vide neigeux de l'éther après les heures d'émission, qu'elle sursauta, terrifiée lorsque' elle se réveilla, bégayant des mots indicibles, l'index pointé sur sa mère dont le visage immobile affichait un teint blafard accentué par les lueurs vacillantes du tube cathodique qui fluorescait le bruit de la nuit. L'ombre de ses cheveux gris dansait sur le mur blanc et semblait caresser grand-père pendu là par le temps et lui dire : « J'arrive » .

Liselotte, toute tremblante reprenait ses esprits, tirée si brutalement d'un sommeil si mérité, elle balbutiait maintenant des mots suffisamment articulés pour qu'une oreille entraînée les comprennent, puis on n'entendit plus rien que le chuintement du poste.

Liselotte s'était levée, les yeux toujours rivés sur le visage impassible de sa mère, absente, elle semblait absorbée par des pensées lointaines, quand elle poussa un cri : Quelque chose avait bougé là, près de la commissure des lèvres, c'est cela, un rictus venait d'apparaître sur la bouche d'Éléonore, puis lorsque ses lèvres s'ouvrirent et qu'une voix rauque questionnant : « Qu'as-tu ma fille ? » s'en échappa, ce cri se transforma en hurlement, ses jambes fléchirent et elle s'abandonna sur les genoux de sa mère étonnée, étouffant ses sanglots dans sa jupe et murmura : « Mère, je croyais que tu étais... » et relevant la tête pour contempler longuement sa mère elle ajouta : « Je croyais que tu étais

Hildegarde. » Et sa brave mère qui lui passait la main dans les cheveux lui répondit : « Ma pauvre enfant, je ne sais qui est Hildegarde, mais tu parais bien épuisée, tu devrais moins travailler. »

Liselotte songeait que peu de choses séparaient les pauvres des riches, quelques bracelets en or, une coiffure, un tailleur en laine vert olive, une blouse en nylon bleu à rayures grises, brillante d'avoir trop servi. Dieu avait fait les hommes égaux et parfois même semblables, Liselotte plus interloquée d'avoir découvert si tard la ressemblance de sa mère avec Hildegarde que par la ressemblance elle-même, comme si une voix intérieure lui conseillait déjà d'ignorer cette astuce du destin, emportait en silence vers les songes cette révélation qui devait bouleverser sa vie.

À partir de cette nuit-là, quiconque ayant bien connu Liselotte aurait certainement décelé un changement d'humeur et de comportement, elle était devenue plus distraite, plus soudaine, plus saugrenue et portait sur ses lèvres un mystérieux sourire qui semblait l'emmener loin, bien plus loin que le petit bois avoisinant l'auspice Sainte Thérèse.

Un jour, elle voulut interdire à sa mère de porter son fichu foulard rouge qu'elle gardait depuis la mort d'Auguste, un autre jour, elle lui parlait comme une possédée de vacances en Engadine, un matin même, elle la traîna de force chez un coiffeur alors qu'ils étaient en retard d'un loyer.

La pauvre mère qui connaissait bien son enfant se doutait bien que quelque chose ne fonctionnait plus comme d'habitude dans la tête de sa brave fille. Mais vous savez, même à ces âges avancés, il faut peu de persuasion pour que la coquetterie ravive les traits de la plus vieille des femmes.

Le docteur Martin, qui veillait à la santé d'Éléonore s'inquiétait aussi pour Liselotte. Il paraît qu'un jour, le chauffagiste de l'auspice, venu purger les vieux radiateurs en fonte de la chambre de Madame, trouva Liselotte allongée sur son lit, un chapeau d'Hildegarde sur la tête, lisant ses lettres.

C'était un soir d'hiver, Liselotte rentrait de l'auspice plus haletante que jamais, elle ne prit même pas la peine de cadenasser sa bicyclette au bas de l'escalier, gravit les marches jusqu'au petit deux-pièces, arrivant à peine à dominer son émotion, elle courut vers sa mère, brandissant une enveloppe jaunâtre en criant : « Mère ! Mère, ça y est, Henri est d'accord, Henri a payé ! »

Éléonore qui ne pouvait plus lire depuis longtemps, écoutait éberluée sa fille lui annoncer la singulière nouvelle : Henri, son fils aîné, qui après maintes années de

supplication acceptait de payer les frais de la maison de retraite. Sa femme, une pingre qui se plaignait tout le temps ne devait rien en savoir.

D'ailleurs, personne ne devait rien en savoir, ni les autres frères, ni leurs épouses. Liselotte ouvrit le poêle à charbon et y jeta l'enveloppe jaune déjà roulée en boule.

Sa mère, dont la perspective de quitter ce sinistre placard pour le luxueux auspice Sainte-Thérèse et les voyages en Engadine, laissait indifférente, semblait cependant s'agiter intérieurement.

« Henri ! » murmura-t-elle, « comme c'est gentil », puis elle sourit, d'un sourire rare qui éclairait même les flocons de neige qui commençaient à tomber devant l'étroite fenêtre de la cuisine. Elle souriait surtout de ce que son fils préféré ait pensé à elle pour ce geste qu'elle imaginait si coûteux, sans se douter que ce nanti ne remarquerait jamais la dépense.

Liselotte jetait presque pêle-mêle les quelques affaires de sa mère dans un baluchon vert que feu Herbert avait volé à l'État, du temps de sa conscription, puis elle s'agenouilla près d'elle presque pour la supplier : « On y va ce soir mère, peut-être pourras-tu y dormir dès ce soir ».

Sa mère incrédule leva un regard sévère sur les yeux rougis de sa fille, comme seules les mères savent porter pour y déceler le drame caché qui mouillait ses pommettes et sans dire mot, elle serra son petit foulard rouge, roulé en boule dans sa main.

Liselotte s'était redressée et regardait les quelques flocons roses et blancs que les lampadaires venaient de se décider à colorier. Immobile, comme rongée de remords, elle s'enfonçait les ongles de l'index et du majeur droits dans les phalanges de sa main gauche, puis comme une démente, elle hurla : « On y va maintenant ! Tu as compris ? » La pauvre Éléonore terrorisée redoublait de tremblements, jamais sa fille ne lui avait parlé sur ce ton.

Mais vous savez comment sont les vieux, ils se retournent de tous côtés, cherchant les amis qu'ils n'ont plus, sur une chaise, au coin d'un couloir, poussés par quelque infirmier impatient, ils se doutent bien qu'ils n'ont guère le choix que de suivre le chemin sur lequel on les pousse. Puis ils s'apaisent, évitant les conflits, jouissant du sursis pour finalement vous remercier de leur éteindre la lumière.

Liselotte s'avança vers elle, la dépassa, se mit dos à son dos, lui agrippa les avant-bras par l'intérieur, puis courbant l'échine et ainsi la soulevant légèrement, elle la traîna comme un vieux matelas vers la porte d'entrée sous les yeux de Grand-père accroché au mur qui devait rester là. Les talons d'Éléonore cognaient les marches de bois de l'escalier étroit,

comme des coups de poing qu'on frapperait à une lourde porte. C'est comme ça qu'ils faisaient, quand ils étaient pressés, pour l'enterrement d'Herbert, pour aller chez le coiffeur.

Éléonore chantonnait, les flocons lui caressaient le visage, toujours de nouveau flocons, il ne faisait pas froid, ce soir de décembre. Elle était apaisée par l'autorité de sa fille et regardait les portes des maisons défilé une à une devant elle, assise à l'indienne sur le porte-bagages. Elle pensait à Grand-père qui bien des années auparavant l'avait également emmenée à l'indienne, mais sur le cadre, blottie entre ses deux bras chauds, les guidant aussi vers le petit bois. Puis, elle pensait à Henri, c'était lui qui lui ressemblait le plus et ce même sourire envahit à nouveau son visage, « Henri » murmura-t-elle.

Liselotte pédalait comme elle ne l'avait encore jamais fait, elle sentait la haine lui monter dans les veines et redoublait d'effort comme pour la refouler vers les pédales grinçantes. — Henri —, sa mère l'avait toujours préféré, même si celui-ci n'avait jamais rien fait pour mériter cette préférence, depuis la mort de Grand-père, c'était à elle qu'il avait incombé ces dernières années de s'occuper d'elle pendant les longs mois de sa maladie en partageant son maigre revenu de l'auspice Sainte-Thérèse.

Liselotte, exaltée pédalait, cela aurait une fin, elle allait être libre, malgré Henri, malgré les autres et malgré sa bonté qu'elle portait toujours avec elle comme un paquet encombrant dans ses bras entrouverts. Et à qui les devait-elle, cette honnêteté et cette bonté qui la condamnaient à dépoussiérer les étagères de ces vieilles riches malades d'un auspice catholique et de leurs souvenirs d'Égypte ? A qui sinon à cette vieille folle sans âge qui se ferait enterrer vivante pour ne pas désobéir ?

Liselotte était hors d'elle et aurait crié aux arbres, si elle avait été seule : « Savez-vous pourquoi les gens sont vertueux ? Par lâcheté, et c'est ainsi qu'ils se font déposséder, exploiter, dominer toute leur vie jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la force de se faire emmener sur un vélo en plein hiver ».

Les bouleaux bordant le sentier jetaient des ombres intermittentes sur les deux démentes perdues dans leurs monologues. « Ce soir, ce sera fait, il y a des crimes nécessaires, juste au-delà de la justice humaine » semblait dire son visage.

L'ombre des bouleaux se rapprochait dangereusement du visage d'Éléonore et le fouettait à une cadence de plus en plus rapide, elle qui s'était maintenant assoupie, la tête baissée en avant, dirigée vers les lumières du château de l'auspice qu'elle ne connaissait pas encore, bercée par le balancement de la bicyclette et sa musique antique.

Le chemin était devenu étroit et Liselotte qui le parcourait deux fois par jour, redoublait de vitesse, semblant ignorer l'envergure extraordinaire que conférait la position particulière de sa passagère. Mais Liselotte n'ignorait rien, les dents serrées, elle connaissait trop bien le chemin pour que la pensée encore informe qu'une maladresse infâme, inutile, inadéquate n'ait pas effleuré son esprit, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, ce qui pour une raison qu'elle avait à peine à comprendre lui procurait sans qu'elle puisse le réprimer, une jubilation sans bornes, et la honte envahissait ses joues roses d'oser pousser en pensée un dessein déjà si funeste à de telles extrémités.

Quand Liselotte revint, tard dans la nuit, terrifiée même par les chats, sa passagère avait changé de position et reposait, la tête appuyée entre les deux omoplates de Liselotte, les bras étrangement enlacés autour de son ventre, un passant qui aurait eu le temps d'observer ce vaisseau fantôme aurait été surpris par les lacets des bottines qui faisaient un détour par l'intérieur des branches de la fourche arrière, les semelles posées sur les papillons, serrant la roue sur son axe. Mais ni la vitesse ni la lumière ne lui auraient permis de faire ces observations méticuleuses. Tout à coup, sa tête roula en arrière comme pour jeter un dernier regard, à l'envers sur le chemin parcouru.

Liselotte monta le corps de la même manière que quelques heures auparavant, plus lentement, car il lui paraissait plus lourd, plus doucement pour n'éveiller personne. Puis elle le déchargea dans le fauteuil, près du téléviseur, arrangea les boutons de la veste, la broche, les cheveux, essuya la terre qu'il avait sur le nez et dans les narines, puis elle cala son visage gentiment contre le haut-parleur du téléviseur, comme avant.

Liselotte fit quelques pas dans la cuisine et jeta machinalement un regard dehors sur la neige qui tombait maintenant avec assiduité, achevant déjà de recouvrir les traces de roues sur le trottoir. Elle la laverait demain, elle la changerait demain, pour lui ôter cette insupportable odeur qu'elle connaissait trop. Elle s'affaissa elle aussi dans son fauteuil, trop exténuée pour mesurer l'incongru de cette situation et s'endormit, face à face avec celle qui ne se réveillerait jamais.

Henri arriva vers dix-sept heures le lendemain, sa femme était restée dans la voiture, parquée en face devant le portail de la villa des Seigle, Liselotte l'observait s'affairant déjà à sa toilette devant le petit miroir de passagère, elle n'avait pas voulu monter, « elle n'aurait pas supporté », avait-elle dit à son mari. En réalité, elle n'était jamais montée, même à la mort d'Herbert, elle avait toujours eu peur de se salir, d'emporter les odeurs ou d'accrocher son tailleur neuf sur les échardes des vieilles chaises.

Il avançait dans la petite pièce sans jeter de regard sur la morte, celui-ci parcourait plutôt les murs comme cherchant quelque chose à emporter, puis il s'arrêta sur sa sœur, pleins de reproches, comme si elle aurait du disparaître elle aussi. De préférence, il aurait tout fait disparaître, sa sœur, sa mère, ce sordide deux-pièces, cette pauvreté honteuse qui faisait tache dans son bonheur et dont son égoïsme était responsable, son enfance, son histoire, son nom qu'il trouvait ridicule et qui lui rappelait à jamais qu'il était fils de pauvre et même son image cassée dans ce miroir coupé en deux au-dessus de l'évier. Ce n'était pas très compliqué pour le chef d'une entreprise de démolition.

Il fut tiré de ses pensées moroses par une voix qui prononçait son nom : « Henri Trident, je suppose, comme vous le savez, votre femme m'a appelé, Docteur Mourre, médecin légiste, affecté à la police judiciaire ».

Voilà pourquoi sa femme était restée dans la voiture, la sorcière ! C'est elle qui a mis cette idée insensée dans la tête d'Henri, comme si Liselotte n'était pas assez accablée par les événements pour l'être également par des soupçons fantaisistes. Elle avait certainement utilisé ses relations dans la police, précisément son frère pour réussir à dérober au Docteur Martin le soin de l'autopsie et la laisser faire à ce Docteur Mourre tellement soupçonneux que la première chose qu'il fit fût de porter son stéthoscope au cœur de la défunte. Visiblement rassuré il demanda à Henri de l'aider à la porter sur la table. Liselotte resta cachée dans la remise pendant que se déroulait cette ignoble autopsie de campagne.

Quand on porta le corps en terre, des soupçons planaient toujours dans la tête d'Henri et surtout de sa femme, ce, bien que le médecin légiste ait conclu à une mort naturelle et qu'il n'y ait aucun motif sérieux pour justifier un tel forfait. L'enterrement fût de mauvais goût, Helena, ravie de porter son nouveau tailleur noir regardait l'heure. La tombe d'Herbert avait été réouverte, la pierre en ciment qui avait été façonnée par l'entreprise d'Henri avait été modifiée pour laisser place à un autre nom, celui d'Éléonore Trident, née Flageole dans un autre ciment, ou n'était-il pas sec puisqu'il était plus clair ?

Cela ressemblait à une mauvaise mise en scène, le chagrin, les larmes, l'oraison tout était faux, jusqu'à ce qu'on doute même qu'ils enterrassent la « bonne » Madame Trident sous ce soleil qui brillait comme si on s'était trompé de jour. Tout le monde était pressé, les deux autres frères arrivèrent en retard. Liselotte ne leur adressa même pas la parole, elle partit, un sourire mystérieux sur ses lèvres, s'éloignant vers la petite grille du cimetière, sous le regard méprisant d'Helena. On mit cela sur le compte de l'exténuation nerveuse, même lorsqu'il parut qu'elle avait été vue une nuit, danser sur la tombe d'Éléonore en criant : « l'Engadine ».

Durant les semaines qui suivirent l'enterrement, les relations de Liselotte et d'Hildegarde furent métamorphosées, aux dires de tous les employés de l'auspice, je dis « Hildegarde » et devrais dire « Madame », car elle non plus n'aime plus son nom et ne se fait appeler depuis peu que « Madame ». On liait ces changements chez Liselotte aux évènements récents et chez « Madame » à ce qu'elle avait été trop prête de nous quitter, bref ils s'occupaient l'un de l'autre comme mère et fille l'auraient fait.

Un matin, il devait être dix-heures, la Mère Supérieure s'annonça, elle était accompagnée d'un monsieur en complet bleu rayé qu'elle présenta comme notaire : « Madame » dit-elle, « en nous permettant de consulter votre dossier la semaine dernière, il nous est apparu que vous n'aviez pas fait de testament et il faudra que l'on sache ce qu'il doit advenir de votre fortune. Nous savons tous que vous avez une santé de fer Madame, mais... » Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase que « Madame » riait aux éclats et désignant Liselotte du doigt s'écria : « Je lègue toute ma fortune à Liselotte Trident ici présente ».

La consternation se lut sur les visages des visiteurs, puis malgré quelques tentatives de raisonner « Madame », la Supérieure dut se résoudre à laisser le notaire prendre acte et laisser « Madame » le soin de griffonner quelques signes encrés, tracés par ses tremblements testamentaires.

C'était fin mars et le soleil jetait de grands rayons bien francs sur le parquet de chêne de la chambre de « Madame », Liselotte nettoyait le miroir au-dessus de la commode. Madame regardait par la grande fenêtre le bois derrière l'esplanade blanche où crissaient les gravillons, on chargeait des bagages dans un autocar.

« Dis-moi Lise », dit-elle en rajustant son foulard rouge, « quand enlèveras-tu ces chapeaux à plumes qui sont si laids et ces drôles de lettres de l'armoire comme tu l'avais promis ? »

Le miroir

C'était une famille heureuse, en apparence tout du moins. Ils y venaient tous les dimanches, comme moi, et s'asseyaient toujours à la même place, près du miroir. Mais à y regarder de près, d'aussi près que le permette la distance qui sépare des tables voisines, on sentait le père impatient, s'ennuyant sans doute un petit peu. Si on l'observait plus longtemps, on arrivait à la conclusion qu'il se sentait seul et peut-être même incompris de son épouse. Ils regardaient tout deux dans le vide, chacun de son côté sans échanger une seule parole pendant de longues minutes. Leur silence était interrompu par les remarques ou les interdictions adressées à leur fils, un bambin de cinq ans qui essayait de s'occuper. Régulièrement, le père se levait pour descendre aux toilettes, une fois au début du repas, juste après avoir pris la commande, une fois à la fin du repas, juste après avoir commandé l'addition, et assez souvent juste après le plat principal. Pourtant il n'avait pas l'âge qui requiert des visites si fréquentes aux toilettes. Que faisait-il ? Avait-il la manie de se laver les mains toutes les cinq minutes, allait-il téléphoner à son amante ?

Ce n'était sans doute pas seulement les questions qu'un voisin de table curieux et désœuvré se posait car il était évident que la jeune femme qui veillait sur le bambin pendant les absences de son mari se posait des questions similaires, tant son visage dégageait la même expression inquiète et agacée à chaque fois qu'il quittait la table, du moins à chacune des quinze fois que le hasard m'a données la malchance d'observer.

J'avais ma théorie que je gardai pour moi bien entendu, je pensais que ce jeune homme s'ennuyait et qu'il descendait aux toilettes pour s'arranger devant le miroir. L'idée m'est venue en songeant à ma propre jeunesse où je passais des heures devant le miroir à me parler à moi-même, à arranger ma chevelure, à me regarder, me sourire, me trouver beau, me trouver laid, me reconforter, et même m'envoyer des baisers à travers le miroir. Il est même vrai, qu'un soir de grand désarroi, je me suis surpris à coller mes lèvres à l'endroit de leur image sur la glace. Est-ce un si grave péché que de s'aimer ? Je sais bien la morale est contre mais entre nous, celui qui s'aime fait moins de mal que celui qui se hait et ce qu'on appelle égoïsme n'est-ce pas la plus grande générosité qui existe, la générosité envers soi-même ?

Ce jeune homme me faisait penser à cet autre moi-même, celui de ma jeunesse, et je me disais qu'il devait être dans un profond malheur pour, malgré la présence de sa tendre épouse et son joyeux garçon, s'adonner à une telle manie que nombreux auraient qualifié de vice.

Je ne sais si ce fut de la pure curiosité où si j'envisageais de satisfaire celle de son épouse, mais l'envie me prit de descendre moi aussi aux toilettes pour surprendre notre gredin. Je le confesse, c'est inacceptable, honteux, mesquin et bas, mais le vice de la curiosité la plus acérée m'avait atteint. Cela faisait plus d'un an déjà que je mourrais d'envie de savoir ce qu'il faisait dans ses toilettes trois fois par repas tous les dimanches sans doute depuis un an, c'est humain non, c'est mon droit, on ne peut pas torturer comme cela les voisins qui n'ont jamais demandé à être des témoins des drames conjugaux. Qu'on leur accorde un droit de regard, si on leur assigne un devoir de témoignage à ses voisins de votre vie.

Ce dimanche-là, la messe ayant été plus courte que d'habitude, je pénétrai le restaurant avant eux, ce qui me ravissait car j'avais décidé de passer à l'acte et il me fallait toute la liberté nécessaire, y compris celle de choisir lesquelles des trois excursions de notre somnambule j'allai épier. À douze heures quarante-trois, il s'essuya la bouche avec sa serviette et se leva comme d'habitude, il se dirigea vers les toilettes sous le regard exaspéré de sa femme. À quarante-quatre je me levais et descendais les escaliers, je sentais ce mélange de peur et de fascination que le criminel ressent juste avant de commettre son crime. Quelle expression prendre s'il remontait l'escalier maintenant ? Mon dessein ne se voyait-il pas vingt lieues à la ronde ? Je me mis à descendre sur la pointe des pieds, à ralentir, oui, j'avais entendu une voix, comme une plainte ou un mantra récité à voix basse.

C'était donc cela, un curé, un ultra, un orthodoxe qui n'osait pas partager son secret avec son épouse, un timide quoi, j'allais presque rigoler quand je crus entendre des sanglots, oui cet homme pleurait, j'avais ma tête au-delà de l'arrête du mur pour mieux voir et mon cœur fit un bond, cet homme se parlait à lui même dans le miroir, il se touchait le menton, il se caressait la joue, il s'essuyait les larmes, il s'embrassait, il parlait une langue étrangère. Je reculai, honteux, effrayé par lui, par moi, puis je n'entendis plus rien, il ne parlait plus, il ne chantonait plus, il allait sans doute faire volte-face et se retrouver nez à nez avec celui qui l'épiait depuis un an, il allait sans doute s'en rendre compte, un tel être, si sensoriel, si intuitif, si émotif, la panique me saisit, que faire ? Retourner sur mes pas aurait été l'action la plus louche qui soit, il aurait su que je ne pouvais venir des toilettes, continuer était le moindre mal même si le soudain bruit de pas ne pouvait que laisser conclure que je m'étais tapi dans l'ombre comme un voleur. Je n'avais pas le choix, d'ailleurs la curiosité insatiable reprenait le dessus, pourquoi s'était-il tu ? Il s'était senti épié n'est-ce pas et attendait. Je décidai d'avancer.

À mon grand étonnement, il n'y avait personne. D'accord, il m'avait entendu et avait disparu, se cachait dans une des toilettes. Je décidai d'en avoir le cœur net et sans pitié, tel un flic ou un agent de sécurité, je patrouillai les toilettes du restaurant à la recherche des recoins de l'âme. Je voulais déloger et priver ce pauvre hère de son droit le plus intime, celui de se recueillir, de s'occuper un peu de lui, comme moi il y a trente ans, vous voyez, si on s'aimait un peu plus, on ne maltraiterait pas les autres.

Dans ma folie punitive j'ouvris les portes de chaque cabinet et les claquait une à une, personne, personne dans l'antichambre non plus, la rage montait en moi, je n'essayais même plus d'être discret, où diable était-il ce fantôme qui torturait ainsi sa brave épouse qui était si bonne mère ? J'allais remonter l'escalier, penaud, déconfit, je fis quelques pas dans le vestibule quand je sentis un regard derrière moi, je crois bien que c'est un regard que je sentis ou peut-être deux, j'avais décidé de ne me retourner qu'arrivé aux marches, on n'est jamais assez prudent.

Enfin, n'en pouvant plus, je me retournai, je vous le jure, il n'y avait personne. Pourtant, je sentais toujours un regard posé sur moi, tout à coup, l'horreur me glaça, là dans le miroir, quatre mètres derrière le lavabo, il était là dans le miroir, mon cœur fit un bond, avais-je oublié une pièce ? Je me retournai sur la réalité que reflétait ce miroir, il n'y avait personne. Une diablerie vous dis-je, je me retournai sans plus attendre vers le miroir, il était là, dans le miroir seulement et parlait à en croire son mouvement de lèvres à celui qu'il tenait par la main, puis par le cou, dans le miroir, qu'il se mit à embrasser. Je marchai à reculons vers l'escalier, terrifié, les yeux rivés sur ce couple, tout à coup son compagnon se retourna et les rayons de la lampe s'abattirent sur son visage, c'était son image.

Greeneisen

Nous étions arrivés tard dans la nuit. Nous étions venus pour le week-end. Lars avait loué la voiture, Finn conduisait et moi je buvais du whisky à l'arrière. Les douaniers avaient pensé que la luxueuse voiture appartenait à l'un d'entre nous et en étaient bien étonnés, nous n'avions pas même la trentaine. On était venus pour bien s'amuser, attirés — sans qu'aucun d'entre nous ait osé l'avouer — par la réputation entreprenante des filles de ce nord de l'Europe. J'avais déposé Lars et Finn chez la grand-mère de Finn qui n'avait de place que pour deux. Il pleuvait.

L'enseigne lumineuse verte affichant ce nom de Greeneisen dominait majestueusement la lourde porte d'entrée de bois sur laquelle était gravée une croix du Christ enlacée par un serpent, dont la tête en fonte servait de poignée. L'adresse m'avait été donnée par un ami. Le tapis était rouge, je m'en souviens, il commençait dans la rue, recouvrait les marches de la porte d'entrée, traversait le vestibule, épousait l'escalier menant à la réception et fonçait tout droit jusqu'à l'ascenseur, en laissant la réception sur la droite.

Rouge, était-ce la fatigue ? Ce rouge, je ne le voyais pas uni, mais plutôt comme un ciel nuageux de crépuscule, un ensemble de taches énormes faites les unes après les autres au fil des années par quelques de voyageur. C'était la seule chose de chaude, si je puis me permettre, dans cette salle d'entrée qui dégageait, malgré cette multitude de tables en érable une atmosphère glaciale.

De toute évidence, je dérangeais. Était-ce ma jeunesse, mon état civil ou simplement le fait d'être étranger ? Un instant, je songeais à repartir, faire volte-face. Je ne sais si c'était une déformation de ma perception engendrée par la fatigue du voyage, mais j'eus le sentiment de milliers de regards posés sur moi, sur mes épaules, mes jambes, je me retournai nerveusement, si nerveusement sans doute que les quelques personnes plantées là me jetèrent à elles seules un regard mille fois pire que je celui que je redoutais. Un regard immensément triste, un regard qui semblait s'attacher à moi comme si j'étais le seul être vivant à mille lieues à la ronde. Un regard qui me tenait à la fois prisonnier et voulait me chasser avec la plus grande violence. Je me sentais tout à coup paralysé, ni mes jambes ni ma tête n'étaient prêtes à m'obéir, vous savez comme dans les rêves.

Je fus interrompu de cette torpeur par une voix grave, très déférentielle qui m'interrogeait : « Pour une personne ? »

Je n'eus pas le temps de répondre, la voix inhumaine reprit, « C'est mieux d'être seul ».

Je ne sais pourquoi, mais je répondis que nous étions trois et tous les hôtes assis au salon se retournèrent à l'unisson comme si j'avais prononcé le plus parfait parjure de la Terre. Mes jambes se mirent à flageoler. C'était si idiot d'avoir peur. Je n'étais pas en train de voir un film d'horreur de série B, j'étais en train de prendre une chambre dans un hôtel recommandé par une bonne amie d'un excellent ami. Alors je bredouillais :

« Mais les deux autres ils ne viendront pas, ils habitent ailleurs, c'est clair ? »

« Mais tout à fait » répondit le personnage en me fixant avec une certaine curiosité.

C'est alors qu'observant sa main gantée de blanc écrire mon nom sur le registre à l'aide d'un magnifique stylographe, je m'aperçus que la plupart des noms précédant le mien étaient barrés. Je trouvais cela extrêmement saugrenu, n'ayant rencontré cette pratique dans aucun établissement auparavant. J'ouvris ma main droite pour tendre trois doigts et lui chuchotait presque :

« Je reste trois jours, trois ! » « Comme vous voudrez Monsieur, mais cela aucune importance, Madame Jenseids va vous montrer votre chambre. »

« C'est la 23, Monsieur, avec vue sur le lac ». Elle me montra une petite porte dessinée dans un mur blanc et cylindrique entourant un escalier en colimaçon au milieu de la pièce.

« Par ici, ce sera plus rapide ». Je lui montrai mes deux valises abandonnées sur le tapis rouge, qu'il me semblait inadéquat de porter en haut de cet étroit escalier, elle montra un grand étonnement comme s'il était tout à fait inhabituel d'apporter ses valises en voyage.

Madame Jenseids était encore une belle femme, le visage ovale, coiffée de longs cheveux noirs qui, attachés en arrière lui arrivaient jusqu'aux épaules. Elle était vêtue d'un chemisier blanc qui semblait contenir toute une énergie qui ne demandait qu'à se consommer. Celui-ci prolongeait un tailleur terre de sienne, en laine sans doute, qui après avoir enveloppé brièvement un séant saillant, révélait des jambes agiles, fines, couvertes de bas noirs qui étaient tout à fait aptes à troubler les pensées de n'importe quel homme.

Comme je m'apprêtais à avancer en direction de mes valises, un personnage en livrée, sorti d'on ne sait quelle porte me retint de son bras et me dit d'un ton révérencieux : « nous nous en chargeons. » Il ne me restait plus qu'à suivre Madame Jenseids qui me précédait déjà dans l'escalier.

Comme si elle voulait faire disparaître le trouble de mes pensées, elle se retourna subitement et me regarda interrogatrice, ne prenant aucun risque et ne laissant aucun doute dans mon esprit : elle connaissait les hommes mieux qu'ils ne se connaissaient et son regard ramenait n'importe lequel d'entre eux au royaume de la réalité dure et froide de cet établissement. Elle me montra ma chambre qui était grande et avait une magnifique vue sur le lac. De grands rideaux mauves pendaient jusqu'au sol, un grand lit double, parallèle à la baie vitrée nous accueillait dès qu'on rentrait. La femme quitta la chambre aussitôt, non sans ajouter : « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites le neuf ! Il faisait presque nuit et la brume qui flottait sur le lac de manière irrégulière donnait l'impression de promeneurs solitaires errant au clair de lune.

Malgré l'heure tardive, je sortis voir l'étang de plus près, la brume s'était épaissie à certains endroits comme au ponton de l'hôtel où, si l'on voyait la proue des barques amarrées là, on n'en voyait pas la queue. J'eus soudain le désir de fuir, de me plus retourner à ma chambre, je marchais d'un pas décidé sur le chemin longeant l'étang quand tout à coup, j'entendis un hurlement, comme celui d'un chien hurlant à la mort, mais ce hurlement avait quelque chose d'humain, définitivement humain, il me glaçait les bras des épaules aux mains à me faire les presser contre les hanches comme si cela devait me réchauffer. J'étais persuadé que le cri venait du milieu du lac, qui pouvait bien s'y trouver à cette heure si tardive ? Et quelle raison aurait eu cette personne de crier ? Serait-elle tombée à l'eau ? On ne crie pourtant pas comme si l'on traversait l'Hadès parce qu'on tombe à l'eau, et puis je n'ai entendu aucun bruit d'eau, ni de rames, ni d'embarcation. Tout à coup, un bruit de fenêtre que l'on ferme brutalement provint du milieu du lac, je compris que le hurlement provenait de cette même fenêtre. L'écho sur les pentes des collines de l'autre côté du lac provoquait cette illusion.

La brume avait gagné la rive, on ne voyait plus qu'à dix mètres, bien qu'il ne fit pas particulièrement froid pour la saison et que mon manteau fourré d'ours fut largement assez chaud, j'avais froid jusqu'aux os, et je décidai de rentrer à l'hôtel au plus tôt pour me blottir près de la cheminée où j'y avais vu un feu généreux danser sur les visages certes livides des convives. Je fis demi-tour et mes bottes crissèrent sur le gravillon du chemin. Je m'approchais d'un pas décidé, quand tout à coup je sentis le souffle d'une bête me souffler

son haleine chaude en plein visage, je fis un bond en arrière, terrorisé, je croyais être nez à nez avec un énorme doberman ou quelque chose de similaire. Une tête de cheval noir sortait de la brume et me fixait en soufflant par le nez, puis je m'aperçus qu'il y avait deux chevaux noirs surgis de nulle part qui attendaient là, attelés à une charrette qui contrastait par sa modernité à l'attelage, une charrette noire en matériau plastique comme utilisé dans bon nombre de valises. La voiture d'environ deux mètres de long et un mètre de large était haute d'un mètre cinquante à partir de son châssis lui-même monté sur des roues équipées de pneumatique qui le portaient à environ cinquante centimètres du sol. Ainsi elle devait être une voiture isotherme de livraison avec ses trois tiroirs empilés qui se tiraient par l'arrière de la voiture à l'aide de poignées chromées. Mais pourquoi était-elle tirée par un cheval ?

Je repris ma marche énergique et au moment où j'atteignis la porte de l'hôtel, j'entendis le bruit d'un portail qui grinçait, je me retournais juste à temps pour apercevoir dans une éclaircie de brume la voiture, tirée par les deux chevaux noirs qui franchissaient le portail de fer forgé pour s'évanouir dans cette nuit froide de l'automne.

Les hôtes réunis au salon ne parlaient pas, ne lisaient pas, ne fumaient pas et ne buvaient pas. Ils semblaient attendre sans impatience quelque chose, comme dans une salle d'attente. Ce qui caractérisait le plus cette compagnie, c'était la fixité de leur regard, l'immobilité de leurs expressions. Par la grande baie vitrée du salon, on distinguait maintenant nettement les rives argentées de l'autre berge. Des petits ilots de brumes, comme des mèches d'ouate semblaient envelopper des embarcations solitaires qui passeraient des voyageurs de l'autre côté.

Les murs qui étaient faits de larges pierres grises et planes créaient le décor idéal pour leurs yeux gris qui brillaient avec d'autant plus d'intensité qu'ils regardaient presque tous le feu. La lumière du jour passé jetait ses dernières lueurs à travers les bouleaux alignés sur la crête des collines surplombants l'autre rive. Les flammes semblaient leur caresser les joues, partageant le plaisir avec leurs mains qui calaient bien la tête pour en écouter le crépitement.

On attendait je ne sais quoi, paralysé par une torpeur qui semblait habiter les murs mêmes de cet établissement. On allait bientôt passer à table, l'imposante pendule qui battait la mesure du silence semblait regarder l'étang comme une vieille chouette en hululant dix-neuf heures trente.

Tout à coup, une silhouette de jeune femme apparut, frêle, vêtue d'une longue jupe de flanelle, plissée, d'un vert qui hésitait entre l'olive et le vert de gris. Un gilet de laine jaune pastel à col, fermé jusqu'à la lisière de la poitrine dérobait un chemisier blanc déceimment déboutonné.

Elle était grande et blonde comme les filles du Nord, la peau blanche comme si elle n'avait jamais vu le soleil. Elle semblait sortir de son lit, un lit qu'elle porterait sans cesse en elle même et qui ébourifferait sa peau, comme une jonquille qu'on aurait forcée à s'épanouir en déchirant sa robe verte. On découvrait sous ses pétales deux formidables pistils qui ne manquaient pas d'attirer la sève de cette tige vigoureuse.

Ses yeux n'étaient ni gris, ni bleus, ni verts, ils étaient ces trois couleurs à la fois et son visage un peu caché par une partie de ses cheveux captait toute la lumière encore présente. Malgré sa stature, elle marchait comme une féline et descendit les marches comme si elle entrait en scène. Je replongeai les yeux dans mon livre comme si je n'avais rien vu, mais je ne lisais plus, j'observais la beauté du caractère et du papier.

Elle vint s'asseoir en face de moi en m'ignorant complètement, prit une revue de mode sur la table basse et croisa ses jambes. J'hésitais entre lever les yeux et continuer de fixer mes lettres d'imprimerie. Puis je raisonnais que si je voulais l'observer, c'était maintenant ou jamais, son mari n'allant certainement pas tarder à la rejoindre, de plus elle était absorbée par sa lecture.

Alors, je levais les yeux et mon cœur se mit à battre plus fort, j'étais rivé sur ses yeux qui semblaient tout-puissants, qui semblaient les maitres de ce corps et venaient de très loin et semblaient embrasser toute l'humanité entière, puis mon regard dériva sur sa bouche, une large bouche, sensuelle et charnue que j'imaginai déjà goûter en commençant par la commissure que je supposais salée. Puis j'observais le galbe de sa joue, le vélin de ses fossettes. Seul le menton était un peu large, un peu masculin et marqué, mais c'était ce qui donnait à ce visage son aspect prédateur qui était sans doute responsable de la fascination qu'il exerçait déjà sur mon regard connaisseur. Je m'apprêtais à rentrer sous cape presque honteux d'être resté si longtemps à l'observer quand elle leva les yeux d'un regard qui me forçait de le soutenir, j'étais subjugué, collé à ses yeux, ses lèvres, son cou. Elle n'avait rien dit, mais elle m'emmenait déjà dans les méandres de ses sens, elle me happait dans le tourbillon de ses souvenirs, c'était un ordre, plus de recul possible, j'étais arraché du sol, elle m'attirait à elle. Je pliais, j'obéissais, le jeu était fini, elle m'avait cassé, rompu l'échine, le désir s'était transformé en une dévotion infinie, instantanée. Ce désir, individuel, superficiel, commode, à fleur de peau, petit, ridiculement banal et presque honteux était

mort dans l'œuf pour faire place à un sentiment presque religieux envers une inconnue dont je n'avais même pas entendu le son de sa voix. Elle avait refermé la revue et s'était levée, laissant derrière elle un discret parfum, comme un venin fatal, mélange de bébé et de musc, qui l'enveloppait dans son quart de tour presque militaire qu'elle fit pour se diriger vers la salle à manger.

Je restais là, perdu dans ces récentes impressions, me demandant si tout cela avait bien été réel ou était le fruit d'une imagination attisée par la fatigue du voyage et fermais les paupières. J'allais me secouer le visage comme je le faisais d'habitude pour chasser de mauvaises pensées quand une main me toucha l'épaule, je sursautais, l'individu qui avait porté mes valises m'informait que le repas était servi.

Une longue table accueillait tous les hôtes qui avaient déjà commencé à manger la soupe qu'on leur avait servie. Un vieillard assis sur un fauteuil présidait en bout de table et semblait vilipender la tablée, cependant qu'aucun son ne sortait de sa bouche, mis à part le bruit d'aspiration qu'il provoquait pour refroidir et aspirer une cuillerée qu'il engouffrait dans sa bouche édentée entre deux sermons. Une femme à peine plus jeune que lui et qui prétendait lire sur ses lèvres, nous communiquait les pensées de ce vieillard loquace, mais silencieux :

« Il dit que non seulement tout est corporel, physique, mais que ce qui ne l'est pas devrait le devenir au plus tôt. Prenez le cas d'un écrivain dont on dit qu'il a une existence cérébrale, si quand il écrit, il ne ressent rien dans son corps, plus particulièrement dans sa poitrine et son ventre, tels des vibrations, des chatouillements ou des rafraichissements et des couleurs, alors il faut qu'il s'arrête immédiatement d'écrire et qu'il recopie l'annuaire téléphonique ».

Dans son emportement, le vieil homme avait taché sa serviette blanche, maintenant maculée de soupe au cresson, j'avais les yeux rivés sur elle pour restreindre mon champ de vision, comme je faisais souvent pour ne faire rentrer qu'au compte-goutte les manifestations d'un environnement trop pressant.

Il y eut un silence, la vieille femme « terminait » sa traduction un peu gênée, comme attendant une réponse qui ne venait pas. Il finit par faire tomber sa serviette.

Puis le vieillard reprit ses grimaces buccales dans un clapotis qui faisait penser aux clics bilabiaux des langues khoïsan d'Afrique, quand il eut fini, il ricana. La vieille femme reprit : *« Il dit qu'il faut tout vivre véridiquement, la joie comme la peine, c'est écrit, c'est notre devoir, mais trop de nos semblables manquent de ce courage et ont tellement pris*

l'habitude d'éviter tout par peur de la douleur qu'ils évitent aussi la joie et s'ennuient. Et comment leur en vouloir quand toute notre société, dans notre pays, est bâtie sur la distance et la bienséance. Même en amour, il faut maintenant être politiquement correcte, si cela devait continuer comme cela, il n'y aura plus que des masturbateurs et des masturbatrices solitaires, qu'en pense donc Mademoiselle Fein ? »

Une voix claire et forte s'écria :

« Mademoiselle se demande ce que vous faites ici avec de telles dispositions ».

La voix provenait de la jeune femme qui s'était assise devant moi au salon, puis elle disparut sous la table. Mon voisin de table, un jeune homme sec, qui n'avait rien mangé depuis le début du repas intervint :

« Parfaitement, la question est bonne, vous qui cherchez en permanence la vérité, vous ne vivez rien, votre corps est en permanence raidi par la pensée, vos sens atrophiés par la réflexion, vos actions étouffées par le doute. La vie est un leurre, une inépuisable occupation de camouflage, d'embellissement et de sophistication, d'habillage et de retard, c'est l'essence même de la culture et de l'humanité. Tous ces apôtres de la vérité, de la "directitude", de l'authentique sont des prolétaires de la vie, ils ne mentent pas par honnêteté, mais parce qu'ils n'en ont pas l'intelligence. Ces rustres ne connaissent de l'amour que le rut. La vérité leur crève les yeux et ils en restent aveugles toute leur vie, et puis à force de chercher la vérité, ils finissent par la trouver car il n'y en a qu'une, c'est la mort. »

Cette dernière phrase avait clos le débat, tué tout mouvement, tout ébat, toute intention de réponse parmi l'assemblée où personne n'osait plus regarder personne, sans doute parce qu'elle était vraie. La table s'était éteinte comme un grand monstre auquel on aurait porté le coup mortel et qui aurait eu son dernier soubresaut. Une gravité funèbre avait empli la salle. Mademoiselle Fein, qu'on avait complètement oubliée, réapparût soudain de dessous la table, la serviette du vieillard à la main, ce qui provoqua un éclat de rire général, mais un rire nerveux et saccadé comme un sanglot qui s'élève parfois solitaire à un enterrement. Elle se redressa complètement, puis s'avança solennellement vers le vieil homme pour lui renouer sa serviette, sans mot dire, comme pour lui remettre une décoration. Elle était encore plus belle, se frayant, indifférente, son chemin de retour parmi les derniers rictus sonores qui éclataient encore ici et là dans la salle.

Ce n'est que lorsque le serveur vint retirer le couvert et la chaise inutilisés que je remarquai pour la première fois qu'une chaise était restée vide. Peu de temps après qu'il

eût accompli sa besogne, toutes les chaises de l'autre côté de la table furent déplacées par leurs occupants dans un effort commun et synchrone de combler le vide laissé.

Je passais la fin du repas mentalement absent, je n'écoutais plus, c'est à peine si je voyais, si je sentais, si je goûtais ce qu'on me servait. J'étais dans le silence, comme tous les autres sans doute. Je partis dans ma chambre avant le dessert, tel un somnambule attiré par une force suprême, il fallait absolument que je sois seul et vite, comme si une révélation m'attendait que je devais recevoir en toute exclusivité, confidentialité et concentration, la seule chose que j'entendis fût la réponse à quelque question où quelque événement devait se tenir demain à dix heures, puis je n'entendis plus rien, comme si mes oreilles avaient arrêté de fonctionner, comme si elles avaient eu une apoplexie.

Cette nuit-là, je tardai à m'endormir, préoccupé par cette compagnie qui semblait se connaître ou partager un intérêt commun qui m'échappait. Qui étaient-ils ? Ce n'était pas une famille, ce n'était pas les retrouvailles d'une classe, ni un voyage organisé et qu'allaient-ils faire demain à dix heures ? Je dormis mal, comme quelqu'un qui aurait trop mangé et fis ce rêve étrange où j'avais froid : chacun des personnages de cet hôtel était venu pendant la nuit dans ma chambre et s'était aligné dans une file qui dépassait les limites de la chambre, pour attendre son tour de déposer, un baiser bien plus froid que moi, sur mon front en murmurant des paroles incompréhensibles.

Je me levai de bonheur, non pas reposé mais inquiet, à peine les yeux ouverts, j'étais debout, j'écartai les rideaux pour voir le jour poindre. D'habitude, je me levai tôt dans la jouissance d'être seul, à part, le premier au rendez-vous de la vie, pour avoir cette longueur d'avance sur moi-même et réfléchir, me recueillir quelque temps avant le tintamarre des autres, leurs voitures, leurs enfants, leurs avions. Mais mon corps ne se recueillait pas, mon esprit ne s'assouplissait pas, j'étais comme une mécanique remontée, attendant dans sa loge de rentrer en scène, pour un jeu macabre. J'ouvris la porte du balcon et jetai un dernier coup d'œil en face, sur le lac, les collines et la brume, sur les arbres dénudés qui se détachaient sur l'aurore comme les cheveux d'un vieillard sur les murs de sa chambre, puis, je tournai la clef de ma chambre, ouvris la porte et ma tête bourdonnait, j'entendais des crépitements, des craquements de bois dans cette maison morte où j'étais seul debout.

Pour une raison qui m'échappait, j'avais peur, peur de m'engouffrer dans le couloir qui me semblait comme un tunnel qui me happerait pour m'expulser on ne sait où, sur une table peut-être comme une limace. La galerie de portraits de moquait toute entière. Qui avait eu l'idée perverse de placer les chaussures juste en dessous des têtes, comme si ces

personnages étaient debout contre les murs du couloir et formaient une haie d'honneur au voyageur que j'étais ? Car j'étais un voyageur n'est-ce pas ? De passage, sans aucun doute. J'étais glacé, tremblotant, suffoquant, mon cœur s'emballait et semblait dicter la mesure de ma marche. J'avancais dans le long couloir tapissé de moquette rouge comme un condamné s'avancerait vers l'échafaud en jetant un dernier coup d'œil sur la foule, et en dessous de chaque visage, un nom, deux dates. Je voulais crier, j'avancais comme un pantin, poussé par une main toute-puissante. Ces photographies, d'une incroyable plasticité ne se moquaient plus, leur regard était passé du mépris à l'amusement, de l'amusement à la condescendance, comme s'ils étaient de l'autre côté, comme s'ils étaient en face, comme si le temps s'était arrêté pour eux. Ils étaient accrochés là, dans le silence après la grande explosion. Non, ce n'était pas la fatigue ni les frayeurs ridicules d'un jeune garçon. Je crois que je comprenais, d'ailleurs, je le savais depuis que j'avais ouvert la porte, je l'avais observé sans en saisir toute la signification, il y avait un nouveau portrait accroché, juste avant l'escalier.

La panique me saisit, moi qui ne voulais que descendre aux cuisines, voir s'il y avait moyen de se faire un thé, de si bonne heure, j'avais compris, c'était mon tour, les larmes emplissaient mes yeux. Ce n'était pas possible, c'était encore un rêve. Je hurlais de toutes mes forces :

« Mais réveillez-moi ! », mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je voulais courir, mais mes jambes n'avançaient pas, c'était un cauchemar n'est-ce pas ? Oui, c'était cela, cela ne pouvait être que cela, j'approchai de la petite lumière au fond du long couloir, cette tête qui manquait, était-ce possible, allait-elle être la mienne ?

J'étais maintenant à portée du portrait, mais je ne voyais rien, la vue troublée par mes propres larmes, puis tout s'assombrit, mes tremblements cessèrent, mon corps se détendit d'un coup, comme un arc qui aurait laissé partir sa flèche. Je me sentais immensément bien dans mon corps, comme après une longue randonnée qui arriverait à son terme, comme si j'avais rendu quelque chose, une grande souffrance et que cette douleur, ce monstre, je l'avais expulsé de mon corps, qu'il était là, devant moi, me laissant enfin libre, heureux, libéré. Ma respiration était calme, mon sang chaud pulsait dans mes veines, j'étais bien vivant alors.

Je n'osais rouvrir les yeux, je savais que j'étais debout, le nez écrasé contre quelque chose de dur et froid. Puis tout revint en mémoire, le couloir surtout, la vie était là, me forçait à ouvrir les yeux. La peur ne me reprit pas, j'avais oublié de quoi j'avais eu peur,

d'ailleurs cela me paraissait incompréhensible, ridicule et c'est dévoré par la curiosité que j'ouvris à nouveau les yeux, le sourire aux lèvres.

Quelle ne fut ma surprise, je connaissais ce visage, un jeune homme aux traits réguliers, ni beau, ni laid, sans doute une célébrité qui avait été cliente dans cet hôtel. En dessous de la photographie je pouvais lire : Vincent Krähe, 12.1.1978 - 25.11.2007.

J'observais ses yeux pétillants et tentais d'imaginer sa pensée lors de la prise du cliché, quand l'insolence de la date me creva l'entendement. C'était la date d'aujourd'hui ! Ma gorge se noua, une inquiétude revint.

Y avait-il ici un admirateur de ce talent, quel qu'il fût, chanteur, écrivain, acteur ou poète, pour qu'il affiche le jour même de sa mort le portrait du défunt ?

Il était trop tôt, c'était l'aube, l'aube de l'aube même, une faim de loup m'envahissait, il devait bien y avoir quelqu'un aux cuisines, je trouverai bien un morceau de pain. Un silence tel une nappe de brouillard collait aux murs de l'escalier et semblait absorber tous les bruits que je faisais, mon haleine, les craquements du bois des marches, il était si tôt que la maison était toute à elle, comme si aucune âme qui vive y avait habité depuis cent ans.

Les deux salons de part et d'autre du tapis rouge semblaient une prolongation du lac, comme si les divans vert-de-gris allaient d'un instant à l'autre partir à la dérive, emmenés par l'onde invisible, j'avais incertain, tel un voleur, passai le salon de droite en longeant la longue table par la gauche sans même remarquer qu'un couvert, un seul couvert y était mis.

Ça y est, je les vois, les deux hublots des portes battantes de la cuisine me fixent comme les yeux glauques d'un monstre mi sous-marin mi sous terrain, j'ai froid, je voudrais du thé ou de la soupe et puis du pain, même rassis.

Le monstre a les yeux jaunes, j'ouvre les portes comme si je le giflai, le cuisinier doit être là. Une faim ancestrale continuait de me dévorer les entrailles, je vis tous de suite les miches blanches fendues au milieu comme des derrières en l'air, alignées. La longue étagère basse menait aux fourneaux.

Sans réfléchir et persuadé d'être seul, je plongeai mes doigts dans le pain, le déchirai en deux sans m'interroger ni sur sa tiédeur, ni sur son origine, et le portant à mon visage, je le humai, la mie me caressait les joues, il me pleurait des larmes, je fermai les yeux. Je sentais la forêt et me roulais sur le soleil, dans le rire des enfants. Ce pain, je n'osais le lécher, le mâcher, je l'embrassai, m'y vautrai comme dans une poitrine de

femme, il sentait le bébé et j'avais faim comme si je n'avais pas mangé depuis cent ans. Je mordis la mie, c'est comme cela que je déjeune moi, puis j'avalais goulument sans même les mâcher ces morceaux de pain blanc pour éteindre le feu des crapauds de mon corps.

Quand je fus rassasié, c'est comme cela que je mange, il ne resta plus grand-chose de ma proie, c'était fini, le désir était satisfait, je plissai les yeux, j'aurai pu me rendormir. Quand j'entendis très distinctement le bruit d'une porte qui se refermait. Je bondis hors de la cuisine. Il n'y avait qu'une porte fermée dans cette salle à manger, elle donnait directement sur le couloir et était vitrée comme une lanterne à partir de la poignée. Une lumière jaune l'éclairait. Quelqu'un était debout, je me précipitais vers la porte, l'arrachait à son cadre, en face, c'est-à-dire de l'autre côté du couloir, des lueurs jaunes vacillantes projetaient des ombres sur l'écran que formait ce même type de vitre. Il y avait des gens dans cette pièce. Mon cœur sursauta, tout à coup, ils entamèrent un chant, tout doucement, comme s'ils ne voulaient réveiller personne, j'ouvris la porte, abasourdi, pour m'apercevoir qu'il n'y avait personne à réveiller, ils étaient tous là, toute la compagnie d'hier soir, toutes les personnes de l'hôtel, en rangs serrés, pressés les uns contre les autres, ils chantaient un air triste qu'ils connaissaient tous que je ne chanterai pas ici pour ne pas pleurer.

Tout d'abord, je crus qu'ils regardaient le feu qui brûlait dans la grande cheminée de pierre, puis me hissant sur la pointe des pieds, j'aperçu en regard de l'âtre, une longue boîte noire qui ne pouvait être autre qu'un cercueil. Ma gorge se noua, les morceaux du puzzle s'assemblaient, cela sentait le muguet, le bois brûlé et la sueur, je me faufilai, réussis à avancer d'une rangée et je vis la tête de celui qu'on veillait si tôt dans la journée, en costume, chemise blanche, comme un bouquet de roses noires mélangées à des jonquilles.

C'était bien lui, le nouvel occupant de la galerie des portraits du premier étage : Vincent Krähe. Il avait pourtant l'air en parfaite santé, le mort. Je n'y comprenais rien, dans quel hôtel étais-je tombé ? C'était étrange, cette organisation, cette diligence. Quand on meurt, on n'est quand même pas enterré dès le lendemain matin, par les clients de l'hôtel où le hasard fit que l'on mourût ? Il faut d'abord remarquer un décès, un soir après un repas, le constater, légalement, médicalement, administrativement. Et puis, une mort, cela se prépare, un cadavre aussi. On ne trouve pas des nettoyeurs de cadavre, des embaumeurs comme cela entre 23 h et 4 h du matin, et ce garçon, n'avait-il pas de famille pour aller à son enterrement tant que vous y êtes ? Ma raison se révoltait, et Aloïs, cela ne pouvait être qu'être Aloïs qui avait cloué le portrait de ce Vincent dans le couloir.

Aloïs, ce maître d'hôtel chauve et sournois, si discipliné, affable, se lève la nuit pour accrocher le portrait de celui qui vient de mourir ?

J'explosais de colère, d'impuissance, non ceci n'était pas un rêve de plus, je m'enfonçais les doigts dans les cuisses, furieux, que tout aille si vite. L'indignation m'envahit, incontrôlable, j'avancais vers le cercueil les bras tendus, je pris le cadavre au collet, le redressai et lui hurlai au visage : « Vous vous foutez de qui ici ? Vous êtes malades, cinglés, dégénérés ! » Sans lâcher prise, je me tournais vers le chœur qui continuait de chanter sans s'occuper de moi. Je le regardai à nouveau, Vincent, cet inconnu, pour comprendre qu'il était bien mort. Je pris sa main froide et essuyai mes larmes sur ses joues. Sa mort m'attrista, comme si j'avais perdu un proche, il y a des inconnus qui sont bien plus proches que nos proches. Puis, lentement, comme on peut remplir un verre d'eau, je sentis la fureur laisser place au soulagement, ce genre de soulagement qu'on peut avoir quand on vient d'être acquitté. Je regardai une dernière fois le chœur, même le vieil homme chantait, édenté, j'acceptai, aussi absurde que cela puisse paraître, j'acceptai sans poser de questions et me rassis au premier rang pour me mettre moi-même à chanter.

Dehors, il y eut des bruits de chevaux, des bruits de sabots. Aloïs surgit de nulle part ouvrit les deux portes vitrées qui donnaient directement dehors, quatre hommes de petite taille, ronds comme des saucisses emmenèrent le cercueil, le chargèrent sur la voiture à chevaux que j'avais eu l'occasion d'inspecter la veille et toute la procession suivit la voiture jusqu'au portail du parc. Je restai près du feu, observant leur départ à travers les rideaux, ils marchaient à petits pas en chantonnant cet air si triste.

Aloïs ouvrit les grilles du portail, la voiture continua toute seule, tous agitèrent les bras jusqu'à ce que le corbillard eut disparu derrière le grand arbre du virage.

Je remontai dans ma chambre, gravissant les escaliers quatre à quatre, déterminé à partir dans l'heure, le temps de me doucher bien chaud et de faire ma valise. Bien que le soleil se fût levé, il restait très bas dans le ciel, mais ses rayons qui se reflétaient sur le lac jetaient des ombres de danseurs sur le mur blanc de ma chambre, je restais là, hypnotisé par la magie des images.

J'ai dû m'assoupir quelques instants, je ne sais plus, ce que je sais, c'est qu'on frappa à une porte et que cela me réveilla. Je pensai que cela devait être une femme de ménage et répondis par un oui absent et mécanique. La porte s'ouvrit et Mademoiselle Fein entra.

Mon cœur s'emballa immédiatement, je me levai, j'avais peur qu'elle ne l'entende, on entendait que lui dans cette pièce, boum, boum, boum, je m'approchais d'elle, tétanisé. Elle resta un instant silencieuse, en regardant le lac puis demanda d'une voix calme.
« Pardonnez-moi, surtout de si bonheur, puis-je vous parler ? »

Puis, voyant ma valise presque faite, elle ajouta inquiète : « Vous partez ? Ne partez pas, restez, il faut que vous restiez ! Avez-vous un verre d'eau ? Il faut que je me calme. »

« Asseyez-vous, je vous en prie, de quoi voulez-vous parler ? » lui rétorquais-je, en m'efforçant de paraître le plus naturel du monde : « Je ne le sais pas encore, mais il faut que je vous parle, cela viendra en parlant. »

Je regardai ses grandes lèvres peintes en rouge se mouvoir si proches de moi, je sentais son parfum de lichen et de musc, sa peau blanche des filles du nord, qu'avait-elle dit ? Je ne le savais pas et répondis au hasard : « Mais bien sûr ! » en lui tendant le verre.

Elle bût, puis me prît la main et se mit à regarder mon pantalon blanc et relevant la tête, elle me dit droit dans les yeux : « Je m'appelle Julia, vous savez, je crois que vous vous êtes trompé de chemin, vous auriez dû descendre ailleurs, pas ici, vous ne comprendrez rien ici, partez, mais je suis si contente que vous soyez là, ne partez pas, je vous en supplie, restez, restez encore quelques jours. »

Puis, elle se tût, regarda longuement par la fenêtre : « Je ne sais même pas votre nom, dites moi votre nom ! »

« Mon nom est Adam Franz. »

« C'est très joli, c'est un très joli nom ». Bredouilla-t-elle. Puis elle tourna très légèrement son beau visage vers moi, implorante, elle me dit :

« Embrassez-moi ! »

Pour peu, mon cœur aurait explosé, je n'avais jamais vu si ravissante jeune femme, si proche de moi, si vulnérable, si ouverte, les lèvres tendues, les mains prêtes à prendre les miennes, ne demandant qu'une chose, que je j'embrasse, cette inconnue que je semblai connaître depuis toujours.

« Embrassez-moi ! », ces mots résonnent encore à mes oreilles. Je la regardai, pétrifié de désir, mes lèvres voulaient s'avancer, goûter, mordre, parcourir cette bouche avide, j'imaginai tout, comme j'allais l'enlacer, passer ma main dans ses cheveux, sur sa nuque, caresser ses paupières de mes lèvres, lui prendre les deux mains, les porter à ma

bouche pour sentir son parfum, non, c'était ses seins que j'embrasserai ou je ne sais pas. Tout ceci se passait dans ma tête, et je n'osais pas, je brûlais de désir et je n'en avais pas le courage, mon cœur allait se déchirer, j'allais pleurer, qui étais-je ? Un petit garçon sans doute, j'étais resté un petit garçon qui attendait l'autorisation. Mais pour cela, il n'y avait pas d'autorisation, c'était interdit, impossible. « Embrassez-moi ! » Avait-elle dit.

Je ne voyais que ses deux lèvres et déjà je sentais son haleine, j'allais me ruer sur ses lèvres, les implorer, les adorer, les humer, les aimer, j'allais aimer, je ne sais quand, maintenant, dans une seconde, dans une minute, ce rouge, ce blanc, ce souffle, c'était cela l'éternité.

Enfin, j'étais collé à elle, un grand sanglot me secouait comme la vague d'un océan. Il allait vers elle et me revenait décuplé. Nous restâmes là enlacés si longtemps. Elle avait rouvert une plaie qui avait mis tant de temps à se refermer, elle y avait plongé ses mains et les avait remontées jusqu'au cœur que je tenais maintenant dans mes mains. Je pleurais sans larmes, comme mon cœur, puis nous nous endormîmes.

C'est le froid qui me réveilla en fin de matinée et je me serrais un peu plus contre son corps dans l'anticipation de m'y réchauffer, mais je ne m'y réchauffais pas. Ce corps allongé près de moi était froid. La terreur m'envahit, je m'assis sur le lit terrorisé, puis d'un coup sec, je tentai de tirer le drap qui restait accroché à son corps raidi. Alors hanté par la plus folle des présomptions, je n'osais regarder son visage... je cherchai l'interrupteur de la lampe de chevet quand je vis sur la table de nuit cette étrange boîte de médicament, je la saisis, elle était petite et l'emballage intérieur n'avait de place que pour un seul comprimé, celui qu'elle avait pris au petit matin. Sur la boîte, une croix chrétienne y était dessinée qu'un serpent enlaçait, sous-titrée de ce mot : Greeneisen. J'en sortis le mode d'emploi et y lus sous la rubrique « Indications » : « Pour mourir d'une mort douce... »

La Tzigane

C'était un matin où ni le vent, ni le ronronnement des moteurs d'autobus n'arrivaient à me sortir de ma torpeur. Je regardai les murs blancs qu'ornaient des fissures étranges qui ressemblaient à des éclairs que le temps aurait figés dans les cieux de la salle à manger qui me servait de bureau.

Ce qui grattait à la porte de ma conscience, c'était cette ritournelle lancinante venue de Croatie ou de Hongrie qu'un Tzigane jouait sur son accordéon en bas de la rue. Cet air était beau, interminable, chaotique, mineur, majeur dissonant, frénétique puis mélancolique, puis il recommençait. Je le connaissais d'ailleurs, d'autre endroit, de la forêt, c'était un air de la forêt, joué par ce même musicien qui ne semblait n'en connaître qu'un. Je me levai regarder les gouttes tomber dans son obole, lui, il dansait, les yeux plissés par les souvenirs, la peau brunie par l'alcool, il dansait avec une femme imaginaire dont les hanches n'étaient autres que les claviers de son accordéon.

Puis mon regard m'échappa, il se posa d'un bond dix mètres plus loin, attiré par cette tache blanche qui oscillait dans les bras d'une femme assise, au rythme des strophes de la chanson muette. C'était leur enfant, enveloppé dans un linge blanc, comme un jambon, qu'elle berçait ainsi. Ses yeux roulaient comme des olives sur le dessus de ma main, je la connaissais cette petite romanichelle, mendicante depuis toujours, ses yeux en attiraient cent mille qui ne comprenaient pas comme moi qu'un tel feu, une telle intensité, une telle concentration de vie, d'espièglerie et de fierté puisse mendier en Mars sur le Kurfürstendamm.

Chaque jour je la voyais ou du moins chaque semaine, son fichu bariolé enveloppant son visage à peau brune. Ses yeux regardaient toujours au loin, comme si elle se moquait de nous tous qui descendions sous terre vers notre travail, elle murmurait ses incantations qui ressemblaient tant à des gémissements en berçant son enfant dans ses bras.

Ce matin-là, cette méfiance et incrédulité à son égard qui était née il y a quelques mois s'intensifiait, je la trouvai louche, louche au-delà du seuil caractérisant pour les honnêtes bourgeois les gens de cette espèce. Ce qui m'intriguait, c'est que cela faisait des années qu'elle berçait son bébé en hiver comme en été et il avait toujours la même taille. Je la croyais capable de tout, cette femme, cajoler les bébés des autres pour attendrir la foule, ou même avoir un nouvel enfant chaque année, pour en avoir plus à envoyer mendier l'année prochaine. Je regardai fixement ce linge blanc qui enveloppait sa progéniture d'un air méfiant et avide. Je brûlais d'envie de descendre, d'arracher le linge et de regarder ce

qu'elle berçait depuis cinq ans.

Un chien, un singe, un paquet de linge sale, un cadavre, un petit vieux. L'homme ne dansait plus, il venait de se couler une petite lichette de vin blanc dans le gosier. Le soir, quand je passais par là, je voyais souvent trois bouteilles vides, les bouteilles de l'accordéoniste. Il jouait encore, et des poumons de sa petite bête rouge s'envolait cette plainte universelle qui vous crucifiait l'âme à l'ossature. On aurait pu jeter tout son argent par la fenêtre à entendre ce cri de bête montante. Je ne la voyais plus. Les épaules de l'homme cachaient l'enfant.

Tout à coup, je vis la femme sortir d'un geste rapide un objet brillant de dessous de ses frasques. Tout ça passa très vite, elle porta l'objet vers l'enfant d'un coup brusque.

L'homme se précipita, s'agenouilla, lui hurla quelque chose dans leur langue inconnue. Mon cœur se glaça. Cet objet, c'était un couteau. Elle venait de tuer son enfant !

L'homme lui prit le couteau des mains, l'essuya et le mit dans sa poche. Puis il m'aperçut, je crois, et dû penser que je n'avais rien vu, car il se mit à entamer, le même refrain, celui qu'il joue depuis toujours, comme si de rien n'était, et la folle berce le cadavre. Horrifié, je mes mon manteau à la hâte, dévale les escaliers, me voilà dehors, à dix mètres des monstres, je veux hurler: «à l'assassin!», je veux me jeter sur elle l'étrangler, mes mains tremblent, mes jambes flageolent, et instinctivement, je plonge une main dans ma poche, mes yeux rencontrent les siens gorgés de sang.

Elle sourit, moqueuse, je m'approche, dépose une pièce dans la soucoupe, terrorisé, n'osant plus. Non je ne peux pas me relever et partir, j'ai tout vu. La colère reprend le dessus, je la regarde, elle semble mâchonner quelque chose. Tout à coup, incontrôlable, je plonge mes mains vers l'enfant, j'arrache le linge blanc, c'était un jambon !

Sang d'encre

C'était un petit bonhomme comme tout le monde, il vivait dans sa vie bien réglée que d'autres esprits plus ambitieux auraient certainement qualifiée de petite.

Comme eux, il s'interrogeait au coin d'une rue en s'arrêtant, s'il n'était pas appelé à des tâches plus hautes. Ceux qui comme lui, auraient interrompu leur marche automatique dans cette foule affairée pourraient se reconnaître comme les seuls êtres immobiles et pensifs, ayant dit non au temps, quelques instants au moins.

D'habitude, la foule les contourne, les bouscule parfois, les insulte, et s'ils les entendaient, ces gens se réjouiraient d'être encore debout et d'éviter leur piétinement. « Chômeurs ! Fainéants, retourne chez toi si tu ne veux pas travailler ! Mendiant, déchet », telles seraient les injures qu'ils entendraient, s'ils n'étaient pas si merveilleusement isolés dans leur bulle d'absence.

Artjom faisait partie de ces êtres-là et regardait la foule partir sans lui, dans les bureaux, les usines en s'engouffrant dans les bouches de métro, les autobus, les gares et les taxis. Il décida de changer sa vie.

Ce soir-là, après sa journée de travail, il s'enferma dans sa cuisine et se mit à écrire.

Il resta des heures devant sa feuille blanche sans écrire un seul mot. Il changea de papier, de stylo, de table, de buvard, de pièce, d'heure, mais rien n'y fit, son papier demeura vide. Il se lamentait intérieurement, se désespérait, songea même à des actes irréversibles.

Un matin, alors qu'il était plus morose que d'habitude, et regardait ses pieds le mener à l'arrêt d'autobus, son regard se porta sur un objet oblong perdu sur le trottoir, il se baissa et s'aperçut que c'était un magnifique stylographe noir, cerclé d'argent, muni d'une impressionnante plume en or. Il n'en avait jamais vu de pareil et fut pris d'un désir idiot d'écrire sur sa main, lui qui était si coquet et ordonné. Il n'eut aucun souci d'inspiration et se mit à écrire ceci : « Mes hommages Seigneur, votre serviteur », il regardait sa main sous le soleil naissant et admirait les lettres qu'il venait de former sur sa peau. C'est alors qu'il réalisa qu'il avait écrit ces mots sans y penser et que la plus forte évidence en était qu'il ne comprenait pas ce qu'ils voulaient dire.

Il vénérât pourtant sa nouvelle possession comme un fétiche, en dévissait puis revissait le capuchon, le retournait dans tous les sens, en admirait le corps, le palpait, le remettait dans la poche de son veston, le ressortait et recommençait inlassablement ce cycle sous les yeux exacerbés de ses voisins. Quand le contrôleur lui demanda son billet, il crut à une autre question et répondit indigné : « Parfaitement Monsieur, il est à moi ».

Arrivé à son bureau, car Artjom était affecté à l'administration des postes, il n'eut qu'une hâte, celle de réessayer son stylographe. Comme il arrivait d'ordinaire plus tôt que ses collègues, c'est la première chose qu'il fit, et sur une magnifique feuille de papier

réservé aux lettres externes, Artjom se mit à promener frénétiquement la plume sur le papier et avant qu'il n'ait eu le temps de réfléchir, la phrase était écrite : « Je vous donne rendez-vous ce soir dans votre cuisine, votre serviteur ».

Artjom, était tout heureux, il admirait le trait, les déliés, les caractères, les mots, c'est alors qu'il se rendit compte du sens de la phrase. La panique l'empara, une brève poussée de sueur parcourut les pores de son visage, ne sachant à quoi attribuer l'origine de cette phrase. Évidemment, il songeait à un sort, comme ceux de contes de son enfance et cela le fit frémir, puis sourire. Non, il se résolut à penser que quelque forme de son inconscient s'exprimait enfin dans ces phrases et que ces bouts d'histoire enfouie au fond de son imagination étaient soudain libérés par une raison inconnue, peut-être liée au stylographe, mais alors seulement liée à l'esthétique qu'il dégagait et si magie il y avait, elle commençait et s'arrêtait là.

Ainsi, il put finir sa journée de travail rassuré et seulement impatient de se mettre à l'œuvre.

Sur le chemin du retour, il le sentait, pressé contre son cœur, et se demandait si c'était lui ou son cœur qui battait si fort.

Quand il s'assit à sa table de cuisine, après avoir posé son bloc de vélin de qualité supérieure devant lui, il décapuchonna l'ustensile et se mit à l'ouvrage.

Il se concentra beaucoup, mais aucune inspiration ne vint, il persévéra, frappa à la porte de son imagination avec insistance puis finit par écrire la phrase suivante : « Il était une fois un marchand de soleil qui s'était brulé la main. Il transportait des bouts de soleil dans sa besace et en vendait sur les marches... »

Tout à coup, il se mît à écrire quelque chose de complètement différent : « Pauvre petit rat, tu as aussi peu de talent que tu as d'orgueil, comme d'autres milliers de rats qui hantent les greniers. »

Artjom fut surpris, il eut même peur, non pas tant du contenu du texte, mais de la manière, dont le stylographe semblait avoir bougé entre ses doigts. Il eut le net sentiment que celui-ci écrivait tout seul et entraînait sa main comme un automate. Il ne savait pas comment l'enrayer, finalement il leva la plume, qui finit par arrêter d'onduler. Alors il reprit son œuvre, mais pas pour longtemps, le stylographe eut à nouveau une poussée

d'autonomie et interrompit son ouvrage en le forçant à écrire : « J'appartenais à un grand homme et je ne m'abaisserai plus jamais à écrire des balivernes ».

Cette fois Artjom n'eut aucun doute, l'écriture même avait changé, elle était moins ronde, légèrement penchée vers la droite et beaucoup moins lisible que la sienne, il était victime de sorcellerie, il avait peur, ses dents claquaient, il n'osait pas interrompre l'assiduité de ce stylo et le regardait danser entre ses doigts : « Obéi moi ! »

Puis, le stylo s'éteignit, car il n'avait plus d'encre.

C'est alors que Artjom décida de ne plus résister, vous savez, comme les gens font quand ils pensent qu'ils ont perdu d'avance, mais Artjom était curieux, et s'il y avait encore une seule initiative qu'il pouvait prendre, c'était de satisfaire sa curiosité. Il alla chercher un vieux flacon d'encre dans le fond de son secrétaire, remplit le stylo et se remit à l'œuvre. Que ne fut sa surprise de voir que les premières phrases coulèrent de la plume avec aisance et abondance, que même sa main ne se fatiguait pas : le stylo écrivait tout seul.

En moins d'un quart d'heure, il avait écrit une petite histoire qu'il lut et relut pendant l'heure qui suivit. Artjom était fasciné.

Le lendemain, ce fut une seconde puis une troisième histoire qu'il écrivit ainsi. Vers la fin de la semaine, c'était un recueil de nouvelles qu'il pouvait arborer. Il le montra à des amis, qui le passèrent aux leurs, en moins d'un mois, Artjom était devenu une petite célébrité locale, lisant ses histoires lors de séances de lectures dans les cafés de la ville. Très vite, il écrivit son premier roman, un chef d'œuvre, comme ça, qui lui valut des articles élogieux dans toutes les revues littéraires et même au-delà. La vie d'Artjom avait changé, sa façon de parler, de se vêtir, de marcher, il devenait un autre homme. Avant la fin de l'année, il avait déjà publié trois romans, et formait sans aucun doute partie de l'establishment littéraire de la nation, il déménagea et s'installa dans la capitale, suivirent deux nouveaux livres qui le consacrèrent. Artjom était devenu un écrivain riche et célèbre.

Un matin qu'il s'apprêtait à entamer un cinquième manuscrit, le stylographe eut des ratées, il refusait d'écrire correctement, l'encre ne coulait pas ou peu. Artjom le nettoya assidument, mais rien n'y fit, il restait capricieux, incertain. Artjom observait son stylo inquiet, saisissant tout à coup l'ampleur de sa dépendance, qu'allait-il devenir ? Retomber dans l'oubli, la petitesse, comment allait-il vivre, payer les traites de sa somptueuse demeure qu'il venait d'acheter ? L'angoisse lui noua la gorge.

Il remit son stylo au travail et celui taillada le papier d'où semblait jaillir une encre noire aux reflets rouges, en laissant les mots suivants : « Je veux ton sang ! »

Artjom se réjouit : « ça y est, il fonctionne à nouveau ». Mais sa joie fut brève, ce n'était pas vraiment une nouvelle histoire qui commençait ainsi, c'était une vieille histoire qui continuait, celle d'Artjom.

La phrase elle, ne continua pas, Artjom restait perplexe, les larmes aux yeux, puis il réessaya : le stylo entailla maintenant plusieurs feuilles du bloc comme un poignard et réitéra ses mots : « Je ne veux ni ta sueur ni tes larmes, je veux ton sang ! »

Artjom eut peur, il sortit et se retrouva dans la foule, les yeux hagards, immobile, comme avant. Mais cette fois-ci les gens le reconnaissaient, le saluaient, faisaient des détours pour le voir, et là, pour la première fois, Artjom aurait aimé être un inconnu, redevenir le petit bonhomme qui vivotait, à l'abri des regards et des attentes, mais c'était maintenant impossible, il était trop célèbre, il n'avait plus de choix, et puis, surtout, il commençait à comprendre le sens des derniers écrits de son stylo.

Il revint chez lui, plus que morose, il était empli d'une étrange résolution, macabre, finale, comme si aucun autre chemin n'était possible que celui qui se dessinait dans son esprit désespéré. Il s'assit à la table de sa cuisine, dévissa le capuchon, et tenant le stylographe au-dessus de la table comme un poignard, il allait le détruire, anéantir la cause de ses souffrances, faire éclater cette plume maléfique sur le formica rose sombre de sa table, il concentra toute sa force, banda ses muscles et frappa. Mais par une maladresse incompréhensible, le coup ne fut pas porté sur la table, mais dévié et porté à sa cuisse, il hurla, la plume avait pénétré jusqu'à l'os, il le retira aussitôt et arracha ainsi des lambeaux de chair de sa cuisse, il vit dans sa douleur comme la pointe était pleine de sang, mais son bras se raidit à nouveau et il se porta un second coup, sur l'autre cuisse, puis dans le ventre, puis un autre, il se lacéra le corps avec ce stylet démoniaque comme s'il voulait à la foi se punir et se venger ou pire.

Quand il reprit conscience, il était allongé sur le carrelage près d'une petite flaque de sang au milieu de laquelle, gisait ce stylographe qui saignait. Malgré ses douleurs, qui le piquaient de tous côtés, il saisit l'ustensile gorgé de sang, curieux, bien résolu à profiter de la situation, et se mit à écrire.

Les lettres de sang se succédaient sur les pages, certaines semblaient nager dans des taches de sueur et de larmes qui tombaient du visage enfiévré d'Artjom. Il écrivait ou plutôt, il était écrit. Quand, à force d'y remplir le réservoir du stylo, la flaque de sang eut presque disparu, un livre d'un étonnant génie avait été écrit, en une seule nuit, mais Artjom ne le savait pas encore, il ne l'avait ni relu, ni ne savait ce qu'il avait écrit, il avait rangé le manuscrit ensanglanté dans le placard au petit matin, entre deux assiettes, avait fini par se doucher, par nettoyer ses plaies et s'endormir, il dormit tout le jour et la nuit qui suivit, sans rêves, d'un sommeil sans appel.

Quand il se réveilla le lendemain, il mangea copieusement, il but deux litres de thé, et lorsqu'il eut la force morale de vaincre son appréhension, il se leva, prit le manuscrit avec les deux assiettes, les posa sur la table, attendit que les cloches de cette affreuse église cessent de produire leur vacarme de chaque heure, souleva la première assiette et lut.

Il ne put s'arrêter, ses yeux dévalaient les collines de ses lettres, il ne lisait plus, il avait quitté la cuisine, la maison, la ville, la terre, il était dans l'histoire, cette histoire qui le happait avec une force qu'il n'avait jamais connue, et qui allait l'expulser, bientôt, mais pas encore, pour le projeter comme un malotru sur sa table de la cuisine. Il avait lu, il en avait le souffle coupé, cette œuvre était la quintessence du génie. Il le savait et porta le manuscrit immédiatement chez son éditeur. Quand la secrétaire s'exclama : « Oh vous écrivez-en rouge maintenant Monsieur, c'est drôle, on dirait du sang. » Il répondit, tremblant : « Mais non, le sang, c'était avant, quand le mien était d'encre. »

Le livre fut un immense succès, mais personne ne comprit pourquoi l'écrivain n'était jamais venu chercher son prix, pourquoi il refusait de recevoir les journalistes, pourquoi il se terrait et se taisait.

Un matin, il sortit de bonne heure de chez lui et se dirigea vers la Grand-Place, vous savez, là où il y a la grande horloge, il s'assit sur un banc à regarder les yeux passer, il sortit un objet oblong noir, cerclé d'une bague d'argent et le jeta par terre devant ses pieds, puis après l'avoir longuement contemplée, il se leva et partit.

Quand il rentra chez lui, il prit un crayon noir et se mit à écrire : « *C'était un petit bonhomme comme tout le monde, il vivait dans sa vie bien remplie que d'autres esprits plus ambitieux auraient certainement qualifiée de petite...* »

Monsieur Vintici

L'homme était parti faire un petit tour. Il avait quitté son appartement il y a quelques minutes et avançait, en titubant dans la large allée parsemée de réverbères, la nuit était verte, je le jure. Il avançait sous son grand pardessus gris qui lui donnait l'aspect d'un promeneur éternel. Ses bras semblaient le porter, son tronc semblait tirer ses jambes et pourtant ses pas faisaient tic tac tic tac comme une montre qu'on cacherait. « Je sais que rien n'excuse l'errance, mais rien ne l'interdit », se disait-il en lui-même.

Personne ne l'aurait entendu s'il n'y avait pas eu un autre lui-même qui avait eu le culot de se promener comme lui dans cette allée, ce même soir. Cet autre lui-même ne lui prêta tout d'abord aucune attention puis s'arrêta net, se retourna, s'approcha de lui, mit son lorgnon et lui adressa la parole en ces termes : « Figurez-vous que je pensais exactement la même chose que vous Monsieur ! »

« Puis-je me permettre d'errer avec vous Monsieur ? » demanda le premier lui-même.

« Mais bien sûr ! » répondit le second lui-même, « avec plaisir ! »

Et ils partirent bras dessus, bras dessous dans la forêt des réverbères, que la nuit verte de l'inouï avait préparée pour eux. Les gravillons crissaient sous leurs bottes pointues. Chacun lissait ses moustaches et les fiacres passaient.

Un passant qui les aurait observés aurait remarqué que les deux autres personnages, eux aussi vêtus de noir avaient débouché de l'allée latérale et marchaient à la rencontre des deux premiers lui-même, qu'on nommera désormais eux-mêmes.

C'est à ce moment que le chien renversa la poubelle qui voulait être plus belle que le pou. Nos deux hommes atteignirent le sommet d'un triangle de réverbères, à l'endroit où le passé se rappelle au présent.

Le premier des seconds personnages salua les eux-mêmes en soulevant son chapeau : « Savez-vous que le présent est un présent et que c'est pour cela qu'on l'appelle ainsi ? »

« C'est un hasard bien amusant qui fait que nous étions justement en train de penser la même chose », dit le second des premiers lui-même.

« J'avoue m'étonner davantage, j'étais venu un soir identique à celui-ci, tout à l'heure sans doute, pour me retrouver seul avec lui-même, car un homme a besoin de se retrouver seul avec lui-même, je ne dirai pas de se cacher, mais de se chercher, de s'écouter, de se parler, de se revigorer, se pouponner, se raccommoier, se bichonner parfois quelques minutes sans attendre personne, c'est pour cela la solitude. C'est d'ailleurs

incompréhensible, cette dictature de la compagnie. Par exemple, moi j'aime manger seul, on peut se concentrer uniquement sur les plats quand ils sont délicieux et ils le sont tous les soirs dans les restaurants qui sont les miens. J'avoue, voyez-vous n'y rien comprendre ».

Les quatre Messieurs se regardent et comme le peu de brume se dissipe, ils se reconnaissent et s'écrient simultanément : « Mais vous êtes nous-mêmes ! » Puis ils se ravisent portant la main à la barbichette : « Mais non, nous sommes vous-mêmes ! »

C'est alors qu'un taxi arrive à toute vitesse, il en débarque quatre Messieurs de taille identique, tous vêtus de noir, ils se mettent à remonter l'allée centrale en direction des quatre eux-mêmes.

« Nous sommes en retard », dit le premier.

« Mais non » dit le second.

« Je suis en avance » dit le troisième.

« Je n'ai pas le temps de penser au temps » dit le dernier.

« Ce qui compte, c'est de se dépêcher de trainer pour être toujours à l'heure avec les rendez-vous de son destin, car il n'attend pas, dit-on, et quand le destin attend, c'est qu'il s'attend lui-même ».

Entre temps, les quatre personnages étaient arrivés à la hauteur des quatre eux-mêmes. Les huit bonshommes se saluèrent sans mot dire. Ils s'applaudirent et s'approchèrent l'un de l'autre, se tapotèrent, s'auscultèrent, s'ajustèrent leur redingote, puis se retournèrent, satisfaits.

On est comme on hait n'est-ce pas ? Et ce n'est pas si mal que ça. On est des milliers de fois un tout petit peu et on n'a jamais été une fois, rien qu'une seule fois, grand et grandement, mais on laisse filer le temps tel de l'encre noire dans les veines.

Je vais chercher mes autres moi-même, ceux que j'ai laissés à droite et à gauche dans le temps, en vacances, au travail, à la mer, dans la ruelle et la station-service, devant les bougies d'anniversaire, dans le bateau, dans le lit. Je vais tous les inviter, les chercher, il faut qu'ils soient tous là, ceux que j'ai abandonnés, hier, avant-hier, il y a dix ans. Ceux que j'ai trahis, que j'ai perdus. Oh comme j'ai été lâche, mauvais père de moi-même.

Les sept autres le regardèrent et s'écrièrent en pointant simultanément vers une camionnette d'où sortirent huit messieurs vêtus de noir.

Ce soir, ils seront tous là. Ce sont les troubles de la vue qui te font troubler la vie et les troubles de la vie qui troublent la vue.

Le huitième lui-même sortit un parapluie de sa poche de veston et tapa sur le neuvième qu'il considérait en cet instant comme un autre.

Les seize eux-mêmes tournaient en rond, s'interrogeaient sur leurs semblables qui regorgeaient de différences. Les étoiles vertes scintillaient dans la grande allée centrale dénommée : « Sous les réverbères ». Monsieur Vintici était perdu dans ses pensées et se sentait seul.

Il poussa un profond soupir et pleura. Puis il s'assit sur un banc et ferma les yeux, quand il les rouvrit, le jardin des réverbères était plein de lui-mêmes, plusieurs autobus étaient arrivés, pleins de lui-mêmes à différents âges.

Il pensait que me vaut cet honneur ? Que mes moi-mêmes me rendent visite ?

Au loin, près du podium qu'on avait entre-temps dressé, se déroulait une petite escarmouche : des lui-mêmes se battaient avec d'autres eux-mêmes.

L'un d'entre eux avait le né ensanglanté et se plaignait : « Comment peut-on être aussi cruel que de se laisser frapper par un imposteur ? »

Deux lui-mêmes vinrent chercher Monsieur Vintici, toujours assis sur son banc : « C'est à vous Monseigneur ». Monsieur Vintici se leva et calcula une opération sur un carton blanc. Très ému et soutenu par deux lui-mêmes, il se dirigea vers le podium sous l'acclamation de la foule de lui-mêmes. Bien sûr, il avait besoin de se frayer un chemin sur la route de la parole. Il prit la parole d'une main, dans le matin de ses 60 ans, au-dessus duquel flottait une petite brume :

« Mes amis, je suis ému, je veux tout d'abord vous exprimer à quel point je vous suis reconnaissant d'être venu si nombreux, répondant ainsi à mon appel intime et solitaire. Vous qui avez fait ma vie, qui la représentez bien mieux que moi-même, je vous suis plein de gratitude. Je sais combien il est dur d'abandonner en plein milieu, des tâches que l'on a entreprises pour les remettre au suivant qui sera le représentant de soi-même, je veux dire de moi-même pour la prochaine époque, que celle-ci ne dure qu'une seconde ou un jour. Je sais qu'il est triste d'être prisonnier du temps, de ne devoir vivre qu'une époque pour finir cristallisé dans les sels d'argent d'une photographie.

Quel travail ingrat, s'abandonner sans cesse, passer le relais sans cesse, m'abandonner à peine après m'avoir connu. Mais ce soir, je vous ai tous réunis et vous êtes tous venus,

venus pour voir, entendre et toucher celui que vous avez fait, mes amis, mes chers souvenirs de ma vie, mes chers moi-mêmes, mes fractions de vie, je vous aime tous, je vous aime éperdument et ce n'est pas de moi que je suis épris, c'est de vous tous, qui vous êtes prêtés à moi, si bénévolement, parce que c'était votre devoir, celui de me permettre d'exister en vous unissant pour votre devoir collectif.

Oh comme je suis heureux que votre asynchronicité vous ait empêché de vous solidariser contre moi, car quand l'un d'entre vous apparaissait, son prédécesseur disparaissait, c'est cela que l'on appelle vieillir. J'en suis heureux, car sinon, cela aurait été notre fin à tous. Mes amis, je vous ai aimé, et ceux d'entre vous pour lesquels je n'ai développé aucun sentiment particulier, j'ai tout simplement changé de peau plus rapidement et laissé à leurs successeurs le soin de moins les aimer. Je me souviens de beaucoup de choses, vous savez, je me souviens de mes amours, j'en ai eu 23. J'ai 23 petites joies secrètes qui brillent dans les recoins de ma cervelle comme des lueurs de bonheur éclairant la nuit profonde qui a déjà commencé.

Ne vous moquez pas de moi, ne me jugez pas, vous m'avez fait, même si je vous ai en permanence et sans exception abandonnés, vous ne devez pas vous venger. Vous venger contre un innocent qui n'avait pas les moyens de vous faire vivre plus longtemps que le temps de ses souvenirs. Vous aussi, vous vous souvenez de moi, puisque vous êtes là et que je ne vous en fais pas le reproche. C'est le temps qui nous sépare. Ce ne peut être ma faute, c'est la faute à la vie. Celle qui coule dans les veines. D'ailleurs sentez-vous cette chaleur qui me parcourt les bras ? Je la sens, c'est si simple, c'est si bon. »

Il y eu des applaudissements passionnés dans la foule, puis il y eu d'autres vagues d'applaudissements, elles traversaient la foule en des temps et dans des directions différents, elles se reflétaient sur les dernières rangées de la foule de lui-mêmes. Ces vagues se multipliaient, s'amplifiaient et le monsieur qui se tenait sur un banc et semblait haranguer une foule invisible s'écria : « Merci, merci, merci ! »

Puis il tomba du banc, mais personne ne le retint. Il s'abîma le nez dans le gravillon, les poches de sa redingote étaient décousues. Un journal dépassait d'une d'entre elles. On voyait une photographie de lui, allongé sur du gravier, dans un parc, le nez par terre, un journal dans sa poche.

C'est ainsi qu'il mourût, après avoir fait un petit tour avec ses belles joues rouges et orange.

Schmarotzer

Un homme, la trentaine, assis à une table, tient à la main un petit dictaphone et joue avec. On entend une voix de femme qui semble sortir du magnétophone :

Tu es un homme charmant, et comme je t'ai aimé.

Quand prendras-tu un tout petit risque ?

Tu sais, te mettre au niveau des petits risques de tous les jours, comme moi.

Tu pourrais presque être englué dans ton petit futur d'après-demain.

Tu payes... tes factures... nos restaurants...

et tu croies que c'est assez. Cela justifie ton calme, que tu ne te mettes jamais en colère. Il y a chez toi comme un flegme, qui te fait regarder au loin, un peu plus loin que juste devant toi.

Oh oui ! Tu évites le vertige de la vie.

Cette tournure qui te fait mettre un chien dans un sac en plastique avec la tête qui dépasse en disant : Voilà !

Oh ! Tu ne comprends pas ! Ne me dis pas que tu ne te rappelles pas.

Et comme tu bois ton cognac, tranquillement sur mes tourments et puis tu payes..., mais pas la fracture.

Jean ! Je crois que je ne t'aime plus, je ne peux plus aimer comme tu vis les choses à travers un écran. Tu ne vis pas ta vie, tu écris ta biographie.

En fait, tu es ce qu'on appelle un branleur. Tu as plus la paix à te masturber qu'à faire l'amour avec moi... car je te secoue, ça je te secoue.

Tu voles l'émotion, mon émotion, ta propre émotion, pour te la pommader... après... seul... après-demain, à une seule ça va aussi, te la repasser seul dans ton coin, une fois, deux fois, trois fois. Oh, mon pauvre ami, si tu savais comme je te plains, je te plains tellement profondément que tu ne vives pas ton émotion, de tout ton corps avec cet abandon si irrépétable, si indélébile, si consommé.

Mais non ! Quand l'émotion naît, tu la freines, surtout que cela ne soit pas trop fort, que ça ne dérange pas l'équilibre, les voisins, qu'elle ne laisse pas de trace... comme tu te

laves si ostensiblement après l'amour. Tu l'empaquettes, sur l'étagère de ta vivothèque, pour plus tard, comme si peut-être ce n'était pas la bonne.

C'est pour ça que tu as l'air si jeune, tu refuses de vivre, et quand on ne vit pas, on ne vieillit pas, du moins de visage. Tu ne veux pas dépenser ton jeton, mais on n'a pas le choix, tu auras dépensé ton jeton à ne pas le dépenser.

Abstention

Oh ! Oui ! Tu dis que tu écris, que c'est ton problème, que tu épies la vie comme un pique-assiette, un Schmarotzer, un Blindpassagier, un passager clandestin de la vie...

Mais je ne suis pas un élément de ta biographie (*elle le secoue.*) Je ne suis pas un personnage de ton roman ! Je vis, moi !

Mon émotion ne s'arrête pas au sommet de mon clitoris, du bout de mes doigts, pour plus tard, sur une étagère...

Il n'y a pas de plus tard.. . imbécile ! Pas d'étagère, pas de sac en plastique...

(*Elle pleure.*)

Je veux un homme qui soit, être, tu sais ce que c'est : être ? Dis-moi, tu sais ce que c'est être ? Tu peux me répondre à ça en étant ? Je suis, tu es, je te hais.

Tu sais ce que c'est : sentir son corps et son esprit, à chaque instant, les bras tendus, pas comme des parenthèses, sans se cacher, crier, jurer, être le monde, aimer, chialer, mourir, trembler ? Cette violence là, irrépétable ?

Vivre, vivre qu'une fois, mais vivre, avoir vécu. Un jour, ne même plus dire : j'ai vécu, mais utiliser cette seconde là à vivre encore. Tu ne sais rien !

Les dieux te donnent des images, pour toi, et qu'en fais-tu ? Tu sors ta caméra. Imbécile ! La pellicule n'est pas impressionnée par ces images-là, on ne prend pas ça en photo
Schmarotzer de toi-même.

Jean, je veux un homme qui ait un sexe grand comme la terre et qui me transperce de la vie de toute l'humanité à suivre. Autant de vie il doit avoir. Je ne veux pas de race qui s'éteigne, je ne veux pas du vit d'un rat honteux qui pille son dernier plaisir avant de renoncer, léthargique, ronflant à côté de moi.

Un homme qui se cambre de plaisir, de douleur, de désir et de pleurs devant moi, comme moi, comme moi pour lui.

(Elle pleure.)

Oh ! Tu ne comprends rien. Tu me tues !

Quand arrêteras-tu de jouer avec la vie ? De prendre les autres pour de marionnettes qu'on embobine, qu'on rembobine ?

(Il presse sur le bouton stop du magnétophone, elle tombe inanimée sur la table, il la regarde quelques instants, rembobine la bande au début, puis remets en marche le magnétophone, elle se ranime et redit :)

Tu es un homme charmant... et comme je t'ai aimé...

[Il rembobine quelques secondes.]

Tu es un homme charmant... et comme je t'ai aimé...

[Il va plus loin sur la bande.]

Tu n'arrêtes pas de répéter que tu écris, que tu veux écrire. Mais tu ne peux pas, tu as honte de ne pas vivre, tu as honte de te raconter, de raconter que tu ne vis pas, pour écrire, que tu écris pour ne pas vivre.

Tu as honte d'être un voleur.

Tu es si vain, si lâche, que tu as même honte d'avoir honte. Tu renonces, même à écrire que tu renonces.

Jean ! J'ai mille raisons de te haïr et peut-être une seule de t'aimer, et c'est celle-là que je choisis.

Je crois moi ! Je crois ! C'est ça que j'appelle la foi, la foi contre la viande. Mais toi, tu vas jouer à croire, je le sens, tu es si faux, tu es foutu !

Non ! Il y a une solution ! Il y a peut-être un espoir.

Puisque tu n'arrives pas à vivre comme tout le monde, puisque tu es prisonnier de tes fictions, vis au moins cela ! Vis le film que tu joues ! Puisque c'est ta vie !

[Elle presse sur le bouton d'embobinage rapide : fast-forward]

Mais vis ! vis !

[Il s'anime alors d'un mouvement désordonné et accéléré pour rejoindre à grands pas sa fiction où elle l'a ainsi envoyé.]
